
3 1761 03581 0118





1st vol

ROSALIE,

OU LA

VOCATION FORCÉE.

ROSALIE,

OU LA

VOCATION FORCÉE,

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'HES***.

PREMIERE PARTIE.

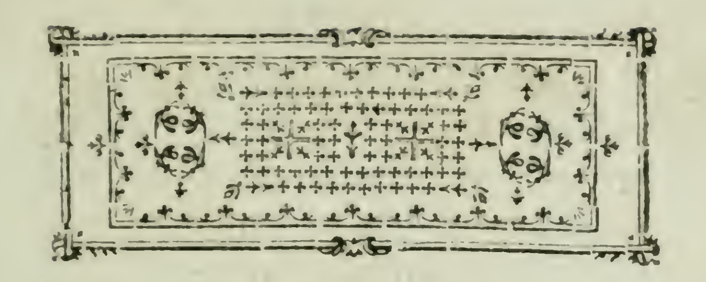


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, Fauxbourg Saint-Germain.

M. DCC. LXXIII.



ROSALIE,

OU

LA VOCATION FORCÉE,

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'HES***.

LETTRE PREMIERE.

*Rosalie de Saint-Clat ***, à Henriette Hermann.*

Vos lettres, ma chere Henriette, ont pour moi un charme inconceva-

ble; je les trouve écrites du ſtyle dont ſe ſert la véritable amitié, chaque terme y peint votre tendreſſe, leur choix prouve votre érudition, & chaque phraſe annonce cette heureuſe franchiſe, qui en caractériſant les cœurs vertueux, développe les beautés de l'ame d'une bonne amie.

Notre correſpondance depuis votre départ eſt le ſeul bien dont j'ai joui, & ſelon toute apparence le ſeul que je dois me promettre dans cette vie. L'indifférence de ma mere pour tout ce qui n'eſt pas ſon aîné m'annonce le ſort qui m'attend : hélas! trois de mes ſœurs ſacrifiées à l'intérêt. . . . . puis-je me flatter, ma chere Henriette, que votre Roſalie ne ſera pas la quatrieme victime immolée aux deſirs de faire un héritier? Ces réflexions m'affligent, & ſe préſentent ſans ceſſe à mon eſprit. L'obéiſſance que nous devons à nos peres eſt un devoir ſacré; je le reſpecte; pourrai-je le remplir?

Dites-moi, ma chere, d'où me vient ce dégoût pour le Cloître? Je n'avois que quatre ans, lorſque mon pere mourut; des bras de ma nourrice je paſſai dans cette Abbaye, d'où je ne ſuis pas encore ſortie quoique je ſois dans ma quinzieme année. L'habitude... mais je crois que c'eſt elle qui eſt cauſe de ma haîne. L'uniformité des Monaſteres ne convient pas à tous les eſprits, je me fais du monde que vous habitez l'idée la plus flatteuſe; tout ce qui n'eſt pas renfermé dans l'enceinte d'un Couvent me paroit heureux, l'état même le plus bas, oui, je le préférerois à ce triſte aſyle, mais ſerai-je conſultée? la force n'a-t-elle pas ſervi de vocation à mes malheureuſes Sœurs; trois d'elles n'ont pu ſurvivre à leurs infortunes. Voilà, ſans doute, où ſe terminera ma carriere. Vous êtes ſurpriſe de mes appréhenſions: qui peut y donner lieu,

dit ma chere Henriette ? Le voici, mon aimable amie.

Il y a huit jours que la femme qui m'a nourri, vint à ...... Son mari eſt Fermier de la Terre de * * *. Cette bonne femme a conſervé pour moi une amitié vraiment maternelle, & à quoi je ſuis très ſenſible ; lorſquelle me quitta la derniere fois elle pleuroit amérement ; je lui fis des queſtions, je la preſſai pour ſavoir le ſujet de ſon chagrin. C'eſt ſur vous, ma chere Demoiſelle, me dit elle, en ſanglotant, que je répands des larmes ; là-deſſus, elle m'a raconté, que Madame de Saint-Clat * * *. qui a nourri elle-même ſon aîné, en a toujours été idolâtre ; que pendant la vie de mon pere, ſa haîne pour ſes autres enfans, l'avoit forcé de les éloigner de la maiſon, pour les ſouſtraire au caprice de leur frere dont ils devenoient les malheureuſes victimes ; que deux ans avant

la mort de mon pere, il avoit fait ſortir mes ſœurs du Couvent; que l'aînée étoit au moment de ſe marier, lorſque ſon Amant avoit été trouvé percé de coups, qu'il étoit mort de ſes bleſſures; que de Saint-Clat ***. avoit été ſoupçonné d'être l'auteur de cette mort; que mon pere n'avoit ſurvécu que très-peu de tems à ce malheur, & que mes Sœurs avoient été forcées de ſe faire Religieuſes, la même année. Voilà, ma chere amie, des motifs ſuffiſans pour me faire trembler. Depuis que je ſuis inſtruite de ces cruels évènemens, j'ai perdu tout eſpoir de tranquilité, une noire mélancolie s'eſt emparée de mon ame, je ne reſpire que le chagrin. Le ſommeil n'eſt plus un repos pour votre amie; les rêves les plus affreux, n'offrent à mon eſprit agité que des ſpectres qui ſemblent m'attirer à eux; une main puiſſante détruit les efforts que je fais pour m'en éloigner, & me

plonge dans des gouffres. Alors la frayeur m'éveille ; je crois à peine que c'eſt un ſonge, je crains d'y retomber, & le jour qui devroit détruire ces fantômes de la nuit, ſemble encore y ajouter de la réalité par mes réflexions. Ah ! ma chére amie, que n'êtes-vous ici, votre tendre amitié ſauroit diſſiper mes alarmes ; & vos conſeil me donner des forces : hélas ! avant qu'il ſoit peu j'en aurai beſoin..... mes larmes m'empêchent de continuer. Adieu, ma chere Henriette, je ſuis à vous pour la vie.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE II.

A la même.

COMMENT, ma chere Henriette, vous exprimer la joie que je ressens depuis huit jours? Oui, depuis huit jours je jouis de ce bonheur, dont la privation m'auroit coûté la vie: mes craintes sont dissipées; l'expectative la plus flatteuse est aujourd'hui le seul point de vue que ma nouvelle situation me fait envisager: ce changement subit dans mon état, doit sa source à la mort du Président de ***. mon cousin; cette Charge vient d'être achetée par le Chevalier de Monteville, mon grand-pere maternel. Il a élevé deux de mes freres, l'aîné, qui porte le nom de Brinville, a fait de fort bonnes études, il suit le Barreau de-

puis quatre à cinq ans, c'eſt pour lui que mon grand pere a fait cette acquiſition : il eſt ici depuis dix jours avec M. & Madame de Monteville, qui ont bien voulu l'accompagner pour ſe trouver à ſa réception. Ma mere vint me prendre au Couvent le ſurlendemain de leur arrivée. Madame de Monteville, à qui je reſſemble, m'accabla de carreſſes; mon grand pere, mon frere (j'entends le Préſident), y joignirent les leurs. Enfin, ma bonne amie, depuis cet inſtant, il ne s'en eſt paſſé aucun que je n'aie reçu des marques de bonté de ces trois cheres perſonnes.

Ma mere, par intervalle, ſemble ſe ſouvenir que je lui appartiens, mais c'eſt rarement. Mon cœur ſouffre de la contrainte où il eſt. L'air d'indifférence de Madame de Saint-Clat*** me pénètre & m'inſpire une timidité qui tient de la crainte; c'eſt dans les bras de Madame de Monteville, que re-

naît ma confiance, & que mon ame s'ouvre à la joie. Je ne vous parle pas de Saint-Clat***, il est ici comme étranger, il paroît aux heures des repas. . . . . . le reste de son tems est employé à la chasse; il n'a jamais, dit-on, eu d'autres occupations que celle de battre les chiens ou les Domestiques, aussi les uns & les autres lui paroissent-ils très-respectueusement soumis. Ma mere le consulte sur toutes choses. Je crois avoir remarqué qu'elle n'est point accoutumée à le contredire.

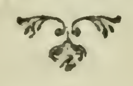
Ma sœur l'Hospitaliere vient d'arriver; a une figure charmante, elle joint les façons les plus aimables, c'est la premiere fois que je la vois: il y a dix ans qu'elle n'est venue ici, elle a été assez heureuse pour obtenir d'entrer dans la maison où elle est, sans cela elle auroit eu le sort des trois autres. Madame de Monteville parle de partir dans quinze jours ou trois semaine; elle m'emmène à Paris, où elle

fait ſa réſidence. Ma mere a fait beaucoup de difficultés pour y conſentir, mon grand-pere les a levées en diſant qu'il le vouloit. Depuis deux jours que la choſe eſt décidée, il ſemble que j'ai des défauts que Madame de Saint-Clat * * *. n'avoit pas remarqué avant. Son fils ſeconde de ſon mieux ſes découvertes; il cherche à me mortifier dans toutes les occaſions. Je ne lui en veux pas, il n'aime que lui; & je lui reſſemble ſi peu, que je ne dois pas prétendre à partager ſes inclinations. M. & Madame de Monteville ſemblent vouloir par leur tendreſſe me tenir lieu de celle dont le Ciel ma privée par la mort de mon pere,... je n'oſe ſoupçonner ma mere d'en manquer tout-à-fait pour moi, cela n'eſt pas dans la nature. Quand j'y réfléchis.... c'eſt un labyrinthe d'où je ne peux ſortir. Si je conſulte mon cœur, vous l'avouerai-je, ma chere amie ? je n'y trouve pas ce plaiſir

pur, délicieux, cette joie vive qui devroit le remplir, en m'approchant d'elle : mon ame, au contraire, eſt ſerrée à tous ſentimens de ſatisfaction. Cet état me fait trembler, je ſuis ſans doute criminelle, mais c'eſt malgré-moi. Je ſens qu'une de ſes carreſſes me feroit éprouver tout ce que je voudrois reſſentir... pourrai-je jamais l'obtenir ?

Toute la Ville dîne aujourd'hui à la maiſon; je m'accoutume aſſez bien au tumulte, j'y ſuis moins neuve que je ne l'aurois cru. Je vous quitte, ma chere Henriette, pour m'occuper de l'important objet de ma toilette, vous en connoiſſez l'utilité dans ce monde futile, il faut s'y conformer. Adieu, je ſuis tout à vous.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE III.

A la même.

NOTRE départ, mon aimable amie, eſt fixé à Jeudi prochain, la joie que j'en reſſens me fait rougir. Plaignez-moi, Henriette : au moment de quitter ma mere, ſont-ce là les mouvemens qui devroient m'agiter ? Ses façons peuvent-elles me juſtifier ? Suis-je encore digne de votre eſtime ; pourquoi n'ai-je que du reſpect, & ſuis-je forcée à deſirer ce qui eſt naturel dans les autres hommes ? Que de Saint Clat ***. eſt heureux ! il poſſède une tendreſſe pour laquelle je donnerois mon ſang ; il en eſt indigne, ma bonne amie, il y répond par la plus noire ingratitude.

Il y a deux jours qu'une de ſes chiennes mit bas, il étoit à la chaſſe,

d'où il ne devoit revenir que le lendemain ; ma mere qui ignoroit qu'il voulût garder tous ces petits animaux n'en laiſſa que deux & fit noyer le reſte. Mon frere à ſon retour devint furieux, il monte dans ſon appartement, où j'étois, & l'accable d'injures les plus outrageantes : ah , Henriette ! maman veut ſe juſtifier , il eut l'inſolence de la menacer. Je cours chez Madame de Monteville pénétrée de frayeur, je lui apprends ce qui ſe paſſe, nous volons au ſecours de ma mere ; ſon fils n'y étoit plus, & Madame de Saint-Clat * * *. m'accuſe d'impoſture, dit qu'elle ne ſait ou j'ai pu inventer cette hiſtoire: ma confuſion étoit auſſi grande que ſi j'euſſe été coupable, je n'oſai répondre, mes larmes couloient, Madame de Monteville m'ordonna de ſortir ; je tremblois , elles reſterent près d'une heure enſemble : je fus raſſurée à l'heure du dîné par l'air de bonté de ma bonne-maman. Depuis

cet instant ma mere semble me regarder avec indignation : son fils est à la campagne. J'espere qu'il ne reviendra qu'après notre départ, sa vue me fait frémir. Et sa conduite ! Mon Dieu, qu'il seroit à plaindre s'il pouvoit réfléchir : que ma mere doit. . . . mais je m'oublie à chaque instant. Il me convient peu d'examiner une conduite que je dois respecter.

Dès que nous serons à Paris, je vous écrirai & vous ferai part de tout ce qui m'arrivera ; le plaisir que j'ai en m'entretenant avec vous, est le plus flatteur pour mon cœur : ne craignez pas que le commerce du grand monde me fasse oublier une amie que je préfére à tout l'univers ; pourquoi ces doutes qui offensent mon cœur? bannissons-les à jamais de notre commerce, continuons à nous écrire, comme nous avons fait jusqu'à présent ; que nos lettres ne respirent que le sentiment qui nous anime ; que

cette tendre amitié, que nous avons vu s'accroître avec nos années se fortifie avec elles. Nous avons dit mille fois, que le bonheur consistoit à avoir un second soi-même pour lui voir partager nos peines & nos plaisirs; il allége les premieres, & multiplie les seconds. Henriette pourrroit-elle renoncer à l'idée flatteuse de contribuer à la satisfaction de sa chere Rosalie? je n'en peux éprouver de réelle que celle que votre amitié procurera à

Rosalie de Saint Clat * * *.



LETTRE IV.

A la même.

ARRIVÉE en cette Capitale depuis trois ſemaines, je profite du premier inſtant de liberté que j'ai pour m'entretenir avec ma chere Henriette ; je ne m'excuſe point de ne l'avoir pas fait plutôt, vous êtes perſuadée que la choſe n'a pas été poſſible, ma tendre amitié vous eſt connue. Pour ſatisfaire à la promeſſe que je vous ai faite de vous inſtruire de tout ce qui m'arrivera, je vais vous raconter mon départ de.... La veille que je quittai cette Ville, ma mere me fit monter dans ſon appartement ; après m'avoir fait une très-longue mercuriale, ſur mon mauvais cœur, qui avoit inſtruit Madame de Monteville d'une petite

vivacité de mon aîné, elle me fit un plus long discours encore, sur le respect que je dois à celui qui ose lui en manquer impunément. M. de Monteville vint interrompre le sermon, & j'en fus quitte : ma sœur l'Hospitaliere partit le même jour pour retourner dans sa Communauté.

Au moment de monter dans la berline, pour me séparer de ma mere, elle me remit cinquante louis pour mes menus plaisirs ; elle m'embrassa avec une tendresse affectueuse, qui m'a coûté des larmes. C'est la premiere marque de bonté que j'en ai reçue. Je ne peux vous dire combien j'y ai été sensible, ce souvenir, extrêmement flatteur pour mon cœur, me pénètre de ce délicieux sentiment que j'ai tant desiré : vous, mon aimable amie, qui en avez toujours connu les douceurs, pour vos respectables parens, concevez facilement combien cette situation me rend heureuse.

M. & Madame de Monteville, dont les bontés pour moi augmentent à chaque instant, m'ont fait faire la route la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer, & la plus intéressante pour l'esprit. Mon grand-pere qui a 60 ans, jouit d'une mémoire incroyable, chaque Ville, Village ou Hameau par où nous passions lui fournissoit des traits d'histoires, qui dépouillés de cette méthode ennuyeuse de l'école, deviennent plus instructifs par les expressions aisées, & le détail laconique & clair, que sait en faire un homme de lettres. Nous sommes arrivés le cinquieme jour de notre départ. . . . . . .
Nous étions attendus chez le Comte D'Hes * * *. frere de mon grand-pere, pour le soupé ; leurs hôtels sont mitoyens : je fus présentée sans cérémonie & acceuillie de toute cette famille avec une tendresse, qui pénètre mon cœur de la plus vive reconnoissance.

Ces deux freres sont liés de la plus

intime amitié, leurs façons de penſer n'eſt qu'une, cette conformité de caractere leur fait paſſer les jours les plus heureux ; la Comteſſe, ma tante, vit avec Madame de Monteville, comme ſon mari avec mon grand-pere. Ils n'ont qu'un fils, qui eſt veuf, il avoit épouſé Mademoiſelle D'Hor***. qui mourut en couche de ſon ſecond enfant ; ils vivent tous deux : l'aîné, qui paroît d'une ſanté très foible, demeure avec ſon pere chez mon oncle ; le cadet qui eſt ſorti des Pages depuis deux ans, pour entrer Lieutenant au Régiment de ..... doit arriver dans peu : s'il penſe comme le reſte de ſa famille, je ſerai tentée de croire, que la même âme peu faire agir & penſer pluſieurs corps à la fois. Que cette union eſt agréable ! la joie, le bon-ſens, la raiſon, ſemblent avoir établi ici leurs empires. Tous nos plaiſirs ſont raiſonnables, la plus ſaine morale y

procure cette ſatisfaction qui les fait goûter ſans repentir.

Madame de Monteville m'a donné les mêmes Maîtres que j'avois au Couvent, de Danſe, de Muſique & de Deſſin; cela occupe une partie de mon tems, le reſte eſt employé à la lecture & à la converſation, qui ne manque jamais de prendre ce tour agréable qui flatte en inſtruiſant : le mauvais tems nous prive de la promenade; je n'ai point encore été au Spectacle, que l'on dit être quelque choſe de magnifique; on veut avant me préſenter dans différentes maiſons; le Tailleur qui me fait un corps eſt cauſe de tout ce retard; Madame de Monteville m'a donné une Femme de-chambre & un Laquais à mes odres. Si je vous le dis ne croyez pas que c'eſt par vanité, c'eſt pour vous inſtruire combien je ſuis heureuſe, sûre de la part que vous y prenez.

Je vous prie d'aſſurer votre chere maman de mon reſpectueux attachement. Celui que j'ai voué à l'aimable Henriette eſt ſans bornes.

*Roſalie de Saint-Clat***.*

LETTRE V.

A la même.

J'AI enfin été préſentée, ma chere Henriette, dans ces cercles brillans dont mon imagination s'étoit fait l'idée la plus flatteuſe; pourquoi la réalité a-t-elle détruit cette idole que j'encenſois ſans la connoître. Eſt-ce faute de diſcernement ? Non, c'eſt par la juſte comparaiſon que j'en ai faite, avec cette aimable & reſpectable ſociété où je paſſe de ſi heureux momens, tels me paroiſſent les jours. Il y en a huit, que j'accompagnai la

Comteſſe D'Hes***. & Madame de Monteville, chez la Ducheſſe de***. les deux tiers de Paris y étoient, & devoient y dîner avec nous; il étoit tard quand nous arrivâmes, cela n'empêcha pas que votre pauvre Roſalie ne crût au bout d'un quart-d'heure, qu'il y avoit près d'un an qu'elle étoit dans cette maiſon; les louanges ſur l'élégance de mes ajuſtemens furent prodiguées de la part de toutes les femmes; ſi j'euſſe été aveugle, j'aurois imaginé que ma parure étoit fort extraordinaire; elle étoit du meilleur goût, il eſt vrai, mais toutes celles qui la louoient étoient miſes comme moi, & je commençai à croire que cet inſtant étoit deſtiné à parler chiffon, & qu'une converſation plus raiſonnable y ſuccéderoit. Je prêtai mon attention aux hommes qui parlant tous à la fois, avec les mêmes acclamations, me firent retourner de tout côté pour voir le ſujet de

leur étonnement ; croirez vous, Henriette, que j'en étois l'objet : tous mes traits reçurent un compliment en particulier, c'étoit à celui qui trouveroit l'expreſſion la plus extravagante & la plus outrée ; je vous avoue que ce galimathias d'impertinences me déconcerta au point, que j'aurois préféré dans ce moment la compagnie de S. Clat ***. Enfin on ſe mit à table, & je m'apperçus, pendant le repas, que ce qui m'avoit ſi fort déplû, eſt le langage favori du beau monde; je vous jure que je ne le parlerai jamais : à ces éternelles redites ſuccéderent les cartes j'errai quelque-tems d'une table à l'autre, & me fixai à celle de la Ducheſſe.... avec qui Madame de Monteville faiſoit ſa partie ; je ne crois pas que je devienne joueuſe, c'eſt une ſorte d'amuſement qui enlève un tems que l'on pourroit mieux employer, il devroit être banni des aſſemblées raiſonnables ; car pour celle dont je

vous parle, il y eſt utile ; il vaut mieux, ſelon moi, ne rien dire, que dire des riens. Nous finîmes hier nos viſites ; j'ai trouvé par-tout, mêmes propos, même vivacité, même étourderie ; les deux Sexes ſont ici d'un ſémillant & d'une légéreté à quoi rien ne reſſemble ; la frivolité eſt l'eſprit à la mode, réfléchir, feroit crier à l'anathême ; auſſi trouve-t-on force gens à la mode : grace à mon caractere & à celui des chers parens chez qui je ſuis, je ne ſerai jamais du nombre de ces automates ambulans.

J'oubliois de vous dire la ſurpriſe de la Ducheſſe de * * *. lorſque je lui fus préſentée, & que Madame de Monteville lui eut dit que j'étois née en Province, que j'y avois été élevée : La choſe eſt incroyable, s'écria-t-elle, c'eſt un prodige ! un phénomene ! elle eſt charmante, c'eſt un miracle de la nature ! C'eſt par d'auſſi miſérables propos que je fus reçue & congédiée,

jugez

jugez, d'après cet échantillon, de l'agrément que procure ces fatigantes visites. J'en ai dit librement ma façon de penser à Madame de Monteville, il ma paru qu'elle est conforme à la sienne: Ce sont des visites de bienséance, me disoit-elle hier, à quoi on ne peut se refuser trois ou quatre fois par an, nous en voilà débarrassés pour quelques-tems.

J'ai écrit à ma mere; elle vient de me répondre par un petit billet, renfermé dans une lettre à ma bonne maman: que je suis heureuse mon aimable, ma chere Henriette; oui, j'ai la tendresse de cette mere; de Saint-Clat * * *, ce malheureux..... que dis je, c'est mon frere, il n'en jouit pas seul, je la mérite, mon amie, par la mienne, par mon dévouement, mon respect. Oh! ma mere, que ne pouvez-vous lire dans le cœur de votre fille! J'ai bien des remords, ma chere Henriette, quand je me rap-

pelle que j'ai osé soupçonner Madame de S.-Clat * * *. Brûlez ces indignes lettres que mon cœur désavoue : pourrai-je jamais perdre le souvenir d'une ingratitude qui outrage la nature ? Les apparences, devois-je m'y livrer ? Ces réflexions sont bien mortifiantes pour votre amie : si vous avez instruit votre chere maman de ce que je pensois il y a quelques mois, faites-lui part de mon repentir. C'est la seule chose qui peut me mériter son estime. La vôtre, ma chere amie, après mes parens, est ce que j'ai de plus cher.

Rosalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE VI.

A la même.

Je ne peux, ma chere Henriette, attendre une de vos lettres pour vous faire part du nouveau ſpectacle qui tient encore, quoique paſſé, l'ame de votre amie dans une enchantement que le ſommeil n'a pu diſſiper : Dites-moi, Henriette, avez-vous l'idée d'un bonheur où notre ame ſemble ſe multiplier pour porter à chacun de nos ſens en particulier, un trouble dont l'impulſion délicieuſe ſuſpend toutes les facultés phyſiques, pour nous plonger dans un raviſſement qui ne peut s'exprimer ? Allez à l'Opéra, ma chere amie, & vous éprouverez, comme moi, ce plaiſir que la foibleſſe de mes crayons ne peut rendre qu'imparfai-

tement. Que je vous plains d'être privée d'un aussi beau spectacle ! j'y fus hier pour la premiere fois. Le Comte d'Hes***. donnoit la main à Madame de Monteville, & son fils rendoit cet office à votre amie.

Arrivés dans la loge de ma bonne maman, mes regards furent éblouis de la magnificence & de la somptuosité d'une foule de spectateurs dont l'ensemble offroit à la vue étonnée toutes les richesses de la nature perfectionnées par les Arts, qui avoit fait autant de chef-d'œuvres, qu'il y en avoit eu d'employés à travailler ces différentes productions.

L'orchestre qui commença à préluder, me tira de mon admiration, que dis-je, elle ne fit que changer d'objet. La toile se leva; on donnoit les *Fêtes de Paphos :* l'ouverture la plus brillante, l'harmonie la plus mélodieuse, firent bien-tôt passer dans mon ame un trouble délicieux; j'étois

hors de moi-même, j'éprouvois tous les ſentimens que je voyois exprimés. Je verſois des larmes que le plaiſir faiſoit couler; Madame de Monteville, qui s'en apperçut, me demanda ſi je me trouvois mal. Cette queſtion me rendit à moi-même; je lui dis que je n'étois pas bien, que j'éprouvois une agitation extraordinaire, & que je ne ſçavois à quoi l'attribuer: C'eſt à la nouveauté des choſes que vous voyez, me dit cette Dame en ſouriant: remettez-vous Roſalie; c'eſt ici l'ouvrage de l'art.

Vous ſeriez-vous imaginée, ma bonne amie, que le méchaniſme puiſſe agir avec autant de force ſur nos ſens? Cette aventure m'a tenue éveillée une partie de la nuit: quand je me la rappelle, elle me redonne une émotion qui tient de l'enchantement; ſi la réflexion ne venoit à mon ſecours, je croirois qu'il y a de la magie dans tout ce que j'ai vu; & vous, Hen-

riette, qu'en penſez-vous ? que ma lettre eſt un radotage : vous vous trompez, la choſe eſt auſſi vraie que la tendre amitié que je vous ai vouée, &c.

Roſalie de Saint-Clat ***.

P. S. Le Chevalier Dorbigni, petit-fils du Comte d'Hes***. mon oncle, doit arriver ſamedi prochain ; il eſt attendu de toute notre famille avec une joie qui me donne une haute idée de ſon mérite : ma bonne maman, dit qu'il eſt grand Muſicien ; vous ſçavez à quel point j'aime ce talent, ſon frere joue parfaitement du violon ; nous ferons les concerts les plus agréables. Que mon Henriette ne peut-elle y faire ſa partie, ils feroient délicieux pour mon cœur : donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles. Milles tendres aſſurances de mon reſpect à vos chers parens.

LETTRE VII.

*Henriette Hermann, à Rosalie de Saint-Clat ***.*

Je partage bien véritablement, mon aimable Rosalie, le bonheur dont vous jouissez dans la tendre amitié d'une famille qui sçait rendre justice à votre mérite.

Mon cœur qui ne pourroit être satisfait si vous étiez malheureuse, a ressenti plus d'une fois la peine que devoit vous causer l'indifférence de Madame de Saint-Clat * * *. j'étois instruite avant vous de son amitié pour son aîné, & du sort déplorable de vos infortunées sœurs qui en étoit la suite; j'ai dû ces connoissances à notre Maitresse des pensionnaires; vous sçavez qu'elle est ma pa-

rente, & qu'elle m'honoroit d'une tendre confiance : mes craintes pour vous redoubloient avec l'âge : sortie du Couvent, & rentrée dans le sein de ma famille; c'est dans celui de maman, que je répandois mes appréhensions : cette respectable amie de votre Henriette, ma digne mere, essuyoit les larmes que l'amitié me faisoit répandre; elle me consoloit de l'espérance que votre sort pouvoit changer. Je ne doute pas qu'avec le tems Madame de Saint-Clat * * *. ne devienne ce qu'elle auroit dû être. Ne soyez point inquiette sur l'effet qu'ont pu produire quelques-unes de vos lettres; ma mere les a toutes vues, elle vous plaignoit; votre repentir, sur une chose si naturelle, lui cause de l'admiration; elle me charge de vous assurer de sa tendre amitié.

La peinture que vous me faites des cercles où vous avez été présentée, entraîne, ma chere amie, à des réfle-

xions bien triſtes pour l'humanité.

Comment des êtres raiſonnables peuvent-ils renoncer à cette faculté de l'ame, par laquelle ſeule nous exiſtons? La raiſon, ce préſent de l'Etre-ſuprême, qui nous rend le plus parfait de ſes ouvrages, peut-elle approuver des plaiſirs d'étiquette, & recevoir l'art de s'ennuyer méthodiquement? Félicitons-nous, Roſalie, d'être avec des parens, qui ne ſont que ſpectateurs réfléchis d'un tourbillon ſemblable à ces météores dont l'éclat ne brille qu'un inſtant, qui ſe diſſipe & s'anéantit à nos yeux: tels ſont les gens à la mode, tout chez eux n'eſt que fumée.

Cette reſpectable union qui regne entre vos familles eſt l'image de la nôtre: tout reſpire ici la joie & la ſatisfaction. Amis de nos domeſtiques, qui ſont nos ſemblables, ils ſe ſouviennent qu'ils ſont non inférieurs par la reconnoiſſance que leur inſpi-

rent les bontés de mon pere ; nos vaſſeaux, lorſque nous ſommes à la campagne, viennent au château avec cette liberté qui naît de la confiance ; riche de ce que nous poſſédons, mon pere ſe plaît à ſoulager & à répandre ſes bienfaits ſur tout ce qui l'environne. Il y a dix ans qu'il a quitté le ſervice, & qu'il vit heureux au milieu d'une famille & de quelques amis dont il eſt adoré. Votre Henriette, ma chere amie, coule les jours les plus fortunés ; ſi la crainte d'un mariage, que je crois entrevoir & qui m'éloigneroit de ces chers parens peut ne pas ſe réaliſer, je ſerai la plus heureuſe créature qu'il ſoit poſſible d'imaginer ; ce n'eſt pas que l'on force mon inclination, (mais le parti paroît convenir) pourrai-je avoir d'autre volonté que celle d'un pere & d'une mere à qui je dois le bonheur dont je jouis ? je n'ai, comme vous ſçavez, ni frere ni ſœur, & quand j'en aurois ne ſuis-

je pas certaine de leurs tendres affections : cet éloignement même m'en est une preuve ; ils consultent tout ce qui peut contribuer à me faire un sort digne de leur tendresse.

Le détail de ce que vous avez éprouvé à l'Opéra, me paroît fort extraordinaire : je conçois parfaitement, que la vue peut être éblouïe à l'apparition des trésors immenses rassemblés dans un si petit espace ; l'art qui les a perfectionnés, attire notre admiration ; les bougies, le lieu, l'ordre des grandes assemblées, qui ont toujours quelque chose de majestueux ; la nouveauté de toutes ces choses, dis-je, doivent causer de l'étonnement, je le crois. Les décorations, la musique, peuvent nous faire éprouver un plaisir délicieux, mais à craindre, lorsque nous nous y livrons sans réflexion. En aviez-vous fait, Rosalie, quant vous fûtes à l'Opéra ? Non, ma chere amie, sans cela, votre

ame eût été à l'abri de cet enthousiasme, qui vous a empêché de voir & de sentir des beautés de détail, bien plus intéressantes pour l esprit & le goût. Je ne doute pas que l'excellente morale que vous fit Madame de Monteville, en vous disant que tout ce que vous voyiez étoit *l'ouvrage de l'art*, ne vous ait donné de l'état que vous avez éprouvé, les mêmes idées qu'elle m'a fourni ; je ne vous fais point d'excuse de ma liberté à vous dire ce je pense, c'est un des attributs de l'amitié & ce qui en fait les délices, depuis long-tems nous en connoissons les douceurs. Celle que je vous ai vouée durera autant que votre

Henriette Hermann.



LETTRE VIII.

*Rosalie de Saint-Clat ***. à Henriette Hermann.*

Il est arrivé, depuis huit jours, ce Dorbigni que je vous ai annoncé par ma derniere lettre : ah ! Henriette, devois-je m'y attendre ? que le cœur de votre amie a ressenti de choses dans un si court espace. Je crois vous avoir dit, que le Chevalier est petit fils du Comte d'Hes ***. & qu'il est Lieutenant au Régiment de ..... il vient passer ici son quartier d'hiver. Nous étions chez le Comte lorsqu'il arriva : après avoir rendu ses respectueux devoirs à sa famille & à mon grand-pere, il vint à Madame de Monteville, auprès de qui j'étois, il l'embrassa, & me regardant avec une

attention qui marquoit de la ſurpriſe & j'oſe dire de l'admiration, il parut embarraſſé : C'eſt votre couſine de Saint Clat * * *. lui dit la Comteſſe d'Hes* * *. Vous n'oſez, je crois, l'embraſſer, lui répéta ſa bonne maman, voyant que ſon embarras redoubloit ? Il eſt vrai, Madame, répondit le Chevalier, que peu accoutumé à voir d'auſſi belles choſes, je leur rendois hommage, ſans me croire aſſez heureux pour être leur parent. Cette réponſe, & l'air dont il la fit, fit rire tout le monde; il m'embraſſa, je rougis : je remarquai une émotion ſur ſa phyſionomie qui flatta mon cœur : on ſe mit à table, le Chevalier étoit à côté de moi, il parla peu : mais que ces yeux me dirent de choſes; un mouvement involontaire m'obligeoit à le regarder; entraîné par le même aſcendant, il ne voyoit que moi : je baiſſois les yeux quand je rencontrois les ſiens, & les relevois auſſi-tôt pour les re-

baiſſer encore : que la nuit qui a ſuccédé à ce ſoupé, fut différente de toutes celles que j'avois paſſées juſqu'alors.

Tous les traits du Chevalier ſe tracerent dans mon imagination avec une vivacité qui me les rendoit comme s'il eût été préſent : mon cœur en recevoit l'empreinte avec un plaiſir qui lui étoit inconnu. Sa figure, ma chere Henriette, eſt charmante, les graces de la plus éclatante jeuneſſe ſont répandues ſur toute ſa perſonne; il a ce tour aiſé de converſation, qui eſt la ſuite d'une bonne éducation; ſes expreſſions ſont ſimples mais brillantes; ſon air noble ſemble plutôt annoncer la grandeur de ſon ame, que celle de ſon origine. Tel eſt, mon amie, ce Dorbigni qui trouble mon repos : dès l'inſtant que je l'ai vu, tous les jours depuis celui qu'il eſt arrivé, ſe ſont paſſés, de ma part, avec des agitations continuelles

Mon émotion, quand je le vois, eſt extrême, à peine ai je la force de la lui cacher. Il éprouve les mêmes mouvemens ; ſa timidité en m'abordant ; ſes regards mal aſſurés..... ſa voix entrecoupée par des ſoupirs, ſon attention à me chercher ; tout m'annonce un ſentiment, qui eſt dans mon cœur. Ah ! Henriette, que ce ſentiment eſt délicieux ! pourquoi ne puis-je m'y livrer ? hélas ! que je crains.... cruelles réflexions ! Il ne peut être à moi, il eſt cadet.... ſon nom..... ma fortune, ne peuvent le ſoutenir avec dignité. Plaignez votre malheureuſe Roſalie, mon cœur, c'eſt-à-dire mon ennemi, eſt... J'entends du bruit....... c'eſt Dorbigni, je vous quitte.

Oh ! mon amie, que viens-je d'éprouver ! c'étoit le Chevalier : il eſt entré avec cette timidité qui annonce le reſpect.... Je ſuis reſtée interdite, je ſerrois cette lettre. Je vous dé-

range, Rosalie, m'a-t-il dit : voulez-vous que je me retire? Je l'ai regardé; la tendresse, la crainte s'exprimoient tour à tour dans ses regards; un doux frémissement s'est emparé de mon ame, je ne pouvois répondre; il s'est jetté à mes genoux. Rosalie, m'a t-il dit, ma chere Rosalie (sa voix étoit tremblante), approuvez-vous mes vœux? mon cœur n'en peut plus former que pour vous; je vous adore depuis l'instant que je vous ai vue, ayez pitié d'un homme dont vous allez faire la destinée... Il s'est tu. Emue, hors de moi-même, j'éprouvois un trouble délicieux, je jouissois de celui du Chevalier. Il a lu dans mes yeux l'agitation de mon ame; il me pressoit de lui faire cet aveu qui met le comble à la certitude, & j'allois.... Nous avons entendu marcher dans mon antichambre, il s'est relevé avec précipitation, c'étoit son frere; ils sont sortis. Ah!

Henriette, je ne peux vous repréſenter ce qui ſe paſſe au-dedans de moi... le plaiſir d'être aimée... le trouble... la confuſion, la crainte... la confiance.... tous ces ſentimens ſe ſuccedent dans mon cœur. Recouvrerai-je jamais ce calme que j'ai perdu; hélas, je ſuis ſi foible?... non je n'oſe le deſirer. Que je ſuis peu d'accord avec moi-même! mon amie, ma chere Henriette, plaignez la malheureuſe Roſalie.

Dérobez cette lettre aux yeux de votre chere maman; que penſeroit-elle? &, vous-même, quel jugement allez-vous porter ſur mon compte? Mais d'où me viennent ces appréhentions? ſuis-je donc criminelle? l'eſt-on en aimant ce qui eſt aimable? ce ſentiment n'eſt-il pas en nous? pourquoi combattre ce qui eſt naturel. Adieu, ma chere Henriette, mon cœur & ma raiſon peuvent être en méſintelligence pour ce qui concerne Dor-

bigni, ils ſeront toujours d'accord ſur la tendre amitié que j'ai pour vous.

Roſalie de Sainte Clat * * *.

P. S. Donnez-moi plus ſouvent de vos nouvelles ; celle de votre mariage m'inquiete. La fortune ne ſuffit pas pour être heureux.

LETTRE IX.

Roſalie de Saint-Clat * * *. à *Henriette Hermann.*

Il eſt à peine cinq heures du matin, & me voici déja occupée à vous écrire : c'eſt dans le ſein de l'amitié qu'exiſte les plaiſirs ſolides & réels. Oh ! Henriette, que d'étranges choſes j'ai à vous raconter, tout ici eſt plongé dans le deuil & la triſteſſe : mon ame en proie

à mille déchiremens, laiſſe à peine à mon eſprit la faculté de s'exprimer. Et mes larmes! jugez mon amie ſi on eut jamais plus ſujet d'en répandre. Il y a huit jours que le Comte d'Hes ***, avec toute ſa famille, dînerent ici; nous paſsâmes la journée la plus agréable; nous eumes le ſoir un Concert charmant, le cœur de votre Roſalie nâgeoit dans la joie; hélas! qu'elle a peu duré. Je me couchai tard : dès que je fus endormie, je crus voir le Chevalier qui étoit à mes genoux, il me juroit l'amour le plus tendre : ſon pere entra, & ne parut pas ſurpris de ſon attitude, il me regarda avec bonté : Tout eſt prêt, me dit-il, on vous attend. Nous nous levâmes pour le ſuivre, je m'apperçus que le Chevalier étoit extrêmement paré; j'allois lui en demander la raiſon, lorſque je vis le Notaire de mon grand-pere qui lui préſenta un papier, qu'il ſigna; il me le montra, c'étoit notre Contrat de

mariage ; je le ſignai avec joie : nous partîmes pour aller recevoir la Bénédiction Nuptiale, nous étions ſeuls & à pied. Occupés de notre bonheur, nous allions entrer dans l'Egliſe, qui paroiſſoit parée pour cette cérémonie, lorſqu'un grand bruit me fit retourner ; c'étoit un enterrement ; je me reculai, il entra dans l'Egliſe qui ſe trouva alors tendue en noir, & fort peu illuminée. Dorbigni & moi ſuivîmes la foule. J'étois ſurpriſe de ne point voir le deuil, quand tout-à coup je m'apperçus que quatre hommes emmenoient le Chevalier, qui faiſoit tous ſes efforts pour ſe débarraſſer : je l'appellai, il me tendoit les bras ; je vouloit aller à ſon ſecours, je me ſentis ſaiſir par-derriere & entraînée du côté du cercueil ; je voulois crier, ma voix expiroit ſur mes lèvres. Je ne vis plus le Chevalier, je ne voyois pas ceux qui me tenoient, ils me coucherent dans ce cercueil : le mort me prit en-

tre ſes bras. Ma frayeur fut ſi grande que je m'éveillai. J'étois tout en nage : je ne pus me rendormir que plus de deux heures après; mais, que devins-je, lorſque livrée de nouveau aux erreurs des ſonges, il me ſembloit que j'étois attachée, avec de groſſes chaînes, à un poteau qui étoit au milieu d'un ſépulchre. La foible lueur d'une lampe, qui ſembloit prête à s'éteindre, augmentoit encore l'horreur de ce lieu. J'étois glacée d'effroi, la lampe parut ſe ranimer & me fit diſtinguer, à quelques pas du poteau où j'étois, un homme dans la même ſituation où je me trouvois; je me ſentis un mouvement de joie à cette vue : c'eſt une conſolation pour les malheureux de ne pas être ſeuls. Je voulus parler, je n'en avois point la force; ma voix s'éteignoit ſans rendre de ſons. J'agitai mes chaînes, le bruit qu'elles firent le fit retourner, il me regardoit quand tout-à-coup je le vis tomber mort : je ſen-

tis la douleur la plus forte. J'aurois voulu aller à ſon ſecours, je me ſentois affoiblir, je crus que j'allois le ſuivre, quand une grande lumiere vint frapper mes yeux; je me relevai pour voir d'où elle partoit; un enfant étoit à mes côtés portant un flambeau, tandis qu'une femme, dont les traits & l'air majeſtueux, en inſpirant la confiance, faiſoient naître le reſpect, étoit occupée à rompre mes chaînes; ce fut l'ouvrage d'un inſtant; elle me fit ſigne de la ſuivre: nous parvinmes par un fort mauvais chemin, dans une chambre où je vis le Chevalier, il étoit pâle & ſanglant, je courus à lui; quelle fût ma douleur, quand je le vis s'éloigner de moi, en s'arrachant le cœur qu'il jetta à mes pieds. Je m'éveillai, il étoit jour, mes larmes couloient malgré moi; de tous les objets qui m'avoient frappé, le dernier étoit celui qui me pénétroit le plus.

Que ſignifient ces ſonges, me diſois-je, m'annoncent-ils quelques malheurs ? la journée d'hier n'a rien eu que d'agréable pour moi, qui peut avoir donné lieu à ces fantômes du ſommeil ? Je me rappellai mon premier rêve, l'impreſſion qu'il avoit fait ſur moi, ne m'en fit pas oublier la plus petite circonſtance ; à quelles cruelles réflexions ne me livrai-je pas ! elles ſubſiſtent aujourd'hui avec plus de force que jamais. Je ſuis perſuadée, ma chere Henriette, que ces rêves étoient un avertiſſement ſecret du malheur qui alloit arriver, & que je n'avois garde de prévoir. Il étoit tard lorſque je me levai, Madame de Monteville vint dans ma chambre, j'eus à peine le tems d'eſſuyer mes larmes, elle vit que j'en avois répandu: Qu'avez-vous, ma chere Roſalie? me dit cette tendre mere, êtes-vous malade ? vous avez pleuré. Je l'aſſurai que je me portois bien : mais que

j'avois fait un rêve qui m'avoit si fort effrayée, que je pleurois en m'éveillant, & qu'il m'en restoit un fond de chagrin dont je n'étois pas maitresse.

Je m'habillai, le dîné étoit à peine commencé, qu'un laquais du Comte d'Hes * * *. vint hors d'haleine, nous dire, que son maître se mouroit : nous y fûmes, toute la maison étoit plongée dans la douleur, une attaque d'apopléxie avoit pris au Comte en se mettant à table ; il donnoit des signes de vie, quoiqu'il neût pas encore repris connoissance. Le silence du Médecin nous faisoit trembler. Il revint à lui vers le soir ; il ne pouvoit parler. La Comtesse fondoit en larmes, au chevet de son lit ; mon grand-pere étoit dans la ruelle, sa douleur n'éclatoit pas en gémissemens, elle étoit muette : le Comte d'Hes * * *. fils du malade, sembloit anéanti de la perte qu'il se voyoit au moment de faire. Ces deux fils pleuroient leur

grand-pere & leur ami ; Madame de Monteville & moi mêlions nos larmes avec les leurs. Mon oncle fit entendre qu'il vouloit se confesser ; on fit entrer un Prêtre qui avoit été averti, nous les laissâmes seuls ; au bout d'un quart-d'heure, il nous appella : on lui donna l'Extrême-Onction. Madame de Monteville avoit emmené la Comtesse dans son appartement, pour ne pas la rendre témoin d'une cérémonie trop douloureuse pour le cœur d'une épouse ; lorsqu'elle fut achevée, le malade parut mieux, ma grande-mere revint avec sa belle-sœur. Nous étions tous autour de son lit, il nous regardoit les uns après les autres ; il arrêta les yeux sur son fils, & les fixant ensuite sur ses deux enfans, il fit un mouvement pour soulever le bras ; mon grand-pere comprit qu'il vouloit leur donner sa bénédiction, ils se mirent à genoux en étouffant leurs sanglots ; je m'y

jettai, il remarqua mon action, & me bénit après eux: Ce cher malade nous fit signe de nous mettre en prieres, le Confesseur disoit tout haut ce que nous répétions à voix basse; la Comtesse penchée sur le lit de son époux, fondoit en larmes; mon grand-pere tenoit une main de ce cher frere, lorsqu'un grand cri que fit ma tante, nous fit relever avec précipitation pour aller à son secours; elle étoit évanouïe sur le visage de son époux qui rendoit les derniers soupirs: la nature fit en lui un effort, il prononça: ah! mon épouse.... ah! mon frere!... je vous quitte!... mon Dieu!.. & il expira.

On avoit emporté la Comtesse dans son appartement, Madame de Monteville l'avoit suivie, j'étois encore dans la chambre du mort avec mon grand-pere, qui vouloit en faire sortir le Comte & ses deux fils, lorsqu'il perdit connoissance & tomba de

ſa hauteur ; je jettois les hauts cris, nous le fîmes revenir, il a été ſaigné : cet accident, ſelon toute apparence, n'aura pas de ſuite.

Depuis ce fatal évènement, ma chere Henriette, notre maiſon eſt dans la douleur, la Comteſſe eſt inconſolable ; cette cruelle circonſtance, à la ſuite des rêves affreux que je viens de vous raconter, ajoute à ma triſteſſe les craintes les plus terribles ; ſi le reſte alloit ſe réaliſer, pourrois-je ſurvivre à tant de maux ? l'idée ſeule m'en fait trembler ! Je n'ai qu'un moyen, ah ! mon amie, qu'il va m'en coûter, c'eſt de renoncer aux douceurs d'être aimé du Chevalier, la raiſon, & ſon intérêt l'exigent. Heureuſement que je ne lui ai pas fait l'aveu des ſentimens qu'il m'a inſpirés ; j'ai réſiſté au penchant qui me portoit à lui avouer ma foibleſſe, je m'en félicite ; je crois qu'il ma deviné ; mais la conduite que je me propoſe de tenir

lui perſuadera qu'il s'eſt trompé, & peut-être que le tems me rendra à moi-même : Eſt-il poſſible, Henriette, que le cœur s'enflâme en ſi peu de tems? avant l'arrivée de Dorbigni, je n'avois pas la plus légere notion de cette fatale paſſion, puiſſiez-vous n'en faire jamais la cruelle expérience : adieu, mon amie, le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec vous, m'empêche de m'appercevoir que cette lettre eſt ſans fin. Je ſuis tout à vous,

*Roſalie de Saint-Clat***.*



LETTRE X.

*Henriette Hermann, à Rosalie de Saint-Clat***.*

Le portrait que vous me faites, ma bonne amie, dans votre avant derniere lettre, du Chevalier Dorbigni, m'a fait verser des larmes : votre cousin, ma chere Rosalie, est pour vous un homme d'autant plus dangereux que son éducation, l'a garanti des vices qui défigurent les plus heureux naturels. Vous me demandez des conseils, je ne peux vous en donner d'autres que ceux que votre raison vous indique. S'il ne peut être à vous, quelles sont donc vos prétentions ? Vous devez, ma chere Rosalie, bénir les circonstances qui vous ont déterminée à lui cacher pour toujours vos sentimens ;

c'eſt le ſeul remede qui puiſſe faire ſon effet. Vos rêves ont quelque choſe de bien effrayant ! La mort du Comte d'Hes * * *. eſt un de ces coups terribles , qui frappent d'autant plus que c'eſt la choſe à quoi l'on ſe prépare le moins, quoique la plus inévitable. Vous devez des larmes à ſa mémoire , la religion doit ſeule les eſſuyer : mon amitié vous eſt connue , Roſalie , elle doit vous perſuader de la part que je prends à tout ce qui peut vous arriver. Cette même amitié exige une confiance entiere ; je la trahirois & ſerois indigne de celle que vous me témoignez, ſi je vous cachois que je n'ai point exécuté vos ordres, dans la défenſe que vous m'avez faite de ne pas montrer votre avant-derniere lettre à ma mere : elle l'a vûe , Roſalie , n'en ſoyez pas allarmée. Vous me demandiez des avis , mon peu d'expérience m'empêchoit de vous en donner ; vous en aviez beſoin, j'ai eu

recours aux lumieres de cette amie de votre Henriette : elle vous a plaint, elle le fait encore ; elle craint que la résolution où vous êtes de cacher vos sentimens au Chevalier ne soit au-dessus de vos forces : Votre amie, me dit ma mere, n'est qu'effrayée par un songe que la réflexion détruira. La mort de son oncle, semble la livrer à l'erreur en lui persuadant quelle en a été avertie, à mesure que sa douleur se dissipera, elle sera convaincue que c'est l'effet du hasard ; & ces appréhensions en s'évanouissant, la livreront à une passion dangereuse : elle ne peut en prévenir les suites, qu'en instruisant Madame de Monteville des dispositions où elle se trouve ; cette respectable Dame lui donnera des conseils, & les moyens de les exécuter. Voilà, ma chere, l'avis de ma mere : c'est son amitié pour vous qui l'a dicté.

Je vais maintenant vous dire ce

qu'une pareille confidence peut opérer, du moins je le crois. Vous êtes infiniment chere à Madame de Monteville; elle est puissamment riche; le Chevalier est son petit-neveu; votre mere est seule héritiere de ses biens, ils doivent donc un jour vous revenir: elle vous a sortie du Couvent; elle vous a prise chez elle, son intention est de vous faire un sort. Ne peut-il pas arriver... vous m'entendez, Rosalie, c'est alors que ce sentiment seroit délicieux; ne peut-il pas arriver, dis-je, que M. & Madame de Monteville donne les mains à votre mariage avec ce Dorbigni, qui nous cause tant de crainte, & que nous aimons malgré nous? Convenez que j'ai des idées qui sont merveilleuses? Je les ai communiqué à ma mere, elle ne m'a rien dit; mais elle lit à mesure que j'écris, & elle ne me dit pas d'effacer; or la chose est possible. Le pere du Che-

valier ne peut s'oppoſer à cette alliance, la bonne intelligence qui règne entre vos maiſons doit vous faire tout eſpérer. Cette idée, ma bonne amie, me donne une ſatisfaction qui ne pourroit augmenter que par la réuſſite, ne tardez pas à m'apprendre de ſi heureuſes nouvelles.

Mes craintes ſur l'établiſſement que je vous ai marqué ſe préſenter, ſont diſſipées par la mort du Marquis : j'en ai été fâchée par le peu de tems qu'il a eu pour ſe préparer à ce grand voyage, il eſt mort ſubitement : il eſt une autre perſonne, Roſalie, aux jours duquel je m'intéreſſe un peu plus, il a les même vues que le premier, & je n'ai pas les mêmes craintes. Si vous n'étiez auſſi fort dans les pleurs, je me mêlerois de vous faire un portrait, mais je veux attendre que votre ame, livrée à la joie, puiſſe prendre part à ma ſatisfaction ; elle ne ſera réelle que

quant vous la partagerez ſans trouble. Mes ſentimens vous ſont connus.

Henriette Hermann.

LETTRE XI.

*Roſalie de Saint-Clat ***, à Henriette Hermann.*

Il y a un ſiècle, mon aimable Henriette, que je ne me ſuis entretenue avec vous; n'accuſez pas mon amitié de ce retard, & ſoyez perſuadée que la choſe n'a pas été poſſible, puiſque je ne l'ai pas faite. Avant de vous dire ce qui m'en a empêché, je vous prie, Henriette, de faire mes très-humbles remercimens à votre chere maman, du conſeil qu'elle a bien voulu me donner; je ne l'ai point encore ſuivi:

que cet aveu me coûteroit ! j'eſpere avoir aſſez de force pour m'en diſpenſer ; je conſerve les mêmes ſentimens pour Dorbigni, mais j'en ſuis aſſez maitreſſe pour les lui cacher ; ma conduite avec lui n'a rien d'affecté, &, ſans lui marquer de l'indifférence, j'évite de lui témoigner de l'amitié : je n'oſe le fuir, mais j'ai ſoin que nous ne ſoyons jamais ſans témoins. L'arrivée de ma mere, qui eſt ici depuis quinze jours, paroit avoir rallenti ſes démarches : il eſt extrêmement rêveur ; je le crois changé. Ah ! mon amie, de quoi oſai-je m'entretenir ? tandis que j'ai eu tant de ſujet de chagrins depuis que je ne vous ai écrit. La Comteſſe d'Hes***, ma chere Henriette, a été à toute extrémité, pendant trois ſemaine les Médecins ont déſeſpéré de ſes jours ; elle nous eſt rendue, & la douleur s'écarte de notre maiſon à meſure que ſes forces reviennent. Madame de Saint-Clat*** paroît aſ-

ſez indifférente à mes careſſes. Celles que je reçois continuellement de M. & de Madame de Monteville ſemblent donner de la jalouſie à de St Clat***, car il eſt ici, & doit y reſter tout le tems que ma mere y ſera ; il paroit vouloir ſe lier d'amitié avec le jeune d'Hes*** : je ne ſçai s'il y réuſſira, leurs inclinations ne ſont pas les mêmes, à moins que ce ne ſoit pour la chaſſe. Depuis que ma tante ſe porte mieux, c'eſt-à-dire depuis dix ou douze jours, nos petits concerts ont recommencé ; cela paroît ſuſpendre un peu la force de ſa douleur & celle de mon grand-pere.

Mon frere le Préſident eſt marié depuis peu, il attend les vacances pour venir ici avec ma belle-ſœur ; ma mere la dit fort aimable, elle eſt de mon âge.

Comment, Henriette! il eſt une perſonne aujourd'hui duquel vous vous intéreſſez un peu plus qu'à ce pauvre

défunt, dont vous me paroiſſez toute conſolée, & vous retardez de me faire un portrait qui m'eſt cher, puiſqu'il eſt digne d'être peint par l'aimable Henriette ? Croyez-vous, mon amie, que je verrois d'un œil jaloux votre félicité ou avez-vous craint de me cauſer des peines par la comparaiſon que je pourrois faire de votre paſſion avec la mienne ? Non, mon amie, vous me connoiſſez mal, tout ce qui peut vous rendre heureuſe me donnera de la joie. Ne tardez-donc pas à m'informer de ce qui vous intéreſſe ; que je vous ſerve d'exemple, je n'ai pas balancé à vous montrer toute la foibleſſe de mon cœur. Je peux lui donner ce nom, puiſque la raiſon la déſavoue, j'eſpere qu'elle ſera la plus forte, & que je recouvrerai ma tranquillité. Adieu ma chere, ma très-chere amie.

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE XII.

A la même.

Connois-toi toi-même, eſt une leçon bien difficile, ce n'eſt que par une longue étude qu'on peut parvenir à cette connoiſſance utile : hélas ! ma ſcience eſt venue trop tard. Ah ! Henriette, j'ai trop compté ſur moi-même, votre chere maman l'avoit prévu ; un inſtant, un ſeul inſtant a ſuffi pour rompre toutes mes réſolutions. Dorbigni ſait que je l'aime, je lui ai dit & répété. Apprenez, ma chere amie, comment cette aveu m'eſt échappé.

La conduite que j'ai tenue avec lui, depuis la mort du Comte d'Hes***, auroit rebuté tout autre ; je l'évitois avec le plus grand ſoin ; attentive ſur moi-même, je commandois à mes re-

gards; c'étoit beaucoup: trop heureuſe ſi j'avois pû de même commander à mon cœur. Dorbigni étonné d'une conduite à laquelle nos premieres entrevues ne lui avoient pas donné lieu de s'attendre, en étoit accablé; il a tenté toutes ſortes de moyens pendant plus de quinze jours pour me remettre une lettre, je ne voulois pas la recevoir; comment auroit-il réuſſi? Je voyois ce qu'il ſouffroit d'un air d'indifférence que j'étois bien éloignée de ſentir: plus touchée de jour en jour, il ſembloit que ma paſſion prît de nouvelles forces à meſure que je voulois l'éteindre, ou que je croyois le vouloir: hélas! je me trompois, entraînée par l'attrait que l'on goûte en aimant, j'ai moins travaillé à l'oublier qu'à lui cacher un ſentiment qui a tant d'empire ſur mon ame.

Il y a deux jours que ſortant de table il s'approcha de moi: Voilà, me dit-il, en me donnant un papier, la

chanſon que vous m'avez demandée : il s'éloigna avant que j'eus le tems de la lui rendre. Ma mere, qui nous regardoit, me demanda ce que le Chevalier m'avoit remis; je lui dis, en tremblant, qu'il m'avoit dit que c'étoit une chanſon. Comme je l'avois miſe dans ma poche ſans la regarder, elle me crut. Je fis tout ce que je pus pour le rejoindre, il ſe doutoit de mon intention, il ſortit. J'étois fort embarraſſée, je déſirois & je craignois en même-tems de lire cette lettre ; ce ſont des plaintes, me diſois-je, ne voulant pas les faire ceſſer je ne dois pas les entendre : juſqu'à préſent il peut croire que ma conduite avec lui eſt naturelle; mais, ſans doute, il s'explique. Comment lui répondre ? comment affecter une ſurpriſe que je n'ai pas, ou lui marquer une colere que je ſuis ſi éloignée de reſſentir ? il en ſeroit accablé : mon cœur, ma chere amie, plaidoit en ſa faveur ; je ſortis & courus

dans ma chambre chercher de nouvelles raiſons pour l'aimer davantage. Liſez, Henriette, voici ce qu'elle contenoit.

» Je paie bien cher, Mademoiſelle, » l'eſpérance dont je m'étois flatté les » premieres fois que je vous vis; j'oſai » vous aimer! j'oſai vous le dire! Con- » noiſſez tous mes crimes, je crus que » vous m'aviez entendu. Votre con- » duite, depuis la mort de mon grand- » pere, m'a tiré d'une erreur qui au- » roit fait le charme de ma vie. Je » ſens que mon amour vous eſt odieux, » il durera autant que moi! Je vais » loin de vous (ah! Roſalie, puiſſiez- » vous n'éprouver jamais le déſeſpoir » où vous me réduiſez), je vais... vous » délivrer pour toujours d'un malheu- » reux, qui, oſant prétendre à votre » cœur, s'eſt attiré votre haîne.

Dorbigni.

Vous, ma chere Henriette, qui con-

noiſſez toutes les foibleſſes de ce cœur qu'on accuſoit d'indifférence ; concevez aiſément ce que je devins après avoir fini de lire ce billet. *Je vais loin de vous...* Il me ſembloit que le Chevalier couroit à la mort ; je voyois le terme de ſes jours, c'étoit moi qui l'y conduiſoit ; je craignois qu'il ne fût parti : mes rêves me revinrent, ma douleur ne me permit pas de garder de ménagement ; j'ordonnai à mon laquais de le chercher de ma part, & de lui dire que je l'attendois dans ma chambre : ce domeſtique parti, je relus ce billet, je tremblois qu'on ne le trouvât plus ; mes larmes ne pouvoient couler, j'étois trop ſenſiblement touchée.

Au bout d'un demi-quart d'heure, je vis entrer Dorbigni. Il me prit un tremblement ſi violent que je ne pus me lever, il ſe précipita à mes genoux. Il baiſoit une de mes mains que je n'avois pas la force de retirer ; il ne

pouvoit parler, ſes ſanglots étouffoient ſa voix : mes larmes s'ouvrirent alors un paſſage, elles couloient avec abondance, je tenois machinalement une de ſes mains que je ſerrois ; cette action parut le tirer de ſa douleur, il me regarda, mes yeux lui dirent tout ce que je ſentois; Je ſuis heureux, ma chere Roſalie, s'écria le plus tendre de tous les hommes, daignez confirmer mon bonheur, ne craignez pas de m'ouvrir votre ame, ſa ſenſibilité ne peut qu'ajouter à mon amour; il me baiſoit les mains, je les lui avois abandonnées; mes larmes qui couloient toujours m'ôtoient la faculté de parler : Dieu quelles étoient délicieuſes! celles que la tendreſſe fait répandre ont un charme que les ames ſenſibles peuvent ſeules connoître! J'éprouvois dans cet inſtant tout ce que le délire de la paſſion la plus forte peut nous procurer de plaiſir ; je montrai au Chevalier l'empire qu'il avoit ſur moi ;

je lui avouai que je l'aimois dès l'inſtant que je l'avois vû : nous paſsâmes deux heures en proteſtations de nous aimer juſqu'au tombeau. Il me demanda pardon d'avoir formé le projet de me quitter, il me dit qu'il y étoit réſolu, ſi, après la lecture de ſa lettre, j'avois continué à l'accabler d'indifférence ; qu'il ſeroit parti pour aller joindre quelques vaiſſeaux qui l'auroient mené en Amérique.

Lorſqu'il fallut nous ſéparer, j'étois fort embarraſſée pour rentrer dans la ſalle, je craignis que l'on ne ſe fût apperçu de mon abſence ; le Chevalier y fut le premier, & demanda à ma mere, qui jouoit, ſi j'étois ſortie ; Je la crois dans ſa chambre, lui dit-elle, allez voir ce qu'elle y fait ? Il y vint, & nous rentrâmes enſemble.

Depuis cet inſtant, ma chere Henriette, je goûte une ſatisfaction qui eſt délicieuſe ; l'aveu que j'ai fait à Dorbigni de mes ſentimens, ajoutez

à leur vivacité le charme de la confiance ; celle que j'ai avec tant de raiſon dans les bontés de M. & Madame de Monteville, me donne les eſpérances les plus flatteuſes, car je ſuis réſolue de découvrir mon ſecret à ma bonne maman ; c'eſt un conſeil qui vient de l'amitié, & de la raiſon : oui, Henriette, je le ſuivrai, mais je veux choiſir l'inſtant propice, car il m'en coûtera ; & s'il étoit poſſible de me diſpenſer de le lui dire perſonnellement, j'en ſerois charmée. Le Préſident doit arriver dans peu, ſa femme eſt jeune, elle eſt aimable, nous allons devenir amies, cette commiſſion lui conviendroit aſſez, qu'en penſez-vous ? J'attendrai là-deſſus votre réponſe.

L'amitié a des loix de civilité, celle qui nous unit dès notre enfance m'empêche de vous faire des excuſes & me permet de finir mes lettres par où elles devroient commencer ; l'inté-

rêt que vous prenez à tout ce qui me concerne, m'aſſure que vous ne trouvez pas mauvais d'avoir lu quatre pages ſans qu'il ſoit queſtion de ce certain portrait que vous m'avez promis par votre derniere lettre. Je l'attends avec ce plaiſir que procure le bonheur des perſonnes qui nous ſont infiniment cheres ; mes reſpectueux hommages à votre maman. Adieu, Henriette, je ſuis tout à vous.

Roſalie de Saint Clat * * *.

LETTRE XIII.

Henriette Hermann, à Roſalie de Saint-Clat * * *.

VOUS me demandez, ma chere Roſalie, le portrait d'un Amant qui eſt mon époux depuis deux jours, il

manquoit à mon bonheur de vous le voir partager avec cette ſatisfaction que vous m'annoncez. Rien, ma chere amie, ne peut augmenter ma félicité que l'aveu que Madame de Monteville donnera à vos ſentimens pour le Chevalier; ma mere, à qui j'ai fait voir votre lettre, n'eſt pas tout-à-fait de l'avis d'attendre Madame de Brinville, votre belle-ſœur; elle craint qu'elle ne tarde trop: ce n'eſt pas, ma chere, qu'elle oſe ſoupçonner votre vertu, mais elle craint les retards; pour moi qui ſent combien un pareil aveu doit coûter, je ferois comme vous, & la femme de mon frere ſeroit chargée de la commiſſion. Que ne ſuis-je à portée de la remplir, cette commiſſion, je m'en acquitterois, Roſalie, avec un plaiſir réel; j'oſe même croire avec ſuccès; quand on reſſent les ſentimens que l'on peint, les expreſſions ſont plus vives, plus naturelles; le cœur a une éloquence qui

qui lui eſt propre, & qui perſuade plus aiſément que toutes les fleurs de réthorique; elles ornent le diſcours, elles flattent l'oreille, l'eſprit eſt ſatisfait, mais elles n'entraînent pas toujours la conviction. Madame de Brinville, mariée depuis peu, eſt à même de vous rendre ce ſervice, dont mon amitié voudroit la diſpenſer.

Mon mariage doit vous paroître un peu précipité, puiſqu'il s'eſt fait ſans que vous en ayez été inſtruite, il l'a été en effet; mon pere qui conſerve toute la vivacité du premier âge, n'aime pas les longueurs, il a fini cette grande affaire dès qu'il a été inſtruit de mes ſentimens pour le Marquis de Mircourt; c'eſt lui, mon amie, qui eſt mon époux : vous me diſpenſerez du portrait que je vous avois promis, vous le connoiſſez, il étoit à ...... dans le tems que vous ſortites du Couvent, il a été de tou-

tes les fêtes que Madame de Saint-Clat * * *. a donné à l'occaſion de la réception de M. de Brinville ; c'eſt à ſon retour que j'en ai fait la connoiſſance. Sa terre eſt voiſine de la nôtre, il y avoit dix ans qu'il n'y étoit venu. Il ne comptoit y reſter que quelques mois, il fit à mon pere une viſite de voiſinage ; nous nous vîmes, Roſalie, vous connoiſſez ces coups de ſympathie ! le Marquis & moi les reſſentîmes ; pluſieurs viſites acheverent de nous apprendre ce que nous éprouvions. Mircourt au moment de me déclarer ſes ſentimens apprit qu'il ſe préſentoit un parti conſidérable pour moi, & dont la fortune ne pouvoit entrer en comparaiſon avec la ſienne, il ſe détermina à me cacher ſa paſſion ; s'étant apperçu que je l'avois deviné, il vint moins fréquemment à la maiſon, je crus que je m'étois trompée ; cette idée n'eſt point flat-

teuſe ; je me ſentis piquée , & je marquai tant d'indifférence au Marquis , qu'il fut perſuadé que je la reſſentois effectivement : il partit pour Paris où il apprit la mort du M. qui m'étoit deſtiné , au moment qu'elle arriva. Il revint en poſte, & parla à ma mere ; Henriette fut conſultée ; je ne pus cacher ma ſurpriſe : ma mere accoutumée à lire dans le cœur de ſa fille , remarqua ma joie , elle fut approuvée , mon pere y donna ſon conſentement, & nous fûmes unis lundi dernier. Vous rendre la joie , les tranſports & la ſatisfaction que je goûte , eſt au-deſſus de moi , votre cœur , Roſalie , peut ſeul vous l'apprendre ; j'ai pour mon époux les ſentimens , la tendreſſe , que vous reſſentez pour Dorbigni. Le voilà ! mon amie , je ne peux continuer.... Mircourt , mon cher Mircourt a voulu voir ce que je marquois à l'aimable Roſalie , j'ai fait quelques difficultés ,

il a été le plus fort..... le voilà initié dans nos ſecrets, mille tendre remercimens de cette confidence m'empêchent de continuer; depuis une heure, il veut que je vous diſe qu'il eſt enchanté... en honneur, mon amie, je crois que le Marquis extravague. Le voilà ſorti, il va recevoir une douzaine de nos voiſins qui viennent complimenter vos amis, cela me donne le tems de vous dire, que nous fixons notre demeure ici pour y paſſer les trois ſaiſons agréables de l'année. L'hiver nous irons à .... & occuperons un appartement que mon pere va nous faire meubler convenablement dans ſa maiſon; par ces arrangemens, je n'en ſerai pas ſéparée, nos maiſons de campagne ne ſont qu'à une petite lieue l'une de l'autre; celle du Marquis, qui eſt aujourd'hui la mienne, eſt un vieux château bâti par les ancêtres des ſiens. Sa ſituation eſt des

plus agréables, il ſe propoſe de faire remettre le bâtiment plus à la moderne. Le revenu de cette terre eſt de vingt-cinq mille livres, mon pere m'en a donné dix, c'eſt plus qu'il n'en faut pour nous; mais la miſere de nos vaſſaux eſt ſi grande, qu'elle nous détermine à demeurer ici pour la ſoulager par notre dépenſe. Adieu, ma chere Roſalie, ſoyez perſuadée que vous êtes compriſe dans le nombre des perſonnes qui me ſont cheres, & que je ſerai toujours votre

Henriette.



LETTRE XIV.

*Rosalie de Saint-Clat * * *. à Henriette.*

VOUS êtes heureuse, je le sais, mon amitié vous est connue, c'est vous dire, ma chere amie, toute la part que je prends à votre satisfaction. Je me rappelle d'avoir vu M. de Mircourt chez ma mere, votre choix, ma chere Henriette, me confirme tout le bien que j'en ai entendu dire dans ce tems-là, & la distinction qu'il a fait de votre mérite est une preuve du sien; recevez l'un & l'autre mes sincéres complimens de félicitation, & soyez persuadée que personne ne prend plus de part à votre bonheur que moi.

En vérité, Henriette, je suis fort embarrassée pour vous écrire avec cette franchise & ces ouvertures de cœur qu'exige l'amitié à laquelle je me suis accoutumée ; vous autres femmes êtes d'une imprudence, d'une étourderie... Je me sens une disposition de vous quereller.... Quoi ! il y a deux jours que vous êtes mariée, & vous sacrifiez mon secret ; M. de Mircourt avoit il besoin de sçavoir ce que vous m'écriviez ?... la connoissance de mes affaires peut-elle ajouter à son bonheur. Ah ! mon amie que les hommes sont exigeants, & que nous sommes foibles ! j'ai failli, que dis-je, j'en ai fait depuis quelques jours la triste expérience ; & mes remords... puis-je vous cacher cette cruelle aventure, mon cœur ne peut s'y déterminer ? hélas ! je voudrois m'en dérober à moi-même le souvenir : ah ! Henriette, suis-je encore digne de votre estime ; brûlez cette lettre après l'avoir lue,

qu'il n'y ait que vous : votre mari ne peut la voir ; & Madame Hermann, que penſeroit elle ? Au nom de notre amitié, gardez-moi ce fatal ſecret.

Il y a huit jours que ma mere reçut une lettre du Préſident, où il lui marque le jour de ſon départ de.... avec ſa femme, & celui de ſon arrivée à Paris. La Comteſſe d'Hes * * *. à qui appartient la maiſon où je ſuis actuellement, & qui en eſt à quinze lieues... ſur la route où mon frere doit paſſer, propoſa à ma mere & à Madame de Monteville de m'y envoyer avec mon frere de S.-Clat * * *, le jeune Comte d'Hes * * *. & le Chevalier ; que nous ferions préparer les appartemens, & qu'ils viendroient nous y joindre quelques jours avant l'arrivée de Brinville. La choſe fut acceptée, & notre départ fixé au lendemain ; nous nous mîmes tous quatre dans une berline, & arrivâmes ici pour le dîné avec la femme-de-cham-

bre de Madame de Monteville qui eſt un ancien domeſtique. En ſortant de table, de Saint-Clat ***. propoſa au jeune d'Hes ***. qui aime beaucoup la chaſſe d'y aller, le Chevalier reſta pour me faire compagnie; dès que nous fûmes ſeuls, il me propoſa la promenade; les jardins de cette maiſon ſont magnifiques, entretenus avec ſoin. La ſaiſon quoiqu'avancée, offre encore à la vue toutes les richeſſes de l'Automne; nous nous promenâmes aſſez long-tems ſous un berceau de jaſmin, j'étois laſſe, je voulois rentrer, Dorbigni m'engagea à paſſer dans un petit ſalon qui eſt à l'extrémité du jardin; le feu Comte, mon oncle, le fit bâtir quelques tems avant ſa mort; il l'a orné de tableaux des meilleurs maîtres, & je ne l'avois pas encore vu; après en avoir examiné les beautés, nous nous aſsîmes ſur un lit de repos qui eſt en face de la porte; depuis trois heures que nous

étions ſeuls, notre converſation n'avoit eu d'autre objet que nos ſentimens, comment aurions nous pu parler de choſes qui nous intéreſſoient peu ? Libres, pour la premiere fois, nous ne craignions pas les obſervations utiles de parens qui ne ſçauroient veiller de trop près ſur la conduite d'une jeune perſonne, dont l'innocence cauſe ſouvent la perte.

Le Chevalier tenoit une de mes mains qu'il ſerroit : Que je vous aime ! Ma chere Roſalie, me dit-il, en me regardant avec des yeux où toute ſa paſſion étoit peinte ; votre amour peut-il égaler le mien ? Pouvez-vous en douter, lui dis-je, ne vous en ai-je pas aſſuré ? que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ? J'y lis, chere ame de ma vie ! s'écria le Chevalier, en paſſant ſes bras autour de mon corps, j'y lis, ma chere Roſalie, je ſuis le plus fortuné de tous les hommes ; mettez le comble à ma félicité. Il me

ſerroit entre ſes bras: Que me demandez vous? lui dis-je, avec une émotion extraordinaire (& que je n'avois point encore éprouvée), pouvez-vous former des vœux, que je ne cherche pas à ſatisfaire....... la bouche du Chevalier m'empêcha d'en dire davantage, mille baiſers qu'il me donnoit firent bientôt paſſer dans mon ame le feu de la volupté..... en proie à des deſirs qui m'étoient inconnus, je me livrois aux ſentimens qui ſeuls rempliſſoient mon cœur. J'étois renverſée; le Chevalier qui me faiſoit partager ſes tranſports, recevoit autant de careſſes qu'il m'en faiſoit; il étoit tendre, il devint hardi: ſon action m'éclaira; je fis des efforts pour fuir; il voulut s'y oppoſer: Vous ne m'aimez pas, lui dis-je, vous cherchez à me déshonorer, faut-il que je vous aime encore! Je n'avois pas prévu l'offenſe, mais je l'avois ſentie, j'étois au déſeſpoir, mes larmes coulerent. Dorbigni plon-

gé dans le délire des ſens, m'avoit à peine entendue, mais il vit mes pleurs.

Il ſe jetta à mes genoux: Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il ! quoi ! vous pleurez, & c'eſt moi qui en ſuis la cauſe? Chere Roſalie, pardonnez à la violence de mon amour, c'eſt lui qui m'a rendu criminel, c'eſt lui qui doit obtenir ma grace : je vous la demande en ſon nom. Pendant le diſcours du Chevalier, j'avois cru entendre du bruit aux environs du ſalon, je ne m'étois pas trompée, c'étoit le Comte & mon frere qui revenoient de la chaſſe ; ils étoient entrés par une petite porte du jardin, & alloient du côté de la maiſon lorſque je les apperçus. Voilà mon frere ! dis-je au Chevalier avec précipitation, & en me levant. Nous ſortîmes de ce malheureux ſalon : heureuſement que nous n'avions point été entendus, mon frere nous auroit immolé l'un & l'au-

tre à ſa fureur, il eût été excuſable. Nous les rejoignimes ; leur chaſſe avoit été heureuſe, & le ſoupé auroit été fort gai, ſi mes réflexions ne m'avoient empêché de me livrer à la joie. Le Chevalier de ſon côté faiſoit ſon poſſible pour cacher la part qu'il prenoit à mon air ſombre ; je prétextai un mal de tête pour me retirer de bonne-heure. Dès que je fus dans ma chambre, le danger que j'avois couru ſe préſenta à mon eſprit ; Dorbigni, ma chere Henriette, me parut le plus criminel de tous les hommes : je me rappellai ſes tranſports comme autant d'offenſes, j'oubliai que je les avois partagés, je le crus ſeul coupable, & le jugeai indigne du pardon qu'il m'avoit demandé. Je paſſai la nuit à former la réſolution de ne plus l'aimer. Vain projet! le jour parut que j'étois à peine déterminée ſur le parti que je prendrois pour l'éviter juſqu'à l'arrivée de nos fa-

milles : Je ſortis vers les ſept heures de mon appartement, le Comte d'Hes * * *. & mon frere étoient déja à la chaſſe ; on me dit que le Chevalier étoit au jardin, je n'eus garde d'y aller. Je paſſai dans un appartement que la femme-de-chambre de Madame de Monteville faiſoit arranger. Il y avoit une heure que j'y étois, quand j'entendis le Chevalier qui montoit : Dites-lui que je ſuis dans le parc ? dis-je, à cette femme, en me cachant dans une garde-robe. Il entra. Je croyois ma couſine ici, dit-il ? Elle y étoit il y a un inſtant, lui répondit la *Calloit*. (c'eſt le nom de cette femme-de-chambre,) Mais Mademoiſelle vous a cru dans le parc, elle eſt allée vous y chercher. Il redeſcendit & en prit le chemin : je fus fâchée qu'elle lui eût dit que je croyois l'y trouver ; je n'oſai m'en plaindre, crainte de lui donner des ſoupçons. Dorbigni fut trois heures ſans revenir. Au moment

de ſe mettre à table, j'appris que nos Chaſſeurs ne reviendroient que le ſoir ; j'en fus fâchée, je n'avois pas vu le Chevalier, il fallut m'y déterminer.

Je ſuis bien malheureux, ma chere Roſalie, me dit-il en m'abordant, de n'avoir pu vous rencontrer ; vous m'avez fait courir toute la matinée. J'en ſuis fâchée, M. lui dis-je, mon intention n'étant pas de partager vos plaiſirs, je n'ai garde de vouloir vous donner des peines. Le ton dont je prononçai ces paroles, le déconcerta ſi fort, qu'il en reſta immobile au milieu de la ſalle : je lui tournai le dos, & me mis à table. Un laquais qui entra le fit ſouvenir qu'il devoit m'imiter. Notre dîner fut des plus ſilencieux, je ne jettai pas les yeux ſur lui ; je l'entendois ſoupirer, j'en étois touchée ; mais mon parti étoit pris : dès que le deſſert fut ſervi, je me levai pour ſortir. Le Chevalier qui

vit mon intention, courut à moi pour m'en empêcher; il me prit les mains, je fis des efforts pour les retirer. Ne pouvant y réuſſir, je lui dis qu'il eût à me lâcher, où que j'appellerois du monde: Vous n'en avez que faire, ma chere Roſalie, me dit-il, vous êtes aſſez forte avec moi. Je me ſentis piquée d'un propos qui me rappelloit l'hiſtoire de la veille: Voulez-vous, lui dis-je, employer aujourd'hui la violence où vous usâtes hier de feinte? Il me lâcha dans l'inſtant, & je fus m'enfermer dans ma chambre. Je m'y livrai à toute la douleur d'un amour malheureux; je pleurois la dure néceſſité où j'étois de fuir un homme que j'adorois, je voulois lui ôter un cœur qui étoit à lui. Je paſſai deux heures dans les réflexions les plus accablantes; je deſcendis au jardin où j'avois vu la Calloit, je la cherchois, je rencontrai le Chevalier: je ne pus l'éviter, il ſe jetta à mes genoux.

N'ai je plus rien à eſpérer, me dit-il? ah! Roſalie, que vous aimez foiblement! vous voulez ma mort, jamais je ne vous fus cher. J'étois troublée au point qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Que faites-vous? lui dis-je, on peut vous voir, que penſeroit-on? En même-tems j'entrai ſous ce même berceau où nous nous étions promené la veille. Il m'y ſuivit. Que vous me puniſſez cruellement d'un crime que je n'aurois pas commis ſans l'excès de mon amour! Vous me haïſſez, ma chere Roſalie, que feriez-vous de plus ſi j'avois achevé l'offenſe? Je ne vous verrois jamais, lui répondis-je, la mort auroit déja terminé mes jours. Quoi! reprit le Chevalier, vous la préféreriez à faire mon bonheur?...... Je la préférerois à la honte..... Je voulus ſortir; Non, me dit Dorbigni d'un air qui tenoit de l'égarement, vous ne me quitterez pas; je vais expirer à vos yeux, & vous délivrer

pour toujours d'un malheureux qui a pu vous déplaire. Ah ! Henriette, jugez de ma frayeur ! le berceau où nous étions eſt terminé par une grande pièce d'eau ; il court pour s'y jetter, je le devine, je le nomme en jettant un cri. Il ſe retourne, j'étois tombée & évanouie ; il vole à mon ſecours : il avoit des odeurs, il m'en fait reſpirer. En reprenant connoiſſance, je l'entends m'appeller, j'étois dans ſes bras ; il baignoit mon viſage de ſes larmes, je les ſentois couler avec une ſecrette joie. Vous voulez donc ma mort, lui dis-je ?.... Non, ma chere Roſalie, me dit-il tendrement, je veux votre vie, je veux conſerver la mienne, puiſqu'elle vous eſt chere. Il me demanda pardon, il l'obtint, & je lui ai promis d'oublier un crime que j'ai failli à partager par mon peu d'expérience.

Cette terrible aventure, ma chere Henriette, m'a déterminée à ne pas

attendre l'arrivée de Madame de Brinville, pour découvrir à ma bonne maman l'état de mon cœur; nous l'attendons à la fin de cette ſemaine, & je lui dirai.... Ah! mon amie, que je crains de m'être trop flattée, hélas! s'il me falloit renoncer aux douceurs d'être aimée du Chevalier, à ne le plus voir! ma bonne amie, j'y ſuccomberois. Que n'êtes-vous ici! Vœux inutiles; cent lieues ſont un obſtacle invincible dans de certaines circonſtances. Celle où je me trouve, auroit beſoin du ſecours de l'amitié. Heureuſe Henriette! votre reſpectable maman eſt votre tendre amie, que de douceur ces deux qualités procurent. Hélas! j'en ſuis privée; oui, mon amie, je n'ai au monde que M. & Madame de Monteville; l'arrivée de ma mere, ſes façons, ne me l'apprennent que trop. Adieu, aimez-moi toujours. Mille tendres amitiés à ce cher Mircourt; cachez-lui cette lettre, mais inſtrui-

ſez-le combien je lui ſouhaite de bonheur, puiſque vous l'avez jugé digne de faire le vôtre.

Roſalie de Sainte Clat * * *.

LETTRE XV.

A la même.

PRENEZ part à ma joie, ma chere Henriette, le Chevalier Dorbigni....... je puis l'aimer ſans crime, & bientôt ce cher mortel ſera l'époux de l'heureuſe Roſalie ; nos familles inſtruites conſentent à notre Mariage ; c'eſt à Madame de Monteville à qui nous avons cette obligation ; que de reconnoiſſance, je lui dois! toute celle dont je ſuis pénétrée n'égalera jamais ſes bienfaits.

Je vous marquai par ma derniere let-

tre que ma bonne maman devoit arriver à la fin de la ſemaine; elle vint le vendredi avec toute la famille. Mon frere le Préſident arriva le Dimanche avec ſa femme, qui eſt d'une figure charmante, & qui paroît d'un caractère excellent : elle eſt douce, prévenante; elle paroît extrêmement ſenſible aux façons de ma mere pour votre Roſalie, & nous ſommes déja fort liées : ſon mari voit avec plaiſir notre amitié, il me l'a préſentée avec une tendreſſe & des façons ſi obligeantes! Ah! mon amie, pourquoi de Saint-Clat*** ne lui reſſemble-t-il pas? rien ne manqueroit à ma félicité : car, je vous le dis, malgré l'expectative flatteuſe que j'ai, mon cœur deſire celui de ſa mere, ſon amitié me manque; c'eſt un vuide qui ne ſe remplira jamais; rien, Henriette, ne peut tenir lieu de cette perte.

Vous ſçavez que je m'étois déterminée à ne pas attendre l'arrivée de

ma belle-sœur, pour découvrir mon cœur à Madame de Monteville. Je cherchai vaïnement l'occasion de le faire; pendant les deux jours qu'elle fut ici avant mon frere, je ne pûs la trouver seule, & je commençois à craindre d'être obligée d'attendre notre retour à Paris, quant elle me fit appeller, il y a deux jours; il étoit à peine six heures du matin; je passai dans son appartement, elle étoit levée. Je ne peux dormir, me dit-elle, & je vous ai fait venir pour me tenir compagnie; j'ai avec cela quelque chose à vous dire, Rosalie? ses femmes sortirent. ah! Henriette, ce moment tant desiré fut celui où mes forces m'abandonnerent; je ne pouvois ni la regarder, ni parler, je ne sçais si elle s'apperçut de mon embarras. Vous êtes bien peu curieuse, Rosalie, me dit-elle, ne vous ai-je pas dit que j'avois quelque chose à vous dire? Mot de ma part: je ne pouvois répondre.

Honteuſe de mon ſilence, je l'embraſſai. J'avois le cœur gros, il m'échappa quelques larmes. Vous pleurez, ma chere fille, vous avez des chagrins que j'ignore ? ne ſuis-je pas votre amie ? elle me ſerroit tendrement dans ſes bras. Remettez-vous, me dit-elle, je crois que vous m'avez deviné : dites-moi, croyez-vous que je penſe à vous marier ? (ah ! Henriette, quel bouleverſement j'éprouvai) & c'eſt pour vous conſulter que je ſuis ſi matinale ; le Monſieur que je vous deſtine (ſans attendre ma réponſe) eſt jeune ; il a les qualités eſſentielles du cœur, ſon eſprit eſt cultivé, ſa figure eſt aimable ; ſa fortune n'eſt pas brillante ; mais M. de Monteville & moi y ſuppléeront : Répondez, ma chere, ce portrait vous convient-il ? Je me jettai aux genoux de cette généreuſe Dame ; je pleurois de reconnoiſſance & de crainte : partagée entre l'eſpérance & les appréhenſions, je n'oſois répondre po-

ſitivement, je me contentai de la remercier. Elle ſe leva & paſſa dans ſon anti-chambre : Eh bien, Roſalie, me dit-elle en rentrant, quand voulez-vous que le Monſieur vous ſoit préſenté ? eſt-ce à notre retour de Paris, ou voulez-vous que je le faſſe venir ici ? Jugez, mon amie, de l'état de votre Roſalie ; je faillis à me trouver mal, perſuadée qu'il n'étoit pas queſtion du Chevalier. Je me remis aux genoux de ma bonne maman ; mes ſoupirs étouffoient ma voix : j'eus enfin la force de la ſupplier de ne pas me ſéparer d'elle, & j'allois la conjurer d'avoir pitié de moi, en lui déclarant mes ſentimens pour Dorbigni, quand la porte s'ouvrit, & qu'il entra. Je ne pus me relever ; je me cachai le viſage ſur les genoux de cette Dame : Venez, mon neveu, dit-elle, au Chevalier, aidez-moi à conſoler Roſalie ; elle fait l'enfant, parce que je veux la marier. Il ſe précipita à côté de

de moi, il embraſſoit ſes genòux. Madame de Monteville, attendrie, nous prit dans ſes bras. Mes enfans, nous dit-elle, ſoyez heureux, j'ai découvert votre ſecret. Voilà, Roſalie, l'époux que je vous deſtine, recevez-le de mon amitié. Comment vous rendre ma ſatisfaction, & les tranſports du Chevalier? ah! Henriette, vous qui connoiſſez mon cœur, vous concevrez aiſément toute la joie qui le remplit! Qu'elle eſt douce, mon amie, quand l'inclination eſt approuvée par le devoir. Madame de Monteville avoit deja preſſenti les ſentimens du Comte d'Hes*** ſur ce mariage, il en a reçu la propoſition avec joie; il n'y a de mécontens ici que ma mere & de Saint Clat***, elle trouvoit mille difficultés pour y conſentir; toutes lui ſont ſuggérées par ſon fils, qui regarde le bien que mon grand pere veut me donner comme un vol qu'il lui fait perſonnellement. Il a oſé s'en expli-

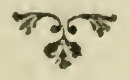
quer avec le Chevalier, qui, à ma considération, ſouffre patiemment toutes ſes impertinences. Nous partons dans huit jours pour Paris, & notre mariage ſera célébré dès que nos habits seront faits. Nous demeurons dans l'hôtel de mon grand-pere, qui me donne cent mille écus en mariage; le pere du Chevalier ſe charge des équipages; il vouloit me donner pour quarante mille livres de diamants, Madame de Monteville l'a prié de nous les donner en fonds; elle me donne les ſiens. Ma mere parle de me remettre le bien de mon pere, je le lui abandonnerois volontiers pour ſon aîné, car elle n'a d'autres intérêts que le ſien; j'en ai parlé au Chevalier, ſon embarras eſt de le lui faire accepter, c'eſt une propoſition délicate. Le jeune d'Hes*** paroît charmé du mariage de ſon frere; le ſien eſt arrêté avec une Demoiſelle qui lui apportera plus d'un million, il l'épouſera dans deux ans;

elle n'en à que douze ; & eſt au Couvent.

Que n'êtes-vous ici? votre préſence, Henriette, augmenteroit ma félicité. M. de Mircourt ne me procurera-t-il pas le plaiſir de vous embraſſer ! ſommes-nous donc ſéparées pour toujours! Cette idée, mon amie, altère ma joie. Paris a des charmes, venez y goûter les douceurs de l'amitié; celle que je vous ai vouée eſt ſans bornes.

Roſalie de Saint-Clat ***.

P. S. Mille tendres complimens à votre mari, mes reſpects à vos chers parents.



LETTRE XVI.

A la même.

Ah ! Henriette, tout eſt perdu ! votre malheureuſe Roſalie, au déſeſpoir, attend la mort, c'eſt le ſeul remède à ſes maux ; c'eſt elle qui les cauſe, l'amour, l'amitié, rien ne peut plus flatter ce cœur déſolé ; j'ai tout perdu, à peine ai je la force de vous tracer ces caractères ; mes larmes les effacent, & ma douleur m'ôte la faculté de m'exprimer ; cette lettre eſt, ſans doute, la derniere que je vous écrirai ; l'état violent où je ſuis, ne m'annonce que trop qu'il me reſte peu de tems à vivre. Hélas ! mon amie, comment vous parler de mes malheurs ; quel changement, grand Dieu ! aurai-je la force de vous

le raconter ? M. de Monteville ! ma grand-mere ! oh ! mon amie, ils n'exiſtent plus que dans mon cœur, je les ai perdus ! huit jours m'ont privée de mes peres, de mes amis, de mes protecteurs ; c'eſt par les déchirements de l'ame les plus cruels que j'apprends que je leur ai ſurvécu..... Je vais les joindre..... Adieu, mon amie, ſouvenez-vous quelquefois de l'infortunée.

Roſalie de Saint-Clat ***.



LETTRE XVII.

Henriette, à Madame de Brinville.

Je viens, Madame, de recevoir une lettre de Rosalie, qui m'annonce des pertes qui mettent cette chere fille au désespoir; elle est extrêmement sensible : son style me fait craindre pour ses jours ; daignez servir l'amitié en me donnant de ses nouvelles. Celle que vous lui portés, Madame, tranquillise mon cœur allarmé; vos soins, votre tendresse, celle de votre époux, peuvent seuls nous la rendre : quels revers, à la veille d'être heureuse! elle m'avoit fait part des espérances flatteuses....... des bontés de ses chers parents. J'étois absente, je n'ai reçu ses lettres qu'à mon retour : j'allois la féliciter; heureusement, que ma répon-

ſe n'étoit pas partie quand j'ai reçu ces terribles nouvelles.... qui me rempliſſent de crainte. Quelle perte! ah, mon amie!.... Pardonnez, Madame, cette lettre eſt ſans ſuite; hélas! il y en a ſi peu dans mes réflexions; mon ame troublée partage la douleur de Roſalie, la vôtre, celle de tout ce qui lui eſt cher; je vous demande une réponſe, je crains, je tremble de la recevoir; ſi nous la perdions! cette idée me déſeſpere. Vous connoiſſez, Madame, les douceurs de l'amitié, j'en ai joui dès mon enfance; Roſalie, cette chere & infortunée fille, m'en a fait connoître les charmes; puis-je vivre, & en être privée? Votre réponſe m'apprendra ſi je peux encore être heureuſe. Je ſuis, &c.

Henriette.



LETTRE XVIII.

Madame de Brinville, à Henriette.

Rosalie est enfin rendue à nos vœux; les Médecins répondent de ses jours, après en avoir désespéré depuis trois semaines : la cause de sa maladie vous est connue, Madame, ses pertes sont irréparables; cette tendre & malheureuse fille en ignore encore les suites; que mon amitié ne peut-elle les lui cacher. Quel coup ? & par qui est-il préparé ? il pénètre mon cœur d'amertume, il n'y a qu'à vous, Madame, à votre amitié pour cette chere fille, à qui je puisse apprendre des choses que je voudrois me cacher à moi-même.

Rosalie me fit part de la lettre qu'elle vous écrivit du Château de ***, où j'ai vu, pour la premiere fois, cette

charmante fille : vous la connoissez, Madame, & ne serez point surprise que notre premiere entrevue lui valut cette tendre amitié que l'on ne peut refuser à toutes ses aimables qualités ; elle distingua les sentiments de mon cœur, & y répondit par sa confiance ; c'est à elle que je dois la connoissance des liens qui nous unissent.

Elle vous apprenoit son mariage avec le Chevalier Dorbigni, il étoit arrêté ; tout respiroit la joie & la satisfaction. Nous venons à Paris : on commence les préparatifs des noces ; le contrat est dressé. M. de Monteville se plaint d'un violent mal de tête, il se met au lit, &, dès le troisieme jour, il est abandonné de la faculté qui le condamne : nos craintes n'étoient point encore sans espérance ; la bonne constitution du malade, la sérénité de sa phisionomie, tout contribuoit à nous flatter ; la fievre commençoit à diminuer, quand le cinquieme jour elle le reprit

avec une force qui nous fit trembler ; elle redoubloit toutes les deux heures, & nous avertit que le malade touchoit à ſa fin. Il reçut tout ſes Sacremens. Qu'elle douloureuſe cérémonie ! nos cœurs éprouvoient des angoiſſes ! Ah, Madame, ce ſouvenir ſera longtems préſent à mon ame...... Le ſeptieme jour, M. de Monteville ſouffroit des douleurs ſi aiguës qu'elles lui arrachoient des cris par intervalles : ceux que le mal lui laiſſoit, il les employoit à nous conſoler ſur une ſéparation à laquelle il falloit ſe réſoudre ; il recommanda Roſalie à ſa femme, à ſa fille : Vous en êtes la mere, dit-il à Madame de Saint-Clat ***, ayez-en les ſentimens, & la tendreſſe. Vers les dix heures du ſoir, les douleurs augmenterent, il perdit connoiſſance, & expira une heure après.

Nous crûmes que Madame de Monteville l'avoit ſuivi, elle fut plus de deux heures évanouie ; on la mit au

lit, elle revint : elle ne pouvoit parler, & nous la perdîmes vingt-quatre heures après ſon mari. Cette mort tarit les larmes de Roſalie, elles n'avoient pas ceſſé de couler depuis huit jours; elle tomba dans cet état d'anéantiſſement qui, à force de ſentir, nous prive en apparence de toute eſpece de ſentiment. Accablés de douleur, M. de Brinville & moi vîmes celle de notre malheureuſe ſœur; elle ajouta à la nôtre la crainte de la perdre; nous lui avons prêté les ſoins de l'amitié, ils n'ont pu la garantir d'une fièvre violente qui s'eſt déclarée putride le quatrieme jour de ſa maladie: ſon Amant au déſeſpoir ne l'a pas quittée, toute la maiſon du Comte d'Hes***. trembloit pour ſes jours; & moi, Madame, jugez, d'après votre cœur, ce que je reſſentois? je reçus votre lettre, j'étois hors d'état d'y répondre, j'éprouvois vos allarmes; votre ſenſibilité ſembloit encore ajouter à

la mienne, à celle de mon mari.... Enfin elle nous eſt rendue; la fièvre l'a totalement quittée; elle eſt d'une foibleſſe extraordinaire, elle a eu un tranſport affreux pendant quinze jours, cela l'a épuiſée; elle eſt heureuſement d'un âge où les forces reviennent promptement: hélas! elle en a beſoin; quelle nouvelle! ah! Madame, j'ai entendu une converſation qui me déchire l'ame pour cette tendre fille; il faut qu'elle renonce à Dorbigni, jamais il ne ſera ſon époux; de Saint-Clat * * *. en a la parole de ſa mere; le Chevalier l'ignore, c'eſt le haſard qui m'en a inſtruite: qui oſera lui arracher la vie en lui faiſant part de ce fatal ſecret? L'ambition, la haîne de l'humanité (c'eſt de Saint-Clat * * *: quel portrait! & c'eſt le frere de mon mari), ces deux vices ſont cachés ſous ſes traits; c'eſt lui ſans doute qui ſera chargé de lui porter le coup mortel; la main de ſa mere pourroit-

elle le frapper ! C'eſt à la vertueuſe amie de Roſalie que je dis ces choſes ; l'amitié ſeule peut les ſçavoir. Mon mari craint les ſuites de cet évènement ; le Comte d'Hes * * *, ſes fils ſeront offenſés. De Saint-Clat * * *. a quelque choſe de plus que de la vivacité ; puiſſe notre amie, n'être pas la triſte victime de la complaiſance ; j'eſpere qu'elle ſera bien-tôt en état de répandre dans votre ſein ſes craintes ou ſes plaiſirs. Je ſuis, &c.

De Brinville.



LETTRE XIX.

*Rosalie de Saint-Clat ***. à Henriette.*

Je suis rendue à la vie, ma chere Henriette, par une espece de miracle; c'est au tendre soin de l'amitié que je dois les jours dont je vais jouir, seront-ils heureux? Je consacre mes premieres forces à ce délicieux sentiment qui nous unit; ma belle sœur m'a fait part de vos appréhensions sur mon compte; elles pénètrent mon cœur de reconnoissance, & me font desirer de voir prolonger une vie chere à mon Henriette, & à mes amis; j'en suis entourée, mon aimable amie, car pour des parens, je n'en ai plus! Ce souvenir douloureux ne s'effacera jamais de ma mémoire, tout me rap-

pelle ce tems heureux !.. qu'il a paſſé avec rapidité.

Madame de Brinville vous a marqué l'état où j'ai été ; elle, ſon mari, le Chevalier, la maiſon du Comte, n'ont pas abandonné votre amie, tandis qu'il y a eu du danger ; ma mere même me donnoit des ſoins, on m'en a aſſuré ; j'étois peu en état de m'en appercevoir. Depuis ma convaleſcence, je ne vois plus Madame de Saint-Clat * * *. elle eſt continuellement occupée avec ſon fils à prendre une entiere connoiſſance d'une ſucceſſion qui eſt immenſe ; le Préſident n'eſt point admis dans ces recherches, il eſt auſſi peu conſulté qu'un étranger ; ſenſible à un traitement qu'il ne mérite pas, il nous en parle ſouvent ; ſa femme & moi tâchons de le tirer de cette mélancholie que lui donne l'indifférence de ma mere. Le Chevalier eſt toujours ici, ma mere le ſçait & n'en dit rien. Cela lui redonne les eſpéran-

ces que mes pertes avoient détruites: pour moi, Henriette, j'ai l'ame plongée dans la douleur, un pressentiment semble m'annoncer les choses les plus tristes; ce ne sont point les suites de la maladie, comme veut me le persuader Dorbigni; mais celles de mes réflexions. Le Chevalier connoît à peine Madame de Saint-Clat * * *. l'évidence ne peut le convaincre de la force de sa tendresse pour son aîné; il croit, ma chere amie, qu'elle pense à nous unir: Elle respectera les dernières volontés de son pere, me disoit-il, il n'y a qu'un instant; peut-être ne nous donnera-t-elle pas un bien aussi considérable qu'il nous avoit promis, qu'importe? mon pere m'a assuré qu'il y suppléeroit.

Ma belle-sœur présente à cette conversation, ne disoit mot. Hélas! son silence me confirme mes craintes. Qui sçait? elle est peut-être instruite; sa tendre amitié n'ose me découvrir ce

terrible ſecret. Voilà pluſieurs jours que je la ſurprends qui répand des larmes en me regardant, qu'elle tâche de me dérober Je lui en demande le ſujet ; elle allégue l'indifférence de ma mere pour ſes enfans (remarquez, Henriette,) ſes enfans ; elle ne dit pas ſimplement ſon mari : hélas ! mon amie, que ces appréhenſions répandent d'amertume dans mon cœur, elles troublent cruellement cette joie ſi naturelle à l'homme qui des bras de la mort ſe voit rendu à la vie. La mienne, ma chere Henriette, ne peut être heureuſe...... je vous le dis.... que l'amitié n'en ſoit pas offenſée ; la vôtre ſçait diſtinguer ces deux ſentimens ; je ne peux être heureuſe ſans Dorbigni ; il ſemble que cet aimable jeune homme tienne à mon exiſtence, qu'il en faſſe partie ; s'il falloit y renoncer !..... la ſeule choſe qui puiſſe m'en diſtraire pour un moment ; c'eſt la certitude où je

ſuis que mon aimable amie n'a pas de pareils malheurs à redouter. Oui, Henriette, votre bonheur fait ma conſolation; hélas! je le trouble depuis long-tems par les viciſſitudes que j'éprouve. Mille amitiés à votre cher mari; je ſuis à vous pour la vie.

Roſalie de Saint-Clat ***.

LETTRE XX.

A la même.

M*es jours de deuil*, ma chere Henriette, ne font que commencer; qui l'eût cru? J'avois des malheurs à eſſuyer plus terribles encore, que tous ceux que j'ai déja éprouvés: oh! mon amie, que d'étranges choſes j'ai à vous raconter; je ſuis un de ces êtres ſur

lequel il ſemble que tous les maux à la fois veulent ſe repoſer pour l'accabler.

Bannie de la maiſon de ma mere, qui frémit en prononçant mon nom; en horreur à celle du Comte d'Hes***. qui me regarde comme l'objet de leur déshonneur; mépriſée peut-être du Chevalier qui m'accuſe de ſes malheurs. voilà, ma chere Henriette, quel eſt le ſort de votre amie. Pourroit il empirer? aurai-je la force d'y réſiſter? Mes preſſentimens n'étoient que trop fondés; la tolérance de ma mere ſur les aſſiduités du Chevalier, étoit le fruit de ſes occupations; le tems ſeul lui manquoit, ſa cupidité ſatisfaite, elle a penſé à moi. Elle vint Jeudi dernier dans ma chambre, je venois de me lever, ſon air chagrin en entrant, ſa viſite inattendue, ma femme-de chambre à qui elle dit de ſortir; toutes ces choſes m'annonçoient quelques fâcheuſes nouvelles. Dès que

nous fûmes ſeules, elle fit une eſpece de revue comme pour s'aſſurer que perſonne ne pourroit l'entendre : j'étois debout, elle me fit aſſeoir. Je viens, Mademoiſelle, me dit Madame de Saint Clat * * *, pour vous prévenir que les viſites trop fréquentes du Chevalier commencent à me déplaire ; je les ai ſouffertes, tandis que votre maladie pouvoit les autoriſer, aujourd'hui elles paroîtroient ſuſpectes ; vous n'êtes point faite pour être unis ; s'il eſt queſtion de vous marier, je ſçaurai vous choiſir un mari qui me convienne. Dorbigni viendra ſans doute cette après-midi, que ce ſoit ſa derniere viſite ; je veux qu'il ignore que j'y ai part : ſi ſa conduite m'apprend que vous l'en avez inſtruit ; la mienne à votre égard vous apprendra comment je ſçais me faire obéir.

L'état où me jetta ce diſcours ſe ſent mieux qu'il ne s'exprime, ma

douleur m'ôtoit la faculté de penſer & d'agir ; je reſtai immobile, hors d'état de proférer une parole : pour tâcher d'adoucir un ordre qui me déchiroit l'ame, vous l'avouerai je, Henriette, je crus voir ma mere qui jouiſſoit de mon malheur ; cette idée, ma chere amie, excita dans un inſtant mon déſeſpoir. Ma mere ſortit en jettant ſur moi un œil de mépris ; je me levai en pouſſant des cris qui auroient bientôt été entendus de toute la maiſon ; j'appellois Dorbigni à mon ſecours : on vouloit m'en ſéparer, c'étoit m'ôter la vie, qu'avois-je à ménager ? Madame de Saint-Clat * * *. qui étoit à la porte rentra : Malheureuſe, me dit-elle, d'un air furieux, tu mérites... Elle ſe ſaiſit de la pêle à feu... je n'eus pas le tems d'en voir davantage ; le bouleverſement où venoit de me jetter ſa vue & ſon action m'effrayerent ſi fort que j'en perdis connoiſſance.

Lorſque je la repris, j'étois dans mon lit, de Saint-Clat***. étoit d'un côté, & ma mere de l'autre; la vue de tous les deux n'étoit pas propre à me tranquilliſer, je refermai les yeux: ils crurent que j'étois retombée, & s'empreſſerent à me donner de nouveaux ſecours; je vis leur erreur, ils agiſſoient plus autour de moi qu'ils ne parloient; c eſt pourquoi, je fis ceſſer cette foibleſſe.

Ma mere, qui avoit été réellement effrayée, me demanda d'un air de bonté, ſi j'étois mieux : les ames ſenſibles ſe laiſſent toucher par les bons procédés; la mienne fut émue de cette foible marque d'attention; je pris une de ſes mains que j'arroſai de mes larmes; elle m'embraſſa : Je reconnois ma fille à votre repentir, me dit elle, il obtient votre pardon; j'oublie dès cet inſtant ce qui s'eſt paſſé; tâchez, Roſalie, de vous rendre digne de mon amitié, par votre obéiſſance à mes

volontés. Mes ſanglots m'empêchoient de parler, & qu'aurois-je pu lui dire ? Ne venoit-elle pas de me renouveller le même ordre qu'elle m'avoit déja donné ; la violence que j'en aurois éprouvée, ſi ma foibleſſe ne m'en avoit garantie, étoit trop préſente à mon eſprit pour que j'oſaſſe rien lui répondre qui ne fût conforme à ſes deſirs ; je pris donc ſur moi de paroître plus tranquille, je crus qu'elle me laiſſeroit libre ; pour l'y engager, je lui dis que je me trouvois mieux ; je la remerciai de ſes ſoins, & l'aſſurai que je ferois mon poſſible pour lui obéir : elle ſecoua la tête en regardant de Saint-Clat * * *. je ne fis pas ſemblant de m'en appercevoir ; je lui dis que j'allois me lever pour dîner : Vous le pouvez, me dit ma mere, en ſortant, votre frere vous tiendra compagnie. Je ſentis toute la dureté de ce procédé ; je n'avois d'au-

tre parti à prendre qu'une parfaite ſoumiſſion.

Je priai de Saint-Clat * * *. de paſſer dans une autre chambre, pour me laiſſer la liberté de m'habiller ; dès qu'il fut ſorti, je ſonnai pour faire venir ma femme-de-chambre, j'eſpérois par ſon moyen faire avertir le Préſident & ſa femme, que je n'avois point encore vus contre leur ordinaire. De Saint-Clat * * *. rentra & m'offrit ſes ſervices, me diſant d'un air ironique, que ma mere lui avoit permis de me ſervir ce jour-là. Je connois ſa brutalité, & dans la crainte de m'y expoſer, je lui dis ſimplement que je ne croyois pas que cette fille fût occupée, ſans cela que je ne l'aurois pas ſonnée; il s'en retourna en marmottant quelques impertinences que je n'entendis pas.

Je me levai, l'ame déchirée de douleur, mes réflexions me faiſoient enviſager

viſager les choſes les plus funeſtes ; j'étois bien loin de prévoir celles qui alloient arriver. Dès que je fus habillée, mon frere rentra ; ſon domeſtique vint mettre le couvert, & nous ſervit ; mon laquais ni ceux de la maiſon ne parurent pas. Je ne pouvois manger : de Saint-Clat ***, bien loin de m'engager à prendre quelque choſe, me regardoit d'un air railleur, & me diſoit qu'il étoit enchanté d'avoir une ſœur qui vécût d'amour ; c'eſt par d'auſſi mauvaiſes plaiſanteries qu'il finit ſon dîné. En ſortant de table, j'allai du côté de la porte, je me doutois que je n'irois pas loin ; mon très-digne frere courut pour m'empêcher de ſortir ; je la tenois entr'ouverte, il me prit par le bras avec tant de violence que je crus qu'il me l'avoit caſſé : Doucement, ma chere ſœur, me dit-il, on ne ſort pas ſans ma permiſſion. Je ne croyois pas que j'en euſſe à vous demander, lui dis-je, en pleu-

rant de la douleur que je reſſentois; lâchez-moi ; avez vous auſſi l'autorité de me caſſer les bras comme vous faites ? Il me tenoit toujours en me ſerrant davantage, je n'en pouvois plus : Je vais crier au ſecours ! Crie petite geu... me dit-il, en me pouſſant avec fureur juſqu'au milieu de ma chambre : crie donc ? ajouta-t-il, avec une épithète encore plus groſſiere que la premiere, appelle à ton ſecours le miſérable qui t'a perdu ; tes larmes ne peuvent me toucher, je ne reſſemble pas à ces foibles vieillards que ton hipocriſie avoit ſéduit, & qui alloient deshériter ta mere pour ſatisfaire ta paſſion. Heureuſement que la mort... J'étois aſſiſe auprès de la fenêtre, & je pleurois, lorſque j'entendis un équipage qui entroit dans la cour ; je voulus voir qui c'étoit, il s'y oppoſa : que je ſuis malheureuſe, m'écriai-je ! eſt-il poſſible que je ſois réſervée à tant d'infortunes ! qu'ai-je fait pour les mériter ?

Pauvre petite innocente, me dit ce monſtre que je n'oſe appeller mon frere; elle eſt malheureuſe parce qu'on s'oppoſe aux ſuites d'une paſſion qui la deshonore! Pendant ce propos, ſon laquais étoit entré pour ôter le couvert; il avoit entendu ce que ſon maître venoit de me dire : ſi j'avois été ſeule, je ne lui aurois rien répondu, mais la vue de ce malheureux qui ſourioit des impertinences que j'eſſuyois, m'enflamma de colere. Miſérable, opprobre de mon ſang, dis-je à mon frere; oſes-tu bien, devant le vil valet de tes iniquités, m'outrager en inſultant un galant homme qui n'a à rougir que de t'appartenir? La vivacité avec laquelle je lui fis cette réponſe ſembla pour un inſtant l'avoir pétrifié; mais bien-tôt ſon naturel prit le deſſus : il vint à moi, me prit par les cheveux, & me jetta à terre, il me donnoit des coups de pied, quand tout-à coup la porte s'ouvrit : il me lâcha à un cri

que fit le Chevalier. (c'étoit lui) Je me relevai avec vivacité, j'étois toute en ſang. Ah ! Henriette, jugez de ma frayeur, j'apperçois Dorbigni, qui l'épée à la main couroit ſur mon frere! Je vole à ſa rencontre, il étoit trop tard ; de St. Clat*** tombe à mes pieds baigné dans ſon ſang. Qu'avez-vous fait ? dis-je à mon amant, Dorbigni vous me perdez, fuyez au nom de ma tendreſſe, fuyez. Je vous ai vengé, ma chere Roſalie, me dit le Chevalier, j'ai puni un monſtre dont vous ne connoiſſez pas encore tous les crimes. A peine entendois-je ce qu'il me diſoit ; j'étois à genoux auprès de St. Clat***, j'avois une main ſur ſa bleſſure pour en arrêter le ſang, & de l'autre je lui ſoulevois la tête. Au nom de Dieu, appellez du ſecours, dis je, à Dorbigni, & fuyez : obéiſſez ; voyant qu'il alloit encore me répondre, ou ſoyez ſûr de ma haîne. Il ſortit, & une minute après, De Brin-

ville, sa femme, & tous les domestiques furent dans ma chambre. On mit de St. Clat *** sur mon lit, il ne donnoit aucun signe de vie; la consternation étoit répandue sur chaque phisionomie; je n'osois lever les yeux, & personne par cette même raison n'osoit me faire des questions.

Ma mere ne paroissoit pas, je n'avois pas la force d'en demander la cause, le Chirurgien arriva. Je passai dans l'appartement de ma belle-sœur avec elle, son mari & deux anciens domestiques resterent auprès du blessé; on lui fit reprendre connoissance, ses premieres paroles furent des exécrations contre moi, & contre le Chevalier : le Chirurgien eut toutes les peines du monde à le calmer; il n'y réussit qu'en lui disant qu'il y alloit de sa vie s'il parloit. Sa blessure étoit profonde; il avoit perdu une grande quantité de sang, & le Chirurgien n'en pouvoit porter un jugement cer-

tain qu'il n'eût levé le premier appareil, c'eſt ce que mon frere vint nous dire.

Peignez-vous, ma chere Henriette, s'il eſt poſſible, mon trouble, mes agitations & mon déſeſpoir ; cette journée, la plus cruelle de mes jours, & qui ne ſera pas la derniere de mes peines, ſe paſſa en plaintes & en gémiſſemens. J'avois raconté à de Brinville, tout ce qui s'étoit paſſé dans la matinée, & les circonſtances de ce malheureux accident ; il me dit qu'il étoit ſorti dès le matin avec ſa femme pour faire des commiſſions dont ma mere les avoit chargé ; qu'ayant paſſé à l'hôtel du Comte d'Hes * * *, la Comteſſe les avoit retenu à dîner, & qu'ils rentroient avec le Chevalier, lorſqu'il étoit monté dans mon appartement ; qu'un inſtant après, il étoit entré dans le leur, en leur diſant qu'ils allaſſent donner du ſecours à un monſtre qu'il avoit trouvé m'aſ-

ſaſſinant, &, qu'en accourant dans ma chambre, ils avoient cru me trouver morte.

Comme nous étions à raiſonner ſur les malheureuſes ſuites qu'auroit cette affaire, nous entendîmes ma mere qui rentroit : mon frere fut à ſa rencontre ; il avoit eu la précaution de défendre à tous les domeſtiques de la prévenir ſur l'état de ſon fils ; de Brinville l'accompagna dans ſon appartement ; il y fut plus d'une heure avant d'oſer lui dire un malheur qu'il n'étoit pas poſſible qu'elle ignorât ; il lui apprit enfin cette triſte ſcène avec tous les ménagemens d'un fils tendre & reſpectueux : mais le cœur de ma mere ne vit que le danger d'un fils qu'elle idolâtre, aſſaſſiné par l'Amant de ſa fille, de cette fille pour qui feue ſa mere avoit des bontés, & qui alloit en recevoir pour marques cent mille écus dont elle auroit été privée ; Madame de Saint-Clat * * * déchirée

par le plus affreux déſeſpoir ne conſulte que ſa douleur , elle la conduit dans la chambre du malade , ſa pâleur que la fureur fait diſparoître en appercevant ſa mere; cette voix éteinte que la vengeance ſemble ranimer, pénètre ma mere , & lui fait partager tous les ſentimens qui l'animent: il veut des victimes immolées à ſon reſſentiment , ſa mere peut-elle les lui refuſer ? Elle lui jure la perte de ſes ennemis, les promeſſes ne peuvent le calmer , ce ſont des effets ; on parle de la Juſtice, d'un Commiſſaire : mon frere veut faire des repréſentations; il empêche l'exécution d'un ordre donné au domeſtique du malade ; ma mere furieuſe, hors d'elle-même crie à l'aſſaſſin ; le Préſident juſtement effrayé, ſe jette aux genoux de Madame de Saint-Clat * * * , elle ne le voit pas. Elle ſort, un domeſtique la ſuit. De Brinville déſeſpéré, vient me trouver ; ſauvons nous , me dit il , infortunée

Rosalie, ta mere veut ta perte! Je le suis, la frayeur me prête des forces ; nous marchons près d'un quart-d'heure. Mon frere me conduit chez une femme de sa connoissance ; il me fit donner une chambre, me recommanda à mon Hôtesse, & me quitta.

Dès que je fus seule, l'horreur de ma situation se traça à mon esprit allarmé avec toutes les circonstances les plus terribles ; je n'en pus soutenir l'idée, je tombai évanouie entre les bras de la femme chez qui j'étois. Elle appella son mari pour me secourir ; en me mettant sur le lit ; ils apperçoivent mes habits pleins de sang. La probité du Président qu'ils connoissoient ne peut les rassurer ; ils tremblent & le croyent mon assassin ; ils se consultent pour sçavoir s'ils iront chercher un Commissaire, ils craignent d'être accusés d'un meurtre. Pendant toutes ces délibérations, je repris connoissance : effrayée à mon tour de

leurs propos ; je les aſſure que je n'étois pas bleſſée, que le M. qui m'avoit amené chez eux étoit mon frere, & que le ſang qu'ils voyoient étoit d'une chûte que j'avois faite en voulant éviter des mauvais traitemens de ma mere, occaſionnés par un mal-entendu. Cela les tranquilliſa un peu ; le mari ſortit & ſa femme m'aida à me déshabiller.

Quelle nuit, Henriette, que celle que je paſſai ! il étoit huit heures du matin quand je vis entrer le Préſident : Qu'ai-je à craindre où à eſpérer lui dis-je, en me jettant entre ſes bras ? Il m'y ſerroit en répandant des larmes ; cette ſcène de tendreſſe & de douleur dura long-tems : il l'interrompit enfin pour me percer le cœur par les choſes qu'il me raconta. En rentrant à l'hôtel, lorſqu'il m'eut quitté la veille, il le trouva rempli d'une troupe de ſatellites, qui accompagnoit un Commiſſaire que ma mere avoit amené : ce Magiſtrat étoit dans la cham-

bre de Saint-Clat *** qui lui faiſoit ſa dépoſition, il nommoit ſon aſſaſſin, il nommoit votre malheureuſe amie. Le Préſident entra : il avoit écouté à la porte, & entendu que le Commiſſaire lui faiſoit des repréſentations dictées par l'humanité & par l'honneur ; le malade ne vouloit rien entendre, ma mere ne diſoit mot. De Brinville profita de cet inſtant pour lui repréſenter que j'étois ſa fille, que j'étois innocente ; il parla avec force, il raconta ce qui s'étoit paſſé : le Valet de Saint-Clat *** qui avoit été témoin des mauvais traitemens que j'avois eſſuyés de ſon maître, fut interrogé, il en convint, & il fut décidé que le Procès-verbal ne parleroit pas de moi. Ma mere qui a réſolu la perte de Dorbigni, s'adreſſa dès le lendemain aux Maréchaux de France, pour faire arrêter le Chevalier comme meurtrier de ſon fils. Tous les Gardes de la Connétablie ſont en cam-

pagne. Ah ! Henriette, ſi l'on pouvoit expirer de douleur, aurois-je la force de vous tracer ces caracteres ? aurois-je eu celle d'entendre.... Oh ! mon amie ; quoi ! le Chevalier.... expireroit ſur un échaffaut, & c'eſt moi.... c'eſt l'amour qui l'y auroit conduit ! infortunée que je ſuis ! je ne ſurvivrois pas à ce dernier coup. S'il eſt arrêté, l'inſtant qui me l'apprendra ſera celui qui terminera mes jours malheureux.

Mon trouble depuis deux jours que je ſuis ici ſemble augmenter à chaque inſtant ; tout ce que j'entends, me fait frémir. Le Préſident entre,... je finirai cette lettre, mon amie, au Couvent de.... où de Brinville & ſa femme viennent de me conduire du conſentement de ma mere, qui ignore que j'étois ſortie de la maiſon le jour que ſon fils fut bleſſé ; le Chirurgien répond de ſes jours, il n'a plus de fievre, la joie que ma mere en reſ-

ſent, n'a pas encore pu la déterminer à faire la moindre démarche pour arrêter le cours de la procédure informée & déshonorante qui ſe continue contre Dorbigni. Le Comte d'Hes*** s'eſt préſenté chez Madame de Saint-Clat***, elle a refuſé de le voir, la Comteſſe eſt, dit-on, au déſeſpoir; le frere du malheureux Chevalier a juré au Préſident qu'il vengeroit l'honneur de ſa maiſon dans le ſang de Saint-Clat***. Et c'eſt moi, c'eſt votre malheureuſe amie, qui eſt la ſource funeſte de tant d'iniquités! Je n'oſe, Henriette, arrêter mes réflexions ſur les maux qui m'environnent, chacun d'eux en particulier, excite mon déſeſpoir. Le préſent, l'avenir, n'offrent à mon imagination qu'un tableau terrible des viciſſitudes les plus effrayantes; le paſſé, oh! mon amie, quelle triſte comparaiſon! Mon ame éperdue ne peut ni oublier, ni ſe rappeller ce tems heu-

reux, il a paſſé comme un ſonge. Il n'aura pas le même ſort ; juſqu'au tombeau ma reconnoiſſance me rappellera ces chers & dignes parens que j'ai perdus. Adieu, Henriette, votre amitié eſt le ſeul bien qui puiſſe flatter -

*Roſalie de Saint-Clat***.*



LETTRE XXII.

A la même. (*)

Les consolations que l'on tire de l'amitié, sont l'essence de ce sentiment ; ce sont les seules propres à soutenir cette fermeté d'ame qui nous abandonne dans les grandes douleurs ; les miennes, Henriette, paroissent s'affoiblir, quand je pense que vous partagez tous les différens mouvemens qui m'agitent ; je vois votre désespoir, vos larmes ; j'oublie que l'un &

(*) On a jugé à propos de supprimer la plus grande partie des lettres d'Henriette, pour éviter au lecteur des redites, & des protestations d'amitié qui ne peuvent flatter ceux qui n'éprouvent pas les mêmes sentimens.

l'autre eſt mon ouvrage ; mon cœur qui étoit anéanti par l'affliction, s'émeut à la pitié, & ma tendreſſe allarmée cherche à vous donner des conſolations qu'elle ne peut recevoir ; toutes me paroiſſent foibles, j'en cherche la cauſe, je la trouve dans la grandeur de mes maux ; c'eſt alors que l'illuſion diſparoît & me rend à moi-même, c'eſt-à dire à la douleur.

Il y a de la foibleſſe, dites-vous, à s'affliger avec excès des malheurs ordinaires, j'en conviens ; les miens, Henriette, ſont ils de ce nombre ? Je vous le demande ? Non, mon amie, ils portent avec eux, ce caractere ineffaçable de douleur que le tems ne peut détruire. La mort ſeule eſt l'écueil, où ils ſe briſeront, c'eſt à ce terme de toutes choſes, que j'oublierai qu'il fut un tems où mon ame jouiſſant de ſon entiere exiſtence goûtoit les douceurs de notre tendre amitié, ſans trouble, & ſans inquiétude,

Libres de tous engagemens, nos plaisirs étoient en nous. Notre séparation m'apprit que le bonheur peut être troublé, l'âge me fit réfléchir ; c'est à cette époque, que la nature commença à souffrir de l'indifférence de ma mere ; jusques - là, je l'avois crue naturelle, j'en examinai la cause ; la préférence quelle donnoit à son aîné sur ses autres enfans me parut cruelle, & remplit mon cœur d'amertume. M. & Madame de Monteville... cher & douloureux souvenir !.. ils vinrent, leur humanité sur le sort qui m'attendoit, prépara leurs cœurs à cette tendresse dont j'ai reçu des marques réelles jusqu'à l'instant qui me les a ravis. Que j'étois heureuse, Henriette ! chérie de ces parens respectables ; leurs derniers soupirs exprimoient encore leur tendresse pour votre amie ; M. de Monteville environné des horreurs de de la mort, fait un effort sur lui-même ; il oublie ces momens terribles

où la nature qui craint ſa deſtruction, frémit d'en voir approcher l'inſtant. Rien ne le frappe pour lui-même, ſa famille eſt ce qui l'occupe, il la conſole, Roſalie eſt recommandée à ſa mere; ſon bonheur lui eſt cher, il expire en le déſirant. Ah! mon amie, quelle perte! quel ſouvenir!... Madame de Monteville en mourant.... tourne ſur moi ſes regards éteints, ils ſemblent ſe ranimer; on y diſtinguoit l'amitié, la tendreſſe allarmée... Elle veut parler; elle ne peut articuler des ſons, & ſon dernier mouvement, fut de me ſerrer la main.

Moi, Henriette, je pourrois oublier!... Non, mon amie, la reconnoiſſance eſt pour l'homme un devoir ſacré, le cœur qui s'en diſpenſe, eſt de tous les monſtres le plus dangereux, nuiſible à la ſociété & à lui-même. De combien de douceurs ce ſentiment n'eſt-il pas la ſource? il eſt né avec l'homme, la mauvaiſe édu-

cation, les passions violentes qui en sont les suites, étouffent dès sa naissance ce germe précieux qui fait éclorre la vertu, qui la fait aimer, en la mettant dans tout son jour.

Croyez-moi, mon amie, il y a plus de foiblesse à oublier, & à se consoler d'une grande perte, qu à la pleurer toute sa vie, le tems peut rendre la douleur plus tranquille, mais c'est toujours de la douleur; comment pourrai-je oublier (hélas! ce n'est qu'une partie de-mes peines) que mon amour a fait les malheurs de celui qui en est l'objet? qu'il est déshonoré dans sa patrie où il ne peut rentrer, que sa famille, qui est la mienne, ne respire que la vengeance, & n'attend pour la satisfaire que le rétablissement de mon frere qui a manqué de périr par la même main qui m'étoit destinée: les combats que j'éprouve, Henriette, sont terribles! la nature frémit au nom de mon

Amant, il eſt l'aſſaſſin du fils de ma mere ; c'eſt dans mon ſang qu'il a trempé ſes mains. C'eſt lui qui fait couler les larmes de celle à qui je dois le jour : cette image eſt cruelle pour le cœur d'une fille. Puis je la voir, ſans reſſentir des mouvemens de haîne ? Ah ! mon amie, ce Dorbigni choiſi par Madame de Monteville pour être mon époux ; cet homme que mon cœur idolâtre dès l'inſtant qu'il a connu le ſien ; oui, mon Henriette, ce ſont ſes vertus qui me l'ont rendu cher, avant de le voir ; toutes ſes aimables qualités m'avoient touché ; l'éloge continuel que j'en entendois faire avoit diſpoſé mon ame à la tendreſſe ; il vint, ſa vue acheva ma défaite ; je me défendis, vous le ſçavez ; je craignois un ſentiment contraire à mes devoirs ; l'aveu de nos familles, m'en fit un de mon inclination ; quelle douceur ! je m'y livrai, moment affreux ! la mort.... C'eſt

par elle que le défespoir eft entré dans mon ame, c'eft par elle qu'il en fortira. Oh! mon amie, tout fert à me rappeller qu'il n'eft plus d'heureux momens pour l'infortunée

Rofalie de Saint-Clat ***.

P. S. De Brinville fort du parloir, il croit avoir déterminé ma mere à faire difcontinuer les pourfuites contre le Chevalier. Quelle heureufe nouvelle! Ah! Henriette, votre amitié m'affure de la part que vous y prenez. De Saint-Clat *** eft tout-à-fait hors d'affaire; il fe leve, c'eft un chagrin de moins pour votre amie.



LETTRE XXII.

A la même.

MES craintes ſur le ſort de Dorbigni ſont diſſipées, ma chere Henriette, ma mere, ſon fils, ceſſent leurs pourſuites. Madame de Saint-Clat *** a fait un voyage à Verſailles avec le Comte d'Hes *** pour faire diſcontinuer celles de la Juſtice, ils ont obtenu ce qu'ils demandoient du meilleur de tous les maîtres. C'eſt aux ſoins du Préſident qui a employé les prieres, & tout ce qu'il avoit d'amis, que je dois ce changement heureux; je peux le nommer ainſi, Dorbigni vivra, c'eſt la plus douce conſolation que je puiſſe recevoir, c'eſt la ſeule à quoi je croyois prétendre. Hélas! Henriette, croirez-vous que cette cer-

titude qui devroit combler mon cœur de joie, n'a fait que diſſiper mes appréhenſions ſans bannir la force de ma douleur, ſans même la diminuer: il vivra, Henriette; mais c'eſt loin de votre malheuſe amie Ma mere n'a conſenti à un accommodement qu'aux conditions qu'il ne paroîtroit pas en France. Le Comte d'Hes*** qui s'eſt expliqué avec le Préſident a conſenti à ce dur article. — » C'étoit mon » intention, dit-il, hier à de Brinville. » De Saint-Clat***, mon cher couſin, » eſt incapable de pardonner; le Che- » valier m'eſt cher, je craindrois pour » ſes jours, j'aime mieux m'en ſépa- » rer; c'étoit un projet réſolu, quand » votre mere ne l'auroit pas exigé ».

Mon frere, ma chere Henriette, n'a pu me cacher cette circonſtance, qu'elle eſt cruelle pour mon cœur! Il ſemble que ma paſſion prenne de nouvelles forces des choſes mêmes qui devroient la diminuer; ſans eſpérance,

l'image du Chevalier me suit par-tout, que dis je ? je la porte au fond de ce cœur qui ne palpite qu'à son souvenir ; il est mort, Henriette, à tout autre sentiment, l'amitié réclameroit en vain ses droits : vous êtes généreuse, n'abandonnez-pas votre infortunée Rosalie ; si elle vous fut chere, plaignez-là, mais n'en exigez aucun retour, sa tendresse ne peut être partagée... Dorbigni !.... cher Amant !

Pardonnez, mon amie, à des transports dont je suis peu maitresse, je connois encore les douceurs de l'amitié ; c'est dans son sein que je porte toutes les fureurs de l'amour. Victime de cette funeste passion, j'adore en gémissant son Auteur ; j'ignore où il est, je n'en ai point eu de nouvelles depuis le malheur qui nous a séparé, & je tremble... oh ! mon amie, de n'en avoir jamais ; je n'ose le soupçonner d'inconstance, mais le tems, l'éloignement,

l'éloignement, l'impossibilité de m'appartenir, les réflexions qu'il fera sur ses malheurs dont je suis la cause. Que de motifs pour m'oublier ! cette idée m'accable... Je vous quitte pour un instant.

Je viens de promener mes malheurs, ma chere Henriette, dans le jardin de cette maison; c'est la premiere fois depuis deux mois que j'y suis. J'y ai rencontré une partie de la Communauté, & bientôt le reste y est accouru; je suis pour toutes ces Dames & leurs Pensionnaires une nouvelle arrivée; ma façon de vivre retirée (car je mange dans ma chambre d'où je ne sors que pour la Messe & le parloir), a excité la curiosité générale; toutes se sont empressées les premiers jours à me prévenir de politesse, j'y ai répondu assez froidement, & j'ai été délivrée de leurs importuns accueils: aujourd'hui elles ont cru que je voulois m'humaniser,

elles m'ont toutes fait des offres d'amitié qui, réduites à leur juste valeur, sont moins que de l'indifférence : je ne dis pas que dans le nombre il ne puisse s'en trouver qui aient toutes les qualités qu'exige ce sentiment ; mais mes malheurs ne me laissent pas la liberté de discerner l'apparence de la réalité, je craindrois de ne rencontrer que l'ombre, & j'aime mieux vivre seule que de me livrer inconsidérément à des repentirs.

Ma belle-sœur vient passer une partie des après-dîné au parloir, son amitié m'aide à supporter mes peines ; tandis que nous sommes ensemble, mes troubles semblent se calmer, ils renaissent quand elle me quitte ; hélas ! bien-tôt je serai privée de son aimable société, les devoirs de la charge de son mari demandent qu'il retourne à ***. Je ne peux penser à leur départ, je n'ai qu'eux, je vais les perdre ! ma mere ne pense pas à retour-

ner en Province de tout l'hiver, ses affaires ne le lui permettent pas; elle a mis en vente l'hôtel de Monteville, ainsi qu'une terre de cent mille écus, (c'est celle qui m'étoit destinée) on ne trouve pas toujours des acquéreurs, sur-tout pour du comptant, ce sont ses conditions.

Le Président m'a promis d'obtenir que je puisse la voir avant qu'il ne parte, il a pressenti ses sentimens là-dessus; elle ne paroit pas s'en éloigner, m'a-t-il dit; que je redoute cette entrevue desirée? que de reproches? Si je les ai mérité, c'est involontairement, j'en suis bien punie: jamais je ne verrai.....non jamais.....je ne serai heureuse, il n'y a plus de bonheur pour votre amie. Adieu, ma chere Henriette, pourquoi mes maux troublent-ils votre félicité? votre cher Mircourt doit m'en vouloir; vous m'assurez de son amitié, elle m'est précieuse; il me plaint, il est doux de l'être par un

homme vertueux. Adieu, mon amie, aimez toujours l'infortunée

*Rosalie de Saint Clat ***.*

LETTRE XXIII.

A la même.

J'ai reçu, ma chere Henriette, votre lettre, & le même jour deux visites bien différentes dans leur motif: la premiere fut celle de la Comtesse d'Hes*** ; cette respectable tante de votre Rosalie m'avoit fait prévenir la veille qu'elle me verroit dans la matinée, elle vint : je crus voir l'humanité, la bienfaisance, l'amitié, & l'aménité en personne ; toutes ses vertus se distinguent sous les traits de la grande-mere du Chevalier ; ils semblent leur prêter ce charme qui les fait aimer:

oh ! mon amie, que de douceurs j'ai goûté pendant deux heures qu'elle est restée avec moi ! que de formes différentes sa tendresse a-t-elle prise pour me consoler ; elle mêloit ses larmes avec les miennes. » Votre douleur, » *Rosalie*, me disoit-elle, est respec-» table, vous avez tout perdu, vos » regrets honorent la mémoire de ceux » qui les causent ; mais, ma chere » fille, l'excès flétriroit cet hommage » de votre reconnoissance ; la religion, » mon enfant, exige plus de modéra-» tion, la raison même en fait une » loi ; s'éloigner de ce que l'une ou » l'autre prescrit, c'est manquer à » toutes les deux, & troubler l'har-» monie de sa propre existence. La ré-» signation aux ordres de la Providen-» ce, est le fondement de notre bon-» heur, il dépend donc de nous d'être » heureux ; pourquoi, *Rosalie*, ne pas » profiter de ces précieux avantages ? » c'est faute de les envisager, & de vou-

» loir réfléchir ; honorons la mémoire
» des personnes que nous avons con-
» nu, rappellons-nous leur vertu,
» rendons-nous-les propres ; c'est le
» seul moyen de les faire revivre, c'est
» l'unique qui soit digne d'eux. «

La solidité de ce raisonnement, ma chere Henriette, m'a procuré un calme étonnant, j'étois tout autre en la quittant, que quand je suis descendue pour la voir ; elle m'a promis de revenir dans quelque tems, elle ignore où est le Chevalier, son fils étoit absent depuis huit jours, c'est sans doute pour accompagner le malheureux amant de votre amie hors du royaume : Est-il possible qu'il ne m'ait pas encore donné de nouvelles. Ce silence me tue....la Comtesse d'Hes*** m'en a paru surprise. Elle étoit à peine sortie du parloir que mon frere vint m'annoncer que ma mere devoit venir avec ma belle-sœur l'après midi. Jugez, mon amie, de mon trouble, & de mes

agitations à cette nouvelle ; j'attendis jusqu'à trois heures. Enfin je fus appellée ; à peine pouvois-je me soutenir, & sans le secours d'une sœur-converse que je rencontrai, & qui me donna le bras, je crois que je ne serois pas arrivée au parloir : en y entrant, j'apperçus ma mere ; je me jettai à genoux, je bégayois des pardons qu'à peine on pouvoit entendre.

Levez-vous, ma fille, me dit Madame de Saint-Clat*** je ne suis pas venue pour vous faire les reproches que votre conduite a mérité, je vous ai donné le tems de réfléchir sur les malheurs que votre fatale passion a failli de causer à toute votre famille ; votre aîné, premiere victime de votre foiblesse, a payé de son sang votre imprudence, je veux bien croire qu'elle a eu sa source dans la tolérance aveugle de feu M. de Monteville & de ma mere ; j'oublie de même que pour satisfaire vos desirs, vous les aviez

porté à me priver de cent mille écus, pour vous enrichir à mes dépens & à ceux de vos freres. De Saint-Clat***, à mon exemple, ne se souviendra plus qu'il a manqué de périr de la main d'un homme que vous vous êtes choisie, persuadé, ainsi que moi, qu'un retour sur vous-même, vous donne autant d'horreur que nous en ressentons pour un malheureux que nous immolerions à notre vengeance, si vous persistiez dans des sentimens qui révoltent la nature. Qu'avois-je à répondre ? avois-je la force d'articuler des sons ? Ceux de la douleur étoient les seuls qui auroient pu se faire entendre, ils étoient retenus par leur violence; je ne sentois plus que machinalement, & bien-tôt je ne sentis plus rien. J'étois assise, ma mere qui attendoit une réponse s'apperçut de mon état: Elle se trouve mal, dit-elle à ma belle-sœur, sonnez, qu'on lui donne du secours? La Dame Tourrière vint,

on me fit avaler de l'eau des Carmes, & je me trouvai beaucoup mieux.

» Eh bien ! Rosalie, me dit ma » mere dès que nous fûmes seules, » êtes-vous ma fille ? puis-je vous don- » ner ce nom ? De Saint-Clat*** a t-il » encore une sœur ? Oui, ma chere mere, lui dis-je, en me jettant à genoux, je suis digne d'être votre fille : pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causé, ce souvenir me pénètre ; malgré ce qu'il en coûtera à mon cœur, je vais faire mes efforts pour oublier le Cheva..... Tais-tois, malheureuse, me dit ma mere, en m'interrompant, ne prononce jamais un nom qui est l'opprobre du tien, ou attends-toi à tout mon ressentiment..... Le Comte d'Hes*** le partage, ajouta-t elle, il le secondera quand il en sera besoin ; je voulois t'épargner cette derniere connoissance, mais tes larmes, ta douleur, m'apprennent que tu ne mérites aucun ménagement. Quand j'au-

rois voulu répondre elle ne m'en donna pas le tems; elle ſortit & ordonna à Madame De Brinville de la ſuivre.

L'état où elles me laiſſerent eſt difficile à concevoir, j'y ſerois reſtée longtems ſans cette Religieuſe qui m'avoit ſecourue il y avoit un quart-d'heure; elle avoit entendu une partie de ce que ma mere m'avoit dit en s'en allant; elle vint me trouver dès quelle crut que Madame de Saint-Clat*** ne rentreroit plus : elle m'aida à me relever & me conduiſit dans ma chambre où je perdis auſſitôt connoiſſance. Cet évanouiſſement dura plus de deux heures, heureuſe s'il eût terminé mes jours!.. Lorſque je revins, j'étois ſur mon lit, environnée de toute la Communauté qui s'empreſſoit à me ſecourir; je remerciai ces Dames & je me levai. Toutes auroient voulu ſavoir la cauſe de mon accident, pluſieurs me la demanderent, on me voyoit répandre des larmes, elles m'empêchoient

de parler; cette Dame Tourriére leur dit que je m'étois dejà trouvée mal au parloir en apprenant la mort d'une parente à qui j'étois fort attachée: Que je lui sçus gré, Henriette, de sa discrétion! j'avois tremblé qu'elle n'eût divulgué mon secret pendant ma foiblesse.

Julie, (c'est le nom de cette aimable Religieuse) me dit dès que nous fumes seules: J'ai aimé, Mademoiselle, & mon état vous apprend que si j'ai connu les douceurs de l'amour, j'ai connu ses peines, tout ce qui porte un caractere de tendresse a droit de me toucher; ne regardez point cet aveu comme un exemple que je vous donne à suivre, ce n'est point un esprit de curiosité qui m'engage à vous le faire pour pénétrer votre secret, je veux simplement vous persuader, qu'ayant eu des peines je suis sensible à celles des autres. Je remerciai cette généreuse Dame, elle passa cette

nuit dans ma chambre ; je n'ai pu refuser à sa confiance l'histoire de mes malheurs ; elle est tendre, elle en a éprouvé de cruels, sa société dont je jouis depuis huit jours, me procure un calme, que les réflexions de la Comtesse d'Hes*** fortifient : je ne manque pas de me les rappeller à chaque instant, mais que je suis encore éloignée de cette résignation.....je la desire, Henriette, c'est beaucoup. Je n'ai pu répondre plutôt à votre lettre, j'en avois formé le projet le lendemain de l'entrevue de ma mere, je n'ai pu l'exécuter qu'aujourd'hui ; j'ai tous les jours la fievre, cela me rend d'une foiblesse extraordinaire. La Comtesse d'Hes*** vint il y a deux jours je ne pus me rendre au parloir, je compte y aller cette après midi, Madame de Brinville y sera ; je ne l'ai pas vue depuis ma mere, quoiqu'elle soit venue tous les jours s'informer de ma santé. Adieu, Henriette, n'oubliez pas

que c'eſt l'amitié qui me ſoutient. Je ſuis plus à vous qu'à moi,

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE XXIV.

A la même.

Ah, Henriette, quels ſont mes malheurs ! il ſemble que les jours ne s'écoulent pour moi qu'afin de les multiplier, leur poids m'accable & ne peut m'écraſer ; malheureuſe que je ſuis!.. la nature a formé des monſtres d'une nouvelle eſpece pour tourmenter votre infortunée Roſalie. Oh ! mon amie...l'amour, la haîne, le repentir, le plus affreux déſeſpoir ſont depuis vingt-quatre heures les ſentimens qui m'agitent ; ils ſont tous dans mon cœur, je les y diſtingue, ils s'y ſuccè-

dent, ils s'y réuniſſent pour le déchirer de mille façons oppoſées & cruelles. Mon ame eſt fermée à toute conſolation. Fatale crédulité ! c'eſt toi qui m'as perdue....le voile eſt déchiré ; ſans ceſſer de vivre je ſuis parvenue à cet inſtant qui nous fait diſtinguer les erreurs d'une vie agitée par les différentes paſſions auxquelles l'homme ſe livre. Hélas ! quel fruit retirerai-je de cette connoiſſance ? la honte de m'y être expoſée eſt tout ce que j'enviſage. L'horreur de n'en pouvoir douter, eſt la plus cruelle de mes peines. Ah, mon amie ! liſez, ſi vous pouvez ſans frémir, ces caracteres tracés par le plus infâme de tous les hommes. Renvoyez-moi ſur le champ cette aſſurance de ma honte, cette vue ſervira à terminer ma carriere, ou à me faire oublier la perfidie qui la remplit d'amertume.

Ma belle ſœur & ſon mari ſont partis depuis quinze jours, je pleurois

leur abſence, ils m'ont écrit : j'étois hier occupée à leur répondre, on me demande au parloir, j'y deſcends ; je crus que c'étoit ma mere ; je vis un homme fort mal mis qui me préſenta une lettre , je la pris, & lui demandai qui la lui avoit remiſe ? C'eſt un M. , me dit-il , pouvant à peine parler tant il étoit ivre. Je lui donnai quelque monnoie & le congédiai ; à demain , me dit cet ivrogne : je remontai dans ma chambre avec une émotion extraordinaire , Julie y étoit. Mon cœur preſſé par un ſentiment qui tenoit moins de la douleur que de la tendreſſe, étoit ſi oppreſſé que je ne pouvois reſpirer , je fus plus d'une demi-heure avant de pouvoir la décacheter. Oh ciel ! Henriette , que devins-je après l'avoir lue ! j'en eus la force , & ſans expirer je l'ai finie : *Julie* ne me quitte pas, ſa vue me fait rougir ; elle copie cette indigne lettre, je veux l'envoyer à ma belle ſœur ;

sûre de ses sentimens pour moi, elle partagera ma haîne. Votre amitié, Henriette, me persuade que vous ressentirez en la lisant ces mouvemens d'indignation qu'excite la vue du crime: montrez-la à M. de Mircourt, à votre maman, qu'ils voyent le comble de l'infamie, qu'ils en détestent l'auteur, tout ce qui partage mes sentimens sert à me les rendre soutenables.

*Rosalie de Saint-Clat***.*

*Lettre du Chevalier Dorbigni, à Rosalie de Saint-Clat***, envoyée par cette Demoiselle à Henriette.*

Le meurtrier du frere de Rosalie, peut-il espérer, Mademoiselle, qu'en faveur des sentimens dont vous daigniez l'honorer, vous voudrez bien lui accorder votre estime? il la mérite par la

ſincérité d'un aveu qu'il doit à votre tranquillité & à la vérité de ſon caractere.

Lorſque je vous vis pour la premiere fois, les charmes de votre perſonne me frapperent, ceux de votre eſprit acheverent de me donner ce trouble délicieux que l'ame éprouve à la vue des beautés qui lui ſont inconnues, & dont par un inſtinct naturel, elle déſire la jouiſſance : qu'il eſt aiſé de ſe tromper à mon âge ! j'étois de bonne foi quand je vous vis partager des ſentimens que je croyois reſſentir ; mes deſirs & votre vertu m'éclairerent : je connus que la jouiſſance ſeroit le terme de ma paſſion ; vous étiez bien loin, ſans doute, de lire dans ce cœur où vous croyiez régner ? ſûr du vôtre.... le dirai-je, Mademoiſelle, la pitié m'empêcha de vous déſabuſer, je n'oſai vous faire un aveu, qui en nous humiliant l'un

& l'autre auroit ruiné toutes mes eſpérances, car je vous dois cette vérité : j'en ai eu juſqu'à l'inſtant où les bontés de Madame de Monteville vinrent les troubler... La réflexion, me fit accepter votre main : on doit quelque choſe à ſa fortune & à ſon nom ; je ſuis cadet... la mort de vos parens, me rendit à moi-même : perſuadé que je ne ſerois jamais votre époux, mes déſirs me tenoient lieu d'amour ; votre tendreſſe, me faiſoit eſpérer de les voir bientôt ſatisfaits ; de Saint-Clat*** tomba ſous mes coups ! ... Les remords que j'éprouve vous vengent tous deux, lui de ſon aſſaſſin, & vous d'un Amant qui vous auroit déshonoré.

Je ſuis à Breſt, où mon pere m'a conduit : le caractere de votre frere lui fait craindre qu'il ne veuille ſe venger, il m'a déterminé de paſſer aux Iſles ; je pars dans quinze jours,

avec un vaiſſeau qui fait voile pour L. . . , avant de quitter la France, j'apprendrai avec plaiſir que l'aimable Roſalie jouit de cette heureuſe tranquillité, que je n'aurois pas troublé ſi plus d'expérience m'avoit appris à me connoître. Je ſuis avec reſpect,

Le Chevalier Dorbigni.



LETTRE XXV.

*Rosalie de Saint-Clat ***, à Henriette Hermann.*

Je commence, ma chere Henriette, à jouir de cette espece de tranquillité que l'on éprouve à la suite d'une grande douleur ; mon cœur est toujours pénétré... mais mon imagination fatiguée, me procure un calme qui me prépare au raisonnement : je suis encore incapable d'en faire, je ne peux que suivre Julie dans ceux que la raison & son amitié lui dictent ; sa tendresse pour moi, leur donnent ce tour insinuant, que l'amitié possède & qu'elle seule sçait sentir.

J'ai reçu des nouvelles de ma belle-sœur, je lui écrivis en même tems que je vous envoyai cette malheu-

reuſe lettre ; pourquoi , Henriette ; eſt-elle plus empreſſée que vous à me répondre ? Votre ſilence m'inquiète ; je n'oſe ſoupçonner votre cœur... tirez-moi promptement de mon incertitude , elle eſt cruelle. . . . mes malheurs me font craindre d'en avoir de nouveaux à pleurer.

Madame de Brinville ſemble avoir des doutes ſur la vérité de la lettre du Chevalier : *Etes-vous bien sûre*, me marque-t-elle , qu'il l'ait écrite ? *N'y a t-il pas été contraint ?* Je ſuis une imprudente, ajoute-t elle plus bas , mon mari qui penſe *comme moi*, *m'a défendu de vous le dire.* Cet homme ivre n'eſt pas allé chercher votre réponſe.

Ah ! Henriette , ces doutes ſont-ils fondés ? puis-je me livrer à cette douce eſpérance ? Serois-je encore chere à Dorbigni ? M'a-t-il aimée ? ſouvenir flatteur & douloureux , en même-tems ! Tout me rend à mon amour , ma haîne n'eſt que momentanée ;

cette paſſion étrangere à mon cœur ne peut y entrer; il la rejette, il me rend les traits de Dorbigni, ſes expreſſions, cet air de vérité qui lui acquirent ma tendreſſe. Les tranſports de ſa reconnoiſſance, lorſque je lui fis l'aveu de mes ſentimens ; ſon déſeſpoir quand il crut m'avoir offenſée; cette retenue au milieu du délire de ſes ſens, qui l'empêcha d'être criminel, & me ſauva la honte des remords : oh ! mon amie, mettre un frein à ſes deſirs, dans de ſemblables inſtans! en arrêter l'impétuoſité au moment qu'on peut les ſatisfaire, c'eſt un effort digne de la vertu ; la perfidie n'en eſt pas capable. Ces réflexions, Henriette, bien ſatisfaiſantes pour mon cœur, en banniſſent pour quelques minutes l'amertume que cette fatale lettre y a jetté; mes craintes reviennent, & quand elles ſeroient toujours détruites, ne ſuis-je pas sûre que jamais il ne peut être à moi...

Certitude désespérante!.... elle fait le malheur de ma vie, & son opposé est plus cruel encore; en sortirai-je jamais?

J'attends de vos nouvelles avec une impatience difficile à exprimer. Je suis votre sincere amie,

Rosalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XXVI.

*Henriette Hermann, à Rosalie de Saint-Clat***.*

Il y avoit deux jours que j'avois donné naissance à un fils, ma chere Rosalie, lorsque votre avant-derniere lettre arriva, M. de Mircourt, qui connoît mes sentimens, & qui vous sçait malheureuse n'osa me la remettre, il l'ouvrit; il vous aime, Rosalie, jugez de l'effet quelle produisit dans son cœur. Le style de celle du Chevalier lui parut si dur, qu'elle lui fit naître des soupçons; il a un parent à Brest, qui tient un rang assez considérable dans cette ville, il lui écrivit pour le prier de découvrir si effectivement Dorbigni y étoit; ne le connoissant pas, il lui envoya le signalement

lement du Comte d'Hes * * * qu'il a vu ſouvent à Paris. Ce M. vient de lui répondre & lui marque, qu'étant à la campagne lorſque ſa lettre arriva, il n'avoit pu faire d'informations; qu'à ſon retour il a tenu toutes les Auberges & les maiſons où on loue en chambre garnies ſans avoir rien pu découvrir. Il ajoute, par apoſtille; que pendant ſon abſence il eſt parti deux vaiſſeaux qui font voile pour les Indes; qu'il n'a pu être inſtruit du nom ni des qualités des paſſagers qui entreprennent ce voyage; qu'on l'avoit néanmoins aſſuré, que tous paroiſſoient gens du peuple. M. de Mircourt ne m'a rendu votre lettre qu'à l'arrivée de celle de ſon parent; j'avois beſoin de recevoir votre derniere qui arriva le même jour; elle a calmé les craintes que la premiere m'avoit données.

Les doutes de Madame de Brinville me paroiſſent fondés; je ne peux pas

croire qu'il exiſte un homme qui oſe convenir d'un caractere auſſi odieux que cette lettre du Chevalier voudroit l'annoncer : non, mon amie, raſſurez-vous, Dorbigni n'eſt point un infâme : il vous a aimé, je le crois ; je vais néanmoins vous dire librement ma façon de penſer ſur le compte d'un homme qui vous fut cher. En examinant ſa conduite avant vos malheurs, je le crois digne de Rôſalie : ſi l'on conſidére celle qu'il tient depuis la bleſſure de votre frere, je ne vois en votre Amant qu'un homme ordinaire, dont la foibleſſe cède aux circonſtances, & qui plie au moindre revers ; ſon ſilence n'eſt point naturel dans un cœur véritablement épris, il a eu le tems de vous donner de ſes nouvelles dans l'intervalle de celui que le Comte ſon pere mit à le joindre. Rien, mon amie, ne peut l'excuſer ; il connoît la probité du Préſident & ſa tendreſſe pour vous, c'étoit à ce digne

frere de Rosalie qu'il devoit s'adresser pour rassurer son Amante ; la main qui causa vos malheurs devoit les adoucir : la crainte du supplice vous enlève le cœur de Dorbigni, vous devez vous féliciter de l'évènement qui vous apprend à le connoître, il ne mérite pas cette tendre affection que vous lui portez ; quand il en seroit digne, votre passion ne peut que vous rendre malheureuse ; c'est dans les bras de l'amitié que vous devez vous consoler des injustices de l'amour ; ce dernier n'offre que des peines à ses chers favoris ; l'autre moins vif mais plus constant, ne donne que des plaisirs à ceux qui en connoissent les droits, celle que j'ai pour vous reclame les siens : suivez les mouvemens de votre cœur, Rosalie, vous trouverez que je suis digne d'y occuper une place ; que l'aimable Julie, Madame de Brinville, son mari, la Comtesse d'Hes***

méritent une préférence flatteuſe, difficile à donner dans ces premiers inſtans, mais que la réflexion accorde : il n'y a qu'elle, mon amie, qui puiſſe vous rendre cette tranquillité d'ame, ſi utile pour nous aider à ſupporter avec réſignation les décrets de la Providence.

M. de Mircourt ſe propoſe d'aller à Paris à la fin de l'Eté, votre Henriette ſera du voyage : quelle ſatisfaction, ma bonne amie ! j'aurai celle de vous embraſſer, de vous aſſurer de ma tendreſſe, de recevoir des marques de la vôtre : l'amour, Roſalie, ne procure rien de plus doux ; ſes feux s'éteignent de leur propre ſubſtance, l'amitié, au contraire, ſe ranime par l'amitié ; les plaiſirs de l'amour paſſent comme l'ombre, ils ſont de ſa nature ; ceux de l'amitié ſont la choſe, ils ne diſparoiſſent pas dans l'éloignement, leur ſouvenir flatte, il ſatisfait. Adieu,

ma bonne amie, ſoyez perſuadée que ceux de notre commerce ſont chers au cœur de votre

Henriette.

LETTRE XXVII.

*Roſalie de Saint-Clat ***. à Henriette Hermann.*

AVEZ-VOUS cru, Henriette, que les réflexions que vous avez faites ſur la conduite du Chevalier étoient échappées à votre malheureuſe amie ?

Non : le moment qui me laiſſa la liberté de penſer, me montra ſon indifférence & mes malheurs. Le cœur cherche à s'abuſer, le mien tâcha de ſe faire illuſion ſur ſon ſilence : je l'attribuai à l'impoſſibilité de me donner de ſes nouvelles, mon amour ſouffroit

de la peine qu'il devoit ressentir. Votre lettre vint, la reconnoissance que je dois aux soins de M. de Mircourt, la joie que j'ai ressentie de vous sçavoir mere, l'amitié que j'ai pour vous; rien, mon amie, ne put contrebalancer la haîne que je vous portai après l'avoir lue. Connoissez, Henriette, jusqu'où peut nous conduire la force des passions! j'osai vous soupçonner d'être d'intelligence avec mes ennemis pour m'accabler.

Henriette, disois-je, peut sur des apparences qui peut-être sont fausses, m'ôter la foible lueur d'espérance que j'avois conçue; l'amitié n'est pas cruelle, mes malheurs la fatiguent: ces réflexions accablantes me réduisirent dans vingt-quatre heures à toute extrémité; j'étois trop mal pour être transportée; ma mere obtint de l'Archevêque la permission d'entrer dans cette Communauté: elle m'a donné ses soins, Julie ne ma pas quitté, je

lui avois caché votre lettre crainte de la voir de votre ſentiment; il y a huit jours que je la lui montrai, elle me remit vos deux dernieres : les conſolations que j'y ai trouvé, mes réflexions ſur les différens malheurs que j'éprouve depuis un an, le mûr examen que j'ai fait avec Julie ſur leurs circonſtances & leurs ſuites, me donne un trouble bien différent de ceux que j'ai reſſenti juſqu'à préſent; le déſeſpoir où j'ai été réduite pluſieurs fois me fait frémir.

Ah! mon amie, que la mort vue de près nous paroît différente, que lorſque, jouiſſant d'une parfaite ſanté, nous l'appellons à notre ſecours pour mettre fin à nos peines! elle eſt dans le lointain un point d'optique dont la perſpective ne flatte qu'autant que ſa diſtance nous empêche d'y atteindre.

Mon amour dès ſa naiſſance n'étoit pas criminel, il a failli à le devenir;

ſes ſuites, Henriette, ont été funeſtes; je tremble quelles ne le deviennent davantage : Dorbigni peut ſe laſſer de ſon exil ! . s'il revenoit ! .... de Saint-Clat***. Oh ! mon amie... je n'oſe décider pour lequel ſeroit mes vœux; mon cœur n'eſt point encore libre, il tient à un homme que je mépriſe : oh Ciel ! qui me l'eût dit ! que je ſerois forcée... Vous avez raiſon, mon amie, c'eſt dans les bras de l'amitié qu'on trouve le bonheur, ce ſentiment eſt inſéparable de l'eſtime; c'eſt elle qui le fait naître, qui lui ſert d'aliment, la vertu eſt ſon principe; l'amour, au contraire, ſemble être né du vice, il tient aux ſens, il dépend d'eux. Ses agitations, ſon calme, tout devance ou ſuit les deſirs; ces ſatisfactions ſont des troubles indépendans de l'ame, qui n'en procure que de délicieuſes exemtes de remords. Je vais, Henriette, faire mes efforts, aidée de vos conſeils & de ceux de ma chere

Julie, pour tâcher d'oublier l'auteur de mes peines; il eſt bien indigne de mon ſouvenir, je le ſçais; mais ce ſouvenir m'eſt cher, mon cœur l'encenſe, ſe plaît à le rappeller, & idolâtre une image que la raiſon doit détruire... J'oſe l'eſpérer, elle ne peut être impuiſſante; c'eſt un préſent du Ciel, les paſſions doivent lui céder.

Mille tendres aſſurances d'amitié à votre cher Mircourt, heureuſe Henriette! je partage bien véritablement la joie que vous reſſentez de vous voir renaître dans un autre vous-même; j'embraſſe le gage de la félicité de mon amie. Je ne ſçais ſi je vous ai marqué que la Conteſſe d'Hes * * *. ignore toujours où eſt Dorbigni? le Comte à ſon retour l'a ſuppliée de ne pas s'en informer. Cette reſpectable Dame ſouffre d'un ſecret qui l'offenſe; elle n'oſe s'en plaindre, crainte que l'humeur du pere ne rejailliſſe ſur ce

malheureux fils. Elle m'a aſſuré que la lettre que j'ai reçue n'eſt point de l'écriture du Chevalier, qu'on a voulu la contrefaire, ſans y avoir réuſſi. Son ſilence lui donne les mêmes idées qu'à vous : vous viendrez à Paris, ma chere amie ! concevez combien cette nouvelle me donne de plaiſir ; je vais compter les inſtants qui en s'éloignant rapprochent celui où je verrai mon Henriette. Adieu, mes ſentimens pour elles ne peuvent augmenter.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XXVIII.

A la même.

Mes eſpérances, Henriette, ſont détruites, le ſort n'eſt pas encore las de me perſécuter : vous viendrez à Paris, votre inforunée Roſalie n'y ſera plus... elle part dans deux jours pour A ***. Ma mere a vendu l'hôtel de Monteville & la terre dont je vous ai parlé : c'étoit ces deux objets qui la retenoient ici.

Elle vint il y a quinze jours me voir ; de Saint-Clat***. l'accompagnoit. Je friſſonnai en l'appercevant; c'étoit la premiere entrevue depuis ſa bleſſure : Bonjour, Roſalie, me dit ma mere, n'êtes-vous pas ſurpriſe de me voir ſi matin ? (il n'étoit que huit heures) Votre frere & moi, continua-

t-elle, devons partir demain pour la campagne ; je compte y rester une quinzaine de jours, à notre retour nous irons à * * *. mes affaires étant finies dans ce pays ci ; j'ai voulu vous voir avant mon départ pour vous consulter sur le parti que vous comptez prendre ; vous avez dix-huit ans & de l'expérience, les malheurs en donnent, il faut penser, ma fille, à vous choisir un état.

L'accident de votre frere a fait malheureusement du bruit dans le monde : La province & la capitale sont instruites que vous y avez donné lieu, on ose même soupçonner votre vertu. Ce sont de ces taches que le tems n'efface jamais, qui vous empêchent de paroître dans la société & d'y jouir des avantages que vous aviez lieu d'y espérer ; si jusqu'à présent je ne vous en ai pas parlé, c'est que j'ai cru que vous vous diriez des vérités qui coûtent à mon cœur.

Ma mere, Henriette, auroit parlé plus long-tems ſans riſque d'être interrompue. J'étois ſi étourdie que je paroiſſois encore l'écouter quoiqu'elle ne dît plus rien.

Eh bien ma fille, répondez-moi, me dit Madame de Saint-Clat *** ? je ne demande pas que vous vous décidiez dans l'inſtant, pour le choix de la maiſon où vous entrerez ? Je ſuis raiſonnable, mon abſence vous donnera le tems d'y réfléchir, & ma tendreſſe pour vous, vous fera un ſort dont jouiſſent peu de Religieuſes. Au terme de tendreſſe, la mienne, Henriette, fut émue ; je fis tous mes efforts pour cacher mes larmes, je remerciai ma mere de ſes bontés, & elle ſortit avec de Saint-Clat ***. qui n'avoit pas ouvert la bouche & à qui je n'avois pas adreſſé la parole.

Il y avoit déja une heure que ma mere étoit ſortie que j'étois encore à la place où elle m'avoit laiſſé. Julie

vint, elle me tira de mon anéantiſſe-ment & du parloir. Je dis à cette tendre amie le nouveau malheur qui me menaçoit. Ses larmes, Henriette, couloient en abondance, elle me ſerroit contre ſon ſein, elle ne pouvoit parler. Ces marques expreſſives de la bonté de ſon cœur, éloignerent pour un inſtant ma douleur; ſenſible à l'amitié de cette généreuſe fille, je cherchai à la conſoler par mes careſſes; l'effet ne répondit point à mon attente, Julie perdit connoiſſance entre mes bras. Je n'oſai appeller du ſecours, je lui donnai tous ceux que j'imaginai, & elle revint de cet état qui m'avoit mortellement effrayée.

Dès qu'elle put parler, Ah! Roſalie, me dit-elle, chere & malheureuſe amie! de tous les maux que vous avez éprouvés, le plus terrible eſt celui de prendre un état auquel vous n'êtes point appellée, j'en fais depuis dix ans la triſte expérience: mes

malheurs & le dépit me ſervirent de vocation, mes vœux prononcés, je vis l'abîme où le manque de réflexions m'avoit précipitée, j'en frémis d'horreur; le déſeſpoir de n'en pouvoir ſortir me mit dans un état qui me fait trembler quand je me le rappelle: le temps a calmé ces accès violens où j'étois ſans ceſſe livrée, mais il n'a pas détruit ma douleur. Elle me ſuit partout, tout ce qui m'environne, tout ce que je vois, me rend odieux le joug que je me ſuis impoſé; depuis quelque tems votre amitié me le rendoit plus ſupportable... je vais vous perdre!.. L'infortunée Julie, au déſeſpoir, paſſa cette nuit dans ma chambre, je l'employai à conſoler cette tendre amie, hélas! mes malheurs ont tant de conformité avec ceux qu'elle a éprouvé qu'ils les lui rappellent à chaque inſtant.

Lorſqu'elle fut plus en état de réfléchir, je la priai de me donner des con-

ſeils ſur la réponſe que je devois faire à ma mere; nous fumes pluſieurs jours à déliberer : je voulois vous écrire, Henriette, mais votre réponſe pouvoit ne pas arriver à tems; je pris le parti de m'adreſſer à ma belle-ſœur. Voici ſa réponſe je l'ai reçu il y a trois jours.
» Malheureuſe Roſalie, ta lettre nous » accable de chagrins : comment ré- » ſiſter à ta mere ? peux-tu te ſouſtraire » à ſon autorité ? qui eſt en droit de » t'en garantir ? quels conſeils te don- » ner ? Nous ne formons des vœux que » pour ton bonheur, la déſobéiſſance » peut-elle en procurer ? La tyrannie » exige-t elle de la ſoumiſſion ? doit- » elle en prétendre ? ... Tu connois ta » mere. Son conſeil... il faut faire » parler ſa tendreſſe... n'en auroit-elle » que pour... En vérité, ma chere » Roſalie, ton ſort nous déſole ton » frere & moi : puiſqu'on te laiſſe le » choix d'une maiſon, demande de » venir à ... nous ſerons à portée de

» nous voir & d'agir ſelon les cir-
» conſtances ».

Les craintes de ma belle-ſœur me confirmerent les miennes & les redoublerent, Julie me conſeilloit de ſuivre l'avis de Madame de Brinville pour aller à . . . lorſqu'on me ſonna, c'étoit ma mere : mon amie me dit quelle étoit ſeule ; je paſſai au parloir, avec un tremblement qui lui fit croire que j'étois malade : elle me le demanda d'un air de bonté qui me fit naître quelques eſpérances ; hélas ! elle furent bientôt détruites. Avez-vous réfléchi, me dit ma mere, quelle eſt la maiſon, Roſalie, où je dois vous conduire ? reſtez-vous ici ? j'en ſerois fâchée, cela retarderoit mon départ de quelques ſemaines ; je veux être à votre priſe d'habit. Je n'avois pas la force de lui répondre, mes larmes couloient, elle ne faiſoit pas ſemblant de s'en appercevoir ; preſſée enfin par ſes queſtions qui ſe multiplioient, j'oſai

lui dire que je ne pouvois me déterminer à être Religieuse ; que je sentois une antipathie invincible pour le Cloître ; que je la suppliois de me permettre de rester comme j'étois, que je passerois mes jours Pensionnaire dans telle Communauté il lui plairoit de me choisir, puisqu'il ne m'est pas permis, ajoutai-je, de les passer auprès d'une mere pour la tendresse de qui je donnerois ma vie ; mes sanglots étouffoient ma voix.

Ma mere fut quelque-tems sans me répondre, elle sembloit receuillir ses pensées, je commençois à espérer de son silence, lorsque de Saint-Clat*** entra : je frissonnai à sa vue ; Je suis perdue....... m'écriai-je en me jettant à genoux : au nom de Dieu, ma chere mere, ayez pitié de moi ! Je suis votre sang comme lui, ne me sacrifiez pas à sa haîne. Que dit cette petite malheureuse ? reprit mon brutal de frere en m'interrompant,

ſuis je cauſe ſi ta mere, veut ſe défaire d'une gue..? Il alloit continuer ſes ſottiſes, Madame de Saint-Clat*** le pria tendrement de ſortir ; il lui obéit en nous lâchant des invectives.

Je ſentis, mais trop tard, la faute que je venois de faire, je cherchois les moyens de la réparer ; j'étois reſtée dans la poſture humiliante où la frayeur m'avoit miſe : Levez-vous, Mademoiſelle, me dit ma mere, & tâchez par une prompte obéiſſance de me faire oublier le nouveau ſujet de mécontentement, que vous venez de me donner ; je ſçais que vous êtes mon ſang, conduiſez-vous de façon que je ne ſois pas obligée de me ſervir des droits que cette qualité me donne ; ſuivez mon avis, il y va de votre intérêt ; je reviendrai après-demain, que je vous trouve plus de docilité... où vous me forcerez, j'en ſerois fâchée... croyez moi, faites les choſes de bonne-grace. Je lui promis

que je tâcherois, je n'eus pas la force de dire de lui obéir, & elle me quitta ſans l'exiger.

Ah ! ma bonne amie, jugez quels déchiremens de cœur j'éprouve, Julie m'a déterminée de me ſéparer d'elle ! Ma mere eſt venue ce matin, je l'attendois... quelle révolution quand je la vois!.. je n'en ſuis pas maitreſſe, Henriette, je n'oſe trop approfondir mes ſentimens, je tremblois en l'abordant; je me ſuis miſe à genoux, je l'ai ſuppliée de me conduire à ... Je ſerai à portée de vous, ma chere mere, lui ai je dit; mais je vous en prie encore une grace; j'en ai beſoin .... (à peine pouvois-je me faire entendre). Remettez-vous, ma fille, m'a-t-elle dit, ſi je peux vous l'accorder, je ne m'y refuſerai pas; je lui ai demandé un an avant de prendre le voile, pour m'affermir dans la volonté de ſuivre les ſiennes, elle y a conſenti.

Ce tems peut apporter quelque

changement dans mon ſort ; ſi elle perſiſte à vouloir le rendre malheureux ! Oh ! Henriette, j'ai aſſez de maux préſens ſans chercher à lire dans l'avenir. Madame de Saint-Clat * * * m'a dit de me préparer à partir dans deux jours ; de Saint-Clat * * * ne ſera pas du voyage, c'eſt une eſpece de conſolation pour moi.

La tendre & malheureuſe Julie, fait un effort ſur ſa tendreſſe pour me dérober le chagrin quelle reſſent, elle affecte une tranquillité que ſes larmes démentent ; elle eſt auprès de ma fenêtre au moment que je vous écris.....; à chaque inſtant, elle ſe retourne, elle me regarde... comme pour s'aſſurer que je ſuis encore ici. Je n'oſe penſer à l'inſtant qui me ſéparera de cette chere fille, & qui me privera de ſa ſociété, celle du Préſident & de ſa femme feront un dédommagement; mais Julie n'en aura

aucun ; je ſens ſes peines : Et vous, ma chere Henriette, que je croyois voir. Vaines eſpérances ! hélas ! mon cœur ne doit plus en former. Adieu, mon amie, je vous quitte pour Julie : c'eſt quitter l'amitié pour s'en rapprocher : j'embraſſe tout ce qui vous eſt cher.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XXIX.

A la même.

Il y a dix jours, ma chere Henriette, que j'ai quitté Paris, avec ma mere ; nous en avons mis cinq à faire la route, j'ai passé le sixième chez le Président, & il y en a quatre que je suis Pensionnaire aux Dames de... Vous voyez mon amie, que Madame de Saint-Clat ***, ne perd pas de tems en délibérations. Pendant tout le voyage j'ai été sa chere Rosalie, sa fille bien-aimée, la plus chere de tous ses enfans, une fille charmante, raisonnable ; qu'elle ne peut s'empêcher d'admirer, à qui elle veut faire un sort digne d'envie (vous entendez digne d'être enviée par des Religieuses),

car ſans mon apparente ſoumiſſion, je n'aurois point eu autant de douceurs : en vérité, Henriette, je les trouve bien amères ; elles me déchirent l'ame, auſſi n'avois-je pas la force de l'en remercier. Je ne ſçais ſi elle a attribué mon indifférence au chagrin, cela peut être ; elle a été témoin de celui que j'ai reſſenti en me ſéparant de ma chere Julie, je crus que j'expirerois entre les bras de cette aimable fille, qui paroiſſoit privée de tout ſentiment hors celui de la douleur : ma mere parut ſenſible à notre amitié ; elle pria Julie de me la continuer, & la remercia des tendres ſoins quelle m'avoit donnés pendant ma maladie. Lorſque nous fûmes chez ma mere (car elle vint me chercher la veille de notre départ) ; elle me demanda ſi Julie avoit une penſion honnête ? Je lui dis que je n'avois jamais oſé m'en informer, mais que je lui croyois fort peu de choſe ; Madame de

de Saint Clat *** me remit vingt-cinq louis pour les lui envoyer ; cette générosité, ma chere Henriette, a ouvert mon cœur à la joie ; c'est une obligation qui me rend honteuse, de ne pouvoir lui obéir.

J'avois mon portrait, dans une boîte, j'y ai renfermé cet argent & j'ai envoyé le tout à mon amie : elle vient de m'écrire, elle me marque le plaisir quelle a eu en recevant l'un & l'autre : ces assurances, Henriette, sont bien flatteuses pour votre Rosalie ; l'amitié seule, égale le plaisir de recevoir à celui de donner.

Nous fûmes faire nos adieux à la Comtesse d'Hes***, le Comte son fils y étoit, avec le frere du Chevalier ; que la vue de ces trois personnes me causa de trouble ! un souvenir chéri... le lieu.... tout concouroit à rouvrir mes plaies ; je faisois mes efforts pour cacher l'agitation de mon ame. Elle étoit mêlée de honte, la présence du

pere de Dorbigni que je n'avois pas vu depuis l'accident de mon frere, m'empêchoit de lever les yeux : on vint annoncer compagnie, il ſortit pour la recevoir. Je commençai à reſpirer librement, & à promener mes regards pour en dérober l'altération : Oh ! ciel, Henriette, le portrait de mon Amant... de cet homme que je ne peux haïr... étoit vis-à-vis de moi, ma mere lui tournoit le dos. Je ne peux vous rendre ce que j'éprouvai pendant quatre à cinq minutes, ni comment j'eus la force de ne pas donner des ſignes extérieurs de ce qui ſe paſſoit en moi, je voulus me lever pour changer de place, je ſentis que j'allois me trouver mal : ma mere s'en apperçut & me ſecourut aſſez à tems pour m'empêcher de perdre connoiſſance : elle attribua cette foibleſſe au grand air que je n'avois pas reſpiré depuis long tems ; la Comteſſe en connut la véritable cauſe : je

le démêlai dans son attention à m'examiner & à ses regards qui s'attendrissoient en recontrant les miens . elle me donna en la quittant son portrait enrichi , & me recommanda de lui écrire. Le Comte d'Hes ** & son fils vinrent le soir chez ma mere , lui faire leurs adieux : le jeune Comte en m'embrassant pour me quitter , me dit quelque chose que je n'ai pu entendre ; il me serroit les mains , je crois avoir apperçu des larmes que la présence de son pere retenoit. Oh ! ciel , Henriette , devrois-je faire ces remarques ! devrois je me les rappeller ? Je ne vis pas de Saint Clat *** , il étoit à la campagne , ma mere l'attend à la fin du mois prochain.

Je suis encore susceptible de plaisirs ma chere amie , celui que j'ai goûté en revoyant de Brinville & sa femme étoit bien vif , ils nous attendoient ; c'est chez eux que nous mîmes pied à terre , j'y restai le lende-

main ; ma mere ſortit pour arranger ma penſion ; je crus qu'elle me remettroit aux Dames de la Viſitation où nous avons été élevées, & où j'ai paſſé de ſi heureux momens avec mon Henriette ; elle ne l'a pas jugé à propos.

La Supérieure de cette maiſon, eſt ma parente, je l'appelle ma tante quoiqu'elle ne ſoit que ma couſine iſſue de germaine : elle paroît être une fille de mérite; il n'y a que deux ans qu'elle eſt à la tête de ſa Communauté, qui autrefois étoit fort riche, mais l'ambition s'eſt ſervi du ſyſtême pour la ruiner : je ſuis ſeule de penſionnaire, il faut que Madame de Saint-Clat * * * leur ait fait des promeſſes bien brillantes, pour me procurer des diſtinctions qui vont juſqu'au reſpect, je ſuis traitée en bienfaitrice ; j'ai un appartement de trois pièces qui ſeroit fort joli s'il étoit meublé, ma mere doit m'envoyer de quoi le rendre

agréable ; elle ne veut pas que rien manque à ſa chere Roſalie : (ce ſont ſes termes) elle me fait une penſion de huit cens livres pour mes menus plaiſirs , j'en reçus hier la moitié quelle eut la bonté de m'apporter. Je rougis , ma chere , en recevant cette ſomme , je ne la dois qu'à une fourberie , mon intention n'étant pas de la mériter ; car jamais je ne ſerai Religieuſe , mon parti eſt pris , j'oppoſerai la plus ferme réſiſtance ; la liberté eſt un bien qui appartient à l'homme, la lui ravir c'eſt lui ôter la meilleure partie de ſon exiſtence ; l'autorité des Peres n'eſt point abſolue , vous connoiſſez comme moi , Henriette , ces beaux vers du Pere Porée, Jéſuite, où il dit :

Peres cruels & parricides ,
Arrêtez un coupable effort ,
Songez que vous êtes nos guides ;
Non les maîtres de notre ſort.

Vous pouvez nous montrer la route
Où nous devons porter nos pas :
La raiſon veut qu'on vous écoute ;
Mais conduiſez, ne forcez pas.

C'eſt de ce célèbre Poëte que je pars, pour conclure que ſans être criminelle je peux réſiſter à la violence ; je ſuis perſuadée qu'on emploiera toutes ſortes de moyens pour ſe débarraſſer de moi. Adieu, Henriette, mon amitié vous eſt connue.

*Roſalie de Saint-Clat***.*



LETTRE XXX.

A la même.

Je ne peux, ma chere Henriette, voir approcher tranquillement le tems où je ſerai obligée de lutter contre les volontés de ma mere : depuis huit mois que je ſuis ici, les ſollicitations du Préſident, celles de ſa femme, rien ne peut changer l'arrêt prononcé contre la liberté de votre amie ; j'ai oſé pluſieurs fois en parler à Madame de Saint-Clat * * * ſes réponſes ſont des menaces : la Supérieure qui paroiſſoit portée à me ſervir dans les commencemens, eſt aujourd'hui entiérement dévouée à ſeconder ma mere, je n'en peux douter ; j'eus hier une converſation avec elle, qui me fait craindre que l'on ne me laiſſe pas achever l'an-

née que j'ai obtenue, sans quelques tracasseries.

Ma tante qui me donne tous les instans que ses devoirs lui laissent, ne manque jamais de faire tourner notre conversation sur le bonheur de la vie monastique : je l'écoute tranquillement & souvent sans lui répondre ; hier, pour la premiere fois, je ne fus pas de son avis : Vous serez donc bien malheureuse, me dit elle, mais j'espere, Rosalie, que l'expérience vous persuadera mieux que moi. L'expérience, répondis-je, jamais ma chere tante je ne la ferai ; je pourrai, comme vous dites, être malheureuse, je le sçais, mais je ne serai pas Religieuse : mon aversion pour votre état augmente à chaque instant, & j'espere que je ne serai pas traînée à l'Autel. Vous, Madame, qui m'aviez promis de parler à ma mere en ma faveur, ne le permettriez pas. Je l'examinai & je remarquai une altération extraor-

dinaire ſur ſon viſage, malgré les efforts qu'elle faiſoit pour la cacher. Votre mere, me dit-elle, après s'être remiſe, ne s'attend pas à une réſiſtance qu'elle pourra attribuer à une cauſe qui vous fera peu d'honneur: Celle, lui dis-je, qui engage ma mere à me ſacrifier ne peut lui en faire dans le monde; la haîne de ſon aîné, ſon intérêt, lui a déja fait immoler trois de mes ſœurs, le public qui en eſt inſtruit, ne ſe trompera pas ſur mon compte, & pour l'honneur de la famille, pour celui même de votre maiſon, qui eſt le vôtre, vous ne pouvez me recevoir: tout le monde ſçait que votre Communauté eſt pauvre, on vous ſoupçonnera, de vous être laiſſé éblouir par une dote conſidérable. Au terme de dote, ma chere Henriette, la Supérieure ſe déconcerta; j'en eus pitié: Ce que je vous dis, ma chere tante, repris-je, ne doit pas vous offenſer; je ſerois au déſeſpoir

d'avoir de ſemblables idées, vos bontés m'aſſurent du contraire : elle reprit encore une fois courage ; elle m'a promis d'employer ſon crédit auprès de ma mere, pour l'engager de me laiſſer penſionnaire dans ſa Communauté, après néanmoins avoir eſſayé tous les propos que ſon zèle pour ſa maiſon & ſon intérêt particulier ont pu lui ſuggérer pour me perſuader : elle fit agir cette tendreſſe & ces carreſſes d'état, qui font leur effet ſur les ames foibles, & dont j'aurois peut-être été ſuſceptible avant mes malheurs : aujourd'hui, je la ſuis peu aux apparences. Les cœurs vrais ſe connoiſſent, ils peuvent ſeuls s'émouvoir & s'inſpirer de la confiance ; j'ai perdu, par cette converſation, l'idée que j'avois conçue de me faire une protectrice de cette Religieuſe.

La vie que je mène eſt aſſez triſte, renfermée dans mon appartement, je n'en ſors que pour aller au Réfec-

toire : ma belle-ſœur vient deux ou trois fois par ſemaine paſſer les après-midi au parloir, avec ſon mari; mais que de vuides j'ai à remplir! je n'ai formé aucune liaiſon particuliere avec ces Dames, le même intérêt les anime toutes, leurs fatigantes redites pour m'engager à être des leur, m'ennuyent & me dégoûtent. J'aime mieux être ſeule livrée à des réflexions triſtes, qui ſouvent m'accablent en me rappellant le paſſé. Dorbigni, mon amie! je ne peux en effacer l'image..... ma raiſon déteſte ſon crime, mais mon cœur aime ſa perſonne; dans des inſtans (& ils ſe multiplient, Henriette,) je me repréſente le Chevalier qui arrive, il apprend que je ſuis au Couvent, il vient... je reſſens tous les troubles que ſa vue m'occaſionneroit : il ſe met à mes genoux; je ne veux pas l'écouter, je veux fuir, je n'en ai pas la force; il ſe juſtifie, il m'aime, il n'a jamais ceſſé un

moment de m'adorer, il m'en donne les plus fortes preuves : ah! Henriette, concevez, s'il eſt poſſible, ma joie, & les tranſports de mon ame, ſouvent elle m'ôte la reſpiration : enfin, je regarde autour de moi, l'illuſion diſparoit ; je ne vois plus qu'une priſon magnifiquement meublée, qui doit être mon tombeau ; la nature frémit : c'eſt ma mere qui a orné ma ſépulture, c'eſt elle qui d'un viſage ſerein prépare ma pompe funèbre, & me deſtine à la mort. La haîne & l'envie, éguiſent le glaive qui doit me frapper ; l'avarice à l'œil hagard ſert de miniſtre & m'immole ; j'éprouve alors des angoiſſes terribles, je répands des larmes... ; elle ſe ſéchent, je réflechis ; Je ſuis encore libre, dis-je, ne dépend-il pas de moi, de ne pas former de vœux ; qui peut m'y contraindre ? les menaces. Que me fera-t-on ? rien de pire ne peut m'arriver, que d'être Religieuſe malgré moi ? Je

me rappelle enſuite les conſeils de ma chere Julie, ſon exemple, ſon repentir, dont j'ai été témoin; ſes lettres, qui toutes ſont dictées par l'amitié; les vôtres, Henriette, tout me fortifie à oppoſer la force, contre la force.

De Brinville & ſa femme tremblent que je ne puiſſe réſiſter aux perſécutions qu'on me prépare, ſans doute qu'ils en ſont inſtruits, leur tendreſſe les empêchent de me le dire. Depuis trois mois je ne reçois plus de lettres de la Comteſſe d'Hes * * *, une attaque de paralyſie lui ôte l'uſage du bras droit, cet accident me prive des conſolations que ſes lettres ne manquoient jamais de me procurer. Contez-vous toujours aller à Paris après vos couches? Julie me le demande, cette chere fille ſe fait une fête de vous y voir: Attendrai-je toujours votre Henriette, me marque-t-elle? M. de Mircourt, ne lui laiſſera-t-il jamais le tems de voyager?

Mille amitiés à votre mari, qu'il m'écrive quand vous ne le pourrez pas ; le moindre retard m'allarme. Adieu, chere & tendre Henriette, je ſuis votre bonne amie.

*Roſalie de Saint-Clat ***.*

LETTRE XXXI.

Henriette, à Madame de Brinville.

Il y a cinq ſemaines, Madame, que je n'ai reçu de nouvelles de Roſalie, ſon ſilence m'inquiétoit ; je lui ai écrit deux fois depuis ſa derniere lettre qui m'apprenoit une converſation avec Madame la Supérieure de la Communauté où elle eſt, & dont vous avez ſûrement été inſtruite ; je n'ai conſulté que les mouvemens de mon cœur pour lui répondre : votre amitié,

Madame, pour cette chere fille, peut vous inſtruire des conſeils que la mienne lui donnoit ; cette lettre ne lui eſt pas parvenue, non plus qu'une ſeconde que mon mari lui avoit adreſſée, il y a trois ſemaines, l'une & l'autre viennent de m'être renvoyées ſous enveloppe & décachetées. On a bien voulu y joindre un quarré de papier rempli d'impertinences les plus groſſieres, pour me prier de ne pas corrompre par mes pernicieux conſeils, une fille qui rentre dans ſes devoirs : l'auteur de cette eſpece de billet ou lettre n'a pas jugé à propos de ſe nommer, crainte ſans doute d'être exposé à la correction qu'il mérite. C'eſt une écriture d'homme contrefaite ; je crois, Madame, que vous & moi devinons qui m'a écrit ; mon premier mouvement étoit de répondre, la réflexion m'en a empêché.

Faites-moi la grace, Madame, de m'apprendre le ſort de notre amie,

je tremble pour ſes jours; les malheurs quelle a éprouvés, ceux qu'on lui prépare, l'autorité de ſes ennemis ſur ſa perſonne, me fait craindre quelle ne ſuccombe à la perſécution; je connois ſon cœur , elle ne ſurvivroit pas à ce dernier coup. Eſt-il poſſible que la nature ne parle pas à tous les hommes ? Le cœur d'une mere peut-il étouffer ſa voix : Ah ! Madame, ces réflexions ſont bien affligeantes ! elles rempliſſent ma vie d'amertume ; je ne ſerai parfaitement heureuſe, que Roſalie ne le ſoit : Je ſuis, &c.

Henriette de Mircourt.



LETTRE XXXII.

Madame de Brinville, à Henriette.

VOTRE lettre, Madame, en me rempliſſant de craintes a confirmé mes ſoupçons, ſur le ſort malheureux de l'infortunée Roſalie : chaque inſtant redouble nos appréhenſions ; ces lettres qui vous ont été renvoyées, ce billet d'iniquité qui y étoit joint, & dont je devine l'auteur, m'apprend que notre amie, eſt encore aux Dames de ..... M. de Brinville & moi commencions à craindre qu'elle n'eût été conduite plus loin.

Le lendemain du jour qu'elle s'expliqua avec la Supérieure ſur ſon averſion pour le Cloître, je fus la voir ; elle me dit ce qui s'étoit paſſé entr'elles ; elle me remit la lettre

qu'elle vous adressoit pour la faire mettre à la poste : Je voulois, me dit cette chere fille, écrire à Julie ; mais j'ai remis à demain ; envoyez moi un domestique, car je crains la curiosité. Je la quittai assez tard avec promesse de la revoir dans quelques jours : le lendemain je lui envoyai ma femme-de-chambre, qui vint me dire qu'elle n'avoit pu la voir, que la Supérieure à qui elle avoit parlé lui avoit dit, que Mademoiselle de Saint-Clat *** avoit eu la fièvre toute la nuit & qu'elle n'étoit pas encore levée ; mais que cela alloit mieux ; cet accès de fièvre ne m'inquiéta pas absolument, depuis ses malheurs, elle y est sujette ; mon mari & moi fûmes le soir pour la voir, elle étoit encore au lit : huit jours se sont passez de la même maniere : notre inquiétude redoubloit, M. de Brinville s'en expliqua avec sa cousine, il lui parla vivement ; Si ma sœur est malade, lui dit-il, qui est

ſon Médecin (nous ſçavions de celui de la maiſon qu'il n'avoit point été appellé)? La Supérieure répondit inſolemment; mon mari l'accuſa de lâcheté: il fut trouver ſa mere; il lui fit les repréſentations que ſa tendreſſe pour ſa ſœur lui dicta. Madame de Saint Clat * * * eſt abſolue; elle lui ordonna de ſe taire: le perſécuteur de Roſalie prit le parti de ſa mere; & peu s'en fallut que les deux freres ne terminaſſent leur différent d'une façon tragique. Ma belle-mere, effrayée, les ſépara, & dit à mon mari de ne jamais rentrer chez elle; vous ſentez, Madame, que dès que j'ai été inſtruite de ces circonſtances, que j'ai employé tout mon crédit ſur le cœur d'un homme qui m'eſt cher, pour lui faire éviter une rencontre qui ne manqueroit pas d'être cruelle.

Nous avons employé toutes ſortes de voies pour être inſtruits de l'état de cette infortunée; c'eſt un ſecret que

l'intérêt rend impénétrable. La maiſon où elle eſt, eſt fort pauvre ; depuis que notre malheureuſe ſœur y eſt enfermée, Madame de Saint-Clat * * * pourvoit à tous leurs beſoins : on ne renonce pas aiſément a des avantages auſſi réels que ceux de la ſubſiſtance ; c'eſt un point trop eſſentiel. Madame de Saint Clat * * * eſt inacceſſible, elle a fait un voyage de huit jours, nous n'avons pus ſçavoir où ; nous craignions qu'elle n'eût conduit Roſalie, dans quelqu'autre Communauté ; mais, Madame, la lettre impertinente que vous avez reçue, nous perſuade qu'elle ne vous auroit pas été adreſſée, ſi elle n'étoit plus ici ; notre poſition eſt terrible, pour ſecourir l'amitié il faudroit outrager la nature, du moins en apparance ; car je ſuis perſuadée que ce ſeroit ſervir tous les deux. Mon mari vouloit s'adreſſer à l'Evêque, je l'en ai empêché. L'autorité d'une mere ſur une fille de l'âge de Roſalie eſt fort

étendue ; ſes ennemis ne craindroient pas de la déshonorer pour parvenir à leurs fins. La triſte aventure du Chevalier avec de Saint Clat *** ſeroit renouvellée, ma belle-mere s'en eſt expliquée ; elle a menacé mon mari de la faire enfermer dans une maiſon de force ſous ce prétexte ; quelle alternative peut-on choiſir? Roſalie préféreroit la mort à cet affront ; je n'oſe, Madame, penſer un moment à l'état où elle doit être ; priſonniere, ſes Géoliers, ſont ſes Juges ; ſes Juges, ſont ſes accuſateurs, ils ſeront ſes bourreaux... mon cœur verſe des larmes de ſang, ſur ſes malheurs ; ils empoiſonnent mes jours, ils les rempliſſent de crainte, de troubles, d'appréhenſions, & de déſeſpoir ; ils font diſparoître cette joie vive, ces tendres épanchemens de l'ame dont j'ai joui dans les commencemens de mon mariage : M. de Brinville & moi, n'éprouvons plus ces émotions déli-

cieuſes qu'un inſtant d'abſence procure quand on ſe retrouve ; nos cœurs palpitent à la douleur, ce n'eſt plus au plaiſir : autrefois, quand des affaires nous ſéparoient, l'eſpérance d'un prompt retour nous en faiſoit goûter d'avance les douceurs ; aujourd'hui, nous avons bien les mêmes deſirs, mais ils ſont mêlés d'amertume ; nous tremblons de rencontrer dans nos regards la certitude du mal que nous appréhendons : s'il arrive quelques changemens je ne manquerai pas, Madame, de vous en prévenir ; je connois les allarmes de l'amitié, je ſens combien la vôtre doit ſouffrir : mon époux a l'honneur de vous offrir ſes reſpectueux hommages, &c.

De Brinville.



LETTRE XXXIII.

A la même.

Quelle nouvelle déſeſpérante, Madame, l'infortunée Roſalie prononça hier ſes premiers vœux. Il y a huit jours que nous ſommes inſtruits de celui qui devoit commencer ſon ſacrifice; mon mari & moi, allâmes chez Madame de Saint-Clat * * *, nos prieres, nos larmes, rien ne put la fléchir, elle diſſimula ſa violence en nous apperçevant: Les repréſentations que vous me faites, nous dit elle, ſeroient fondées ſi je forçois ma fille à prendre l'habit; mais elles deviennent offençantes! ... Vous mon fils, oſer ſoupçonner votre mere! .. il faut que vous comptiez autant ſur mes bontés, ... mais je vous pardonne, mon indulgence doit vous être une preuve...,

Au reſte, vous pourrez conſulter votre ſœur, elle vous aſſurera qu'elle a fixé elle-même le jour, elle en a devancé l'inſtant: vous ſavez que nous étions convenus qu'elle ne ſe feroit qu'au bout de l'année, elle auroit encore un mois, elle ne veut pas attendre. En vérité, Madame, l'embarras de ma belle-mere, cette façon de ſe juſtifier qui ſe reſſentoit de l'altération de ſon ame, exciterent dans la mienne des mouvemens bien oppoſés à ſon intention; nous lui demandâmes la permiſſion de voir ma malheureuſe ſœur. Avec plaiſir, nous dit Madame de Saint-Clat***, nous irons enſemble. Nous nous rendîmes ſur le champ aux Dames de***, la Supérieure vint nous dire que Roſalie avoit voulu faire une retraite, qu'elle y étoit entrée de la veille, & qu'elle n'en ſortiroit que pour aller à l'autel; vous ſentirez comme nous, qu'il y avoit plus de manége dans toute cette conduite que

de vérité. Le lendemain, ma mere vint nous demander à dîner, de Saint-Clat *** étoit à la campagne, elle offrit à mon mari de lui donner en avancement d'hoirie deux cens mille livres pour l'acquisition d'une terre, sur laquelle M. de Brinville a des vues. Cette proposition, Madame, seroit bien flatteuse dans d'autres circonstances; mais dans celle-ci, elle ne peut être acceptée; la juste reconnoissance que nous devrions à Madame de Saint-Clat *** nous ôteroit les moyens d'être utile à notre sœur, nous serions liés. Mon mari la remercia, elle a fait des instances & nous avons eu toutes les peines du monde à la déterminer à attendre quelque tems; vous dire le véritable motif de ces apparentes bontés, je l'ignore : de Saint-Clat *** revint deux jours après, ma belle-mere a voulu que les deux freres s'embrassent & oublient leurs différens.

Avant-hier elle vint m'apporter un

billet de Rosalie; j'avois supplié Madame de Saint-Clat *** de me permettre de ne pas me trouver à la prise d'habit de cette infortunée, ma grossesse qui est fort avancée me servoit de prétexte, elle m'avoit dit que ce seroit la mortifier, j'avois résisté : voici, Madame, la copie de ce dont elle étoit porteuse.

» Rosalie seroit au désespoir, si M. » & Madame de Brinville n'assistoient » pas à la cérémonie de demain, ne » sont-ils plus les amis de leur sœur? » *Rosalie de Saint-Clat* ***. «

Je vous avoue que ce billet m'arracha des larmes que la présence de ma belle-mere ne put retenir; hier je me rendis avec Madame de Saint-Clat *** aux Dames de ***, j'espérois voir la victime avant d'entrer dans l'église, il étoit tard, l'assemblée y étoit, on n'attendoit que nous. Je vis, Madame, arriver cette infortunée: Dieu, quel bouleversement!....

Elle étoit extrêmement pâle, je crois qu'elle ne m'apperçut pas ; sa mere fut l'embrasser, je la suivois, je crus qu'elle alloit expirer entre mes bras: pressée moi-même par sa douleur, par la mienne, je me trouvai mal ; on m'emporta dans un parloir, où je restai pour ne pas être témoin de cette triste & cruelle cérémonie, M. de Brinville me tint compagnie. Dès qu'elle fut achevée, Rosalie se présenta à la grille. Je ne pûs soutenir ce spectacle attendrissant. Ses habits qu'elle déteste, ses larmes, la joie de ses ennemis qui se manifestoit par les caresses affectueuses qu'ils lui prodiguoient, & auxquelles répondoit avec cette naïveté qu'inspire un retour de confiance, toutes ces choses, dis-je, me perçoient le cœur : j'affectai de me trouver mal, & en vérité je n'étois pas bien ; je revins chez moi avec mon mari. Nous avons passé toute la journée... votre amitié, Madame, peut vous l'apprendre : je

comptois ſortir aujourd'hui pour aller voir notre amie, mais les fêtes ne ſont point encore terminées ; Madame de Saint-Clat * * *, qui eſt ſomptueuſe, étale dans cette occaſion toute ſa magnificence. J'ai l'honneur d'être &c.

De Brinville.

P. S. J'imagine que la liberté du parloir va être rendue à notre chere amie, je crois qu'il ſeroit à propos que vous mettiez ſous mon enveloppe les lettresque vous lui adreſſerez.



LETTRE XXXIV.

*Rosalie de Saint-Clat * * *, à Henriette.*

Je jouis donc encore du plaisir de m'entretenir avec ma chere Henriette, après en avoir désespéré depuis trois mois. Ah ! mon amie que de persécutions j'ai essuyé pendant cet espace de tems, quelle nouvelle grand Dieu ! mes maux, Henriette, sont à leur comble. L'état que la tyrannie m'a forcé de prendre est aujourd'hui la plus petite de mes peines. La liberté n'est plus un bien pour Rosalie, elle a perdu le plus cher à son cœur.... Hélas ! mon amie, Dorbigni...il n'est plus!...& sa malheureuse amante existe....Oh, mon amie ! chere & ten-

dre Henriette, je connois vos ſentimens pour moi, je conçois vos inquiétudes ſur le ſort, ſur les malheurs de votre amie, ils troublent votre félicité depuis long-tems ; bien-tôt mon ſouvenir ſeul vous coûtera des larmes, vous ne craindrez plus que Roſalie ſoit malheureuſe, ſes jours infortunés ſont à leur fin ; j'en vois approcher le terme.... ſans le craindre... ſans le deſirer. Si ma vie a été criminelle par la paſſion qui la remplit d'amertume, ſa fin, Henriette, ne peut l'être. La mort de mon amant épure aux yeux du public, à ceux de mes ennemis, les ſentimens que je conſerve à ſa mémoire ; elle me ſuivra au tombeau, mon dernier ſoupir ſera pour lui : non l'amour n'eſt pas criminel, il peut ſubſiſter ſans deſirs, mon cœur n'en forme aucun, il eſt ſans eſpérances.

Malgré mes peines j'ai ſenti vivement la longue privation des conſeils de l'amitié ; Madame de Brinville m'a

dit que deux de vos lettres vous ont été renvoyées, je l'ai craint, je ne pouvois l'empêcher. Ma captivité commença le lendemain du jour que je vous écrivis; vous vous rappellez, ſans doute, la converſation que j'avois eue avec la ſupérieure, elle en rendit compte à ma mere: Madame de Saint-Clat*** conclut avec cette religieuſe qu'il falloit m'interdire le parloir, & toute correſpondance. Je l'ignorois; j'écrivis à Julie; ma belle-ſœur m'avoit promis de m'envoyer un domeſtique pour mettre ma lettre à la poſte, je l'attendis pendant huit jours; je crus que le Préſident où ſa femme étoient malades, je leur écrivis, point de réponſe.

Je commençai à me douter de quelque ſupercherie, j'en parlai à ma tante aſſez vivement; elle me mena fort mal: j'oſai lui reprocher que l'intérêt la faiſoit agir plus que ſon zèle pour mon ame, qu'elle citoit à tout

propos; ma vivacité lui valut des vérités qui la piquerent : offenſe-t-on impunément une femme ? non, moins dans le cloître qu'ailleurs. Je fus priſe par quatre anciennes de la communauté qui me traînerent dans ma chambre, où elles m'enfermerent. La colere, ma chere Henriette, fit bientôt place au déſeſpoir, je jettai les haut cris : j'appellois tout l'univers à mon ſecours, je m'en pris à tout ce que j'avois dans ma chambre; le bruit que je faiſois les effraya, & me rendit la liberté. La Dame qui vint m'ouvrir eſt une fille d'eſprit, que ſon peu de fortune a déterminée d'entrer en religion : la raiſon lui a ſervi de vocation, c'eſt elle qui la ſoutient.

Que je vous plains, ma chere Demoiſelle, me dit Madame Orbin, en entrant, comment! une fille d'eſprit peut-elle s'oublier ? votre douleur & vos maux ſont-ils ſans remede ? La Religion, la pitié de vous-même,

vous engagent à une modération que votre vivacité vous empêche de voir : au nom de ce que vous avez de plus chere, calmez vous ? Elle me ſerroit dans ſes bras ; je crus avoir retrouvé une autre Julie, le ſouvenir de cette amie m'attendrit. Ah ! Madame, dis-je à cette Religieuſe, oui mes maux ſont ſans remede ; on veut me forcer à prendre votre état que je déteſte ; c'eſt ma mere qui le veut ; c'eſt votre ſupérieure qui la ſeconde, je vais être ſacrifiée : je verſois un torent de larmes en lui parlant. Vous n'êtes pas encore engagée, me dit cette Dame, votre noviciat peut apporter du changement dans votre ſituation ; peut-être que Madame votre mere ſe laiſſera toucher par votre obéiſſance ; il ne faut pas aigrir les eſprits : c'eſt avec de pareilles raiſons qu'elle parvint à me calmer. Le lendemain, elle me fit enviſager mes torts avec ma tante, (il eſt vrai que j'en ai eu dans cette

occaſion) elle m'engagea de lui faire des excuſes ; j'y fus, & tout fut raccommodé, du moins en apparence.

Ma mere vint me voir quelques jours après cette ſcène, elle ne m'en parla pas ; je me plaignis de ne voir perſonne, elle m'aſſura que ce n'étoit pas ſon intention ; je la crus, & les choſes ne changerent pas. On avoit réſolu de me laſſer, on y parvint aiſément : il y avoit plus de ſix ſemaines que je n'avois été au parloir, toute la communauté me fuyoit, Madame Orbin n'entroit plus chez moi, j'étois obſédée par ma tante qui ne me quittoit pas : j'écrivis pluſieurs fois à ma mere, ſes réponſes étoient toujours les mêmes, *obéiſſez où votre ſort empirera.* Quel parti avois je à prendre ? toutes eſpeces de conſolations m'étoient interdites. Une noire mélancholie s'étoit emparée de mon ame, j'étois accablée par mes réflexions, ma ſanté affoiblie me fit croire que je pouvois commen-

cer un noviciat, que je ne finirois pas; plusieurs fois je fus tenté de demander le voile, je n'en avois pas la force.

Un jour ma tante me parut triste, je voyois qu'elle avoit quelque chose à me dire (où il n'y a plus d'espérances, les craintes sont bannies), je lui demandai le sujet de son embarras: Rien ne peut m'affliger, lui dis-je, ne craignez pas de me parler? Elle répandit quelques larmes, je la pressai. Je vais vous perdre, ma chere Rosalie, me dit-elle, vous m'avez accusée de tyrannie, vous avez osé me soupçonner d'un vil intérêt... je vous le pardonne; elle se leva pour me quitter, je courus à ma porte: Vous ne me laisserez pas lui dis-je, avec les doutes que vous venez de jetter dans mon ame:... au nom de Dieu qu'ai-je encore à craindre? Rien, me dit-elle, laissez-moi sortir, je suis trop foible... Ces difficultés en augmentant mon trouble aiguil-

lonnoient ma curiofité, je la conjurai de m'apprendre ce quelle favoit, elle fe rendit à mes inftances.

Votre mere, me dit-elle, vint hier; elle me demanda fi vous étiez bientôt décidée à prendre le voile ? Je lui repréfentai votre averfion pour le cloître, avec affez de force pour lui avoir infpiré de la méfiance fur mon compte : elle m'a reproché de m'être laiffé gagner par vos larmes, & de fortifier par ma foibleffe votre entêtement ; elle me dit en me quittant qu'elle alloit y mettre ordre. Voici une lettre que j'en ai reçue ce matin, lifez, Rofalie, & voyez fi je mérite les plaintes continuelles que vous faites de ma dureté. Ma tante me quitta & me laiffa la lettre de ma mere. Ah ! Henriette, jugez de l'effet qu'elle produifit.... en voici une copie.

*Lettre de Madame de St.-Clat***, à Madame la Supérieure des Dames de * * *.*

Lorſque ma confiance vous remit Roſalie, je crus que vous la juſtifieriez par votre zèle à fortifier dans un cœur chancelant une vocation que les circonſtances & la raiſon rendent néceſſaire. Ma fille, plus inſtruite que perſonne de la néceſſité de prendre votre état, me demanda un an, pour achever de bannir de ſon ame un ſouvenir que ſon peu d'expérience & ſon âge lui rendoit cher; ma tendreſſe pour elle me fit ſouſcrire à ſes volontés: ſa réſiſtance aux miennes, m'apprend que j'ai le droit de me faire obéir; ſi j'en uſe, elle ne s'en prendra qu'à elle-même, & peut être à vous, Madame, qui auriez dû l'inſtruire, que la mort de ſon amant lui ôte toutes les eſpérances romaneſques que ſon cœur

pouvoit lui donner. Elle étoit née vertueuse, elle l'est encore, mon cœur aime à se le persuader ; mais le public, ce censeur de nos actions, la condamne à l'opprobre. Infortunée Rosalie ! que la tendresse de ta mere ne peut-elle parler à la tienne ? que ne puis je faire oublier des malheurs qui la couvrent d'ignominie, & la contraignent à s'enfévelir pour jamais ! C'étoit une consolation pour moi d'être à portée de la voir ; vous m'en privez par une pitié mal entendue. L'honneur me commande un sacrifice qui coûte à la nature ; plus éclairée que ma fille sur les loix qu'il m'impose, je pars à la fin de la semaine pour lui assurer un asyle, où on saura lui faire respecter mes volontés & ses devoirs : si vous lui êtes véritablement attachée vous lui montrerez ses vrais intérêts. &c.

Dans un autre tems cette lettre auroit excité mon désespoir & mes lar-

mes, elle ne m'en arracha pas une. Les accidens ne nous touchent qu'autant que nous en redoutons de plus grands, ou que nous desirons la fin de ceux qui nous accablent. La mort du Chevalier, ma chere Henriette, m'a réduite dans cet état de la vie où les passions éteintes par leur propre violence, ne nous laissent qu'une idée confuse des malheurs passés: ceux que j'ai éprouvai ne me touchent plus comme autrefois; je me les rappelle avec une tranquillité qui m'étonne; mon cœur mort à toutes les espérances, n'est plus sensible qu'à l'amitié. Ce sentiment ne s'éteindra qu'avec moi! il accompagnera Rosalie & son amant au tombeau; car le Chevalier!... il existe, Henriette, son image me suit.... je le vois, il n'y a que la mort qui peut m'en séparer, c'est elle qui nous unira... Moment heureux!.... chere ombre.... je te suis.... Arrête, c'est ton amante, c'est Rosalie... Ah!

mon amie je m'égare, hélas ! votre amie a besoin de toute votre indulgence....Je reviens à cette lettre; après l'avoir lue plusieurs fois, cet asyle dont j'étois menacée m'effraya; il est inutile, me dis je, d'en changer, celui-ci peut me servir de sépulture. Pourquoi résister plus long-tems ? Dorbigni est mort, je l'apprends...& j'existe..! C'est moi qui ai terminé ses jours,.... c'est moi qui en ai empoisonné la fin, je dois le suivre, je le veux; il me reste peu pour mon sacrifice...je le dois à sa mémoire; je ne vivrois que pour lui, courons le rejoindre. Je me levai avec assez de vivacité pour renverser ma chaise & une table qui étoit devant moi : ma tante qui étoit à ma porte, & qui avoit entendu ce que j'avois dit, crut que j'en voulois à ma vie; elle jetta un cri en entrant qui fit accourir plusieurs Religieuses, & moi-même, qui lui demandai ce qu'elle avoit. Cette question & mes

meubles renversés la rassurerent. Je croyois que vous étiez tombée, me dit-elle, & je craignois que vous ne fussiez blessée. C'est l'envie de ne pas vous quitter, lui dis-je, qui m'a fait faire ce carillon; j'allois vous trouver & vous prier de choisir le jour que je prendrai le voile, la lettre de ma mere vient de me déterminer, je sens qu'il me reste peu à vivre, il est inutile de promener mes malheurs dans une autre communauté : la mort du Chevalier excite ma vocation, je ne veux pas lui survivre. Ma mere fut instruite le même jour du parti que je prenois; elle vint me voir & m'accabla de caresses. On fixa celui de mon sacrifice à la quinzaine; il falloit le tems de faire mes habits & de préparer l'ordre de cette fête: ce tems, ma chere Henriette, s'est passé avec une rapidité incroyable, je le voyois s'écouler sans regrets & sans desirs; cet instant tant desiré par mes ennemis

arriva. Comme une de ces victimes du Paganiſme que l'on ornoit de guirlandes de fleurs pour les conduire où la ſuperſtition les attendoit, je fus parée d'une robe ſuperbe, l'oſtentation me couvrit de pierreries; prête à deſcendre pour me rendre au cœur, la femme qui m'avoit parée, & qui ſans doute étoit ſurpriſe de l'indifférence que je marquois à tous ſes ſoins, me pria de m'examiner, en m'aſſurant que j'étois une jolie mariée : croirez-vous, ma chere Henriette, qu'un propos auſſi ſimple excita dans mon cœur un mouvement de douleur qui me fit répandre des larmes : je n'aurois pu rendre compte de ce qui les faiſoit couler, je ne deſirois que la mort, je croyois y courir, en allant à l'autel; & au moment de m'y rendre, je ſens un trouble ſi violent, & une répugnance ſi forte qu'à peine pouvois-je me ſoutenir. Ma tante vint, je ne lui cachai pas mon agitation. Je ne

sçais, lui dis-je, ce que m'annoncent les larmes que vous me voyez répandre, sûre de ma fin je ne desire qu'elle; je croyois l'avancer en faisant une démarche si opposée à mon inclination, au moment qui doit terminer mon sacrifice, je sens une horreur qui m'allarme : soyez ma protectrice, lui dis-je en me jettant à ses genoux que j'embrassai, obtenez de ma mere que je meure libre. Le puis-je, me dit ma tante, avez-vous oublié sa lettre ? On nous attend, allons ma chere Rosalie, Dieu vous donnera des forces: venez les lui demander, venez unir votre priere à toutes celles de notre Communauté. Non, dis-je en me relevant, je ne porterai pas aux pieds des autels un cœur sacrilége, Dieu ne reçoit que des vœux libres, les miens sont forcés; il connoît le fond de mon ame, la passion qui la trouble ne peut s'éteindre qu'avec ma vie, elle en eût fait les délices. Mes sanglots

m'empêcherent de dire tout ce que le déſeſpoir m'inſpiroit.

Cette ſcène dura plus d'une heure: la Demoiſelle Jacquin (c'eſt la coëffeuſe qui m'avoit habillée) étoit préſente & pleuroit, ma tante me prioit de réſiſter à ce qu'elle appelloit une tentation. Vous ne ſerez point engagée, me diſoit-elle, vous avez un an avant de finir vos vœux, que riſquez-vous ? nous pourrons gagner votre mere, voulez-vous m'ôter les moyens de vous être utile ? Non, lui dis-je, je ne vous quitterai pas, je cours au parjure, je renonce au ſerment que je vais faire, aux engagemens que je vais prendre; je les déteſte, je jure que je n'en remplirai jamais aucuns. Voilà, mon amie, les diſpoſitions avec leſquelles je me rendis à l'Egliſe. L'aſſemblée étoit brillante & nombreuſe, toute ma famille vint m'embraſſer: Ah, Henriette! je crus que j'expirerois entre les bras de ma belle-ſœur, & de

ſon mari, toutes mes douleurs ſe renouvellerent : Madame de Brinville ſe trouva mal, je ne l'ai ſçu qu'après, je ne voyois plus ce qui ſe paſſoit autour de moi.

Au moment d'aller à l'autel, de Saint-Clat * * * eut l'audace de ſe préſenter pour me donner la main : ſa vue me tira de mon anéantiſſement, je friſſonnois d'horreur. Votre haîne eſt-elle ſatisfaite, lui dis-je aſſez haut pour être entendue d'une partie de l'aſſemblée ? je refuſai ſa main ; un de mes couſins vint le remplacer. Je prononçai aſſez mal le formule de ces premiers engagemens : ma voix tremblante fit croire au Prêtre qui les recevoit que je me trouvois mal, il me le demanda : fort mal lui dis-je. Je rentrai dans le cloître, j'y fus dépouillée, ſelon l'uſage, & revêtue des habits de l'ordre. Cette journée, Henriette, & les deux ſuivantes, ont été pour la Communauté, & une partie

de ma famille, des jours de triomphe. Les careſſes de ma mere ; hélas ! Henriette, elles aigriſſent mes peines au lieu de les ſoulager ! elle me les prodigue, mon amie, je ne peux y répondre.

Ma belle-ſœur vint me voir il y a deux jours, elle étoit avec Madame de Saint-Clat,... nous ne pûmes nous parler : elle m'envoya hier les lettres que vous lui avez adreſſées pendant ma priſon ; votre amitié me feroit deſirer de vivre, ſi mes pertes... Ah ! mon amie... vivez heureuſe... oubliez que Roſalie... préparez votre cœur à une ſéparation qui s'approche, elle terminera mes maux ; que leur ſouvenir accompagne celui que vous conſerverez de votre amie, la préſence de mes malheurs vous fera bénir l'inſtant qui m'en délivrera ; & votre cher Mircourt, c'eſt lui, mon amie, c'eſt ſa tendreſſe qui peut vous conſoler : quand votre fille aura atteint cet

âge dangereux où le cœur se livre inconsidérement, parlez lui de Rosalie : que ma foiblesse, ses suites, mon repentir & ma fin, lui servent d'exemple. Hélas ! si ce tableau peut lui faire éviter les piéges où les passions nous entraînent, j'aurai servi l'amitié. Adieu, ma chere Henriette, je suis, &c.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

Fin de la premiere Partie.

ROSALIE,

OU LA

VOCATION FORCÉE.

ROSALIE,

OU LA

VOCATION FORCÉE,

MÉMOIRES

DE LA

COMTESSE D'HES***.

SECONDE PARTIE.

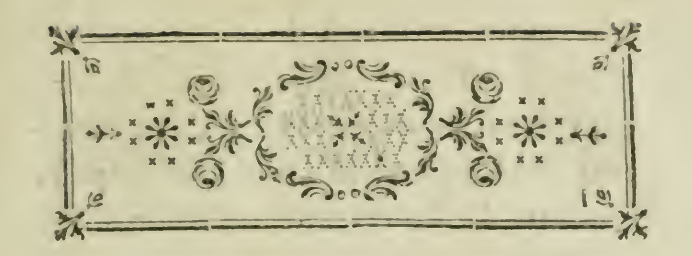


A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, Fauxbourg Saint-Germain.

M. DCC. LXXIII.



ROSALIE, OU LA VOCATION FORCÉE, MÉMOIRES DE LA COMTESSE D'HES***.

LETTRE XXXV.

*Rosalie de Saint-Clat ***, à Henriette.*

Est-il possible, Henriette, que l'amitié empoisonne les derniers inf-

tans de ma vie! votre lettre, les tendres expreſſions de votre cœur abattent cruellement le mien; je ne peux ſoutenir l'idée terrible d'emporter au tombeau la félicité de mon amie: par pitié, Henriette, cachez-moi votre déſeſpoir; il trouble la tranquillité dont j'ai beſoin dans ces derniers momens: hélas! ils ſont ſi courts; ma ſanté qui s'affoiblit m'annonce qu'il m'en reſte peu pour me préparer à rendre compte, ah! mon amie, quel compte.......... je n'oſe y penſer: infortunée Roſalie! tu deſire un repentir que le plus léger ſouvenir efface, qu'il détruit dès ſa naiſſance; Henriette, chere amie, vous qui pleurez ma perte, ſéchez des larmes que la vertu fait répandre; elle ſeule les mérite, j'en ſuis indigne. O Dieu! que mon impénitence outrage, daigne répandre dans mon cœur les eaux ſalutaires de ta grace; daigne en effacer une image que tu formas

à ta reſſemblance; ces vertus, l'ouvrage de ta Divinité, ſe ſont-elles.... hélas! criminelle juſqu'au dernier ſoupir, je porte aux pieds des autels un cœur profane; mes prieres, Henriette, ſont des ſacriléges; Dorbigni eſt le Dieu que je ſers.... j'encenſe ſa mémoire, cette idole de mes ſens, ah! mon amie, eſt le rival d'un Dieu dans mon cœur: vous frémiſſez..... connoiſſez, Henriette, l'état d'un ame livrée aux paſſions, qui plie ſous le joug que l'erreur lui impoſe, dont les deſirs monſtrueux ſont autant de vautours qui la rongent, qui n'a de conſolation, qui n'en cherche, que du déſeſpoir; qui s'y livre, qui deſire l'entier anéantiſſement de ſon être; & qui eſt ſûre en même temps que ce vœu impie ne peut être ſatisfait.... C'eſt-là l'inſtant où la rage exclut le déſeſpoir, où cet avenir dont la certitude eſt en nous, ſe montre à nos yeux criminels ſous la forme hideuſe

& effroyable d'un châtiment mérité qui ne peut nous fuir, que nous anticipons ... Hélas ce tableau terrible eſt celui de l'infortunée Roſalie.

Malheur à l'ame audacieuſe, (dit S. Auguſtin) qui en s'éloignant de vous, ô ! mon Dieu, eſpere de trouver quelque choſe de meilleur que vous.

Audacieuſe Roſalie ! quel ſera ton ſort ? des feux de la volupté, paſſer aux feux de l'enfer : ô ! éternité ! quel mot ; mon Dieu, infiniment bon & miſéricordieux, fais éclater ta clémence ſur ta créature, embrâſe ſon cœur de ton divin amour ; purifie le, qu'il devienne digne de l'Etre bienfaiſant qui le forma.

Chere Henriette, les combats que j'éprouve, ah ! mon amie, c'eſt à vous ſeule que je les confie. C'eſt aux yeux de l'amitié, de la vertu, que j'ouvre mon ame, privée de toute conſolation, je ſçai à peine ſi j'en deſire,

Adieu, Henriette, je croyois avoir bien des choſes à vous dire, je les ai oubliées, je ſuis d'une foibleſſe extraordinaire, je ne ſouffre aucunes douleurs, c'eſt la nature qui décline, &c.

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE XXXVI.

A la même.

Je peux aujourd'hui, ma chere Henriette, paraphaſer le trente-ſeptieme Pſeaume de David & me l'appliquer en entier, ainſi que le cent vingt-neuvieme de ce Roi pénitent. Ah ! mon amie, il ſemble qu'ils aient été faits pour moi ; tout ce que j'ai éprouvé, tout ce que j'éprouve y eſt prévu.

Depuis que je ne vous ai écrit j'ai été à toute extrémité ; on a déſeſpéré de mes jours, dès le ſecond de ma maladie, qui commença par une fièvre violente & un tranſport affreux, l'un & l'autre ceſſerent le quatrieme, que la petite-vérole ſe déclara. Ma mere eſt à ſa Terre, avec le Préſident & ſa femme ; ils ont appris le danger que j'ai couru en même-tems que ma convaleſcence, toute la Communauté, ma chere Henriette, & particulierement ma tante, m'ont donné leurs ſoins les plus aſſidus.

Le Pere Michel, Confeſſeur de cette maiſon, ne m'a pas quitté ; que je lui ai d'obligations ! c'eſt, mon amie, un de ces hommes vertueux qui joignent aux connoiſſances de leur état, cette piété Chrétienne, ce zèle qui tire ſon principe de la charité ; cette généreuſe piété que la Religion inſpire, qu'elle preſcrit, qui conſole le pécheur, qui ranime ſes eſpérances & qui les ſoutient.

Que de conſolations je trouve dans la morale de ce digne Eccléſiaſtique! Jugez, Henriette, je deſire de vivre, mon ame n'eſt plus en proie au déſeſpoir; ſa cauſe eſt détruite, mon ſacrifice eſt fait: oui, mon amie, le ſouvenir de Dorbigni, ſa mort ne me donne ni trouble ni regret.

Ma réſignation aux ordres de la Providence, me procure cette paix intérieure que le Chrétien éprouve lorſque ſon retour vers Dieu eſt ſincere; ce Dieu, Henriette, que j'ai tant offenſé, & que l'impénitence me repréſentoit armé d'une juſte colere, prêt à me punir, ſe montre à mes yeux éclairés un pere tendre & miſéricordieux, qui me tend les bras: c'eſt dans ſon ſein que je puiſe ma tranquillité; animée de ſa grace, elle excite mon repentir; ſes promeſſes en ôtent l'amertume: oh! mon amie, quel eſt l'impie qui pourra douter de la Puiſſance divine en me voyant!

J'attends le retour de ma belle-sœur pour lui remettre le portrait du Chevalier ; je m'en ferois défaite en le jettant au feu, le parti que je prends est pour prouver à Madame de Brinville, que ma passion ne subsiste plus ; je dois cette attention à son amitié. Cette peinture, Henriette, est mon ouvrage, je l'ai fait d'imagination ; c'est à quoi j'ai employé mon tems depuis que je suis au Noviciat, j'en ai multiplié les copies ; elles me coûtoient des larmes, je les quittois pour en répandre, je les reprenois pour les faire couler, ce souvenir me fait rougir.

Mille tendres assurances d'amitié à votre cher Mircourt ; il y a près de six semaines que je n'ai reçu de nouvelles de mon aimable Julie, j'en suis inquiète : votre voyage de Paris aura-t-il lieu ? Adieu, Henriette, je suis à vous pour la vie.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE XXXVII.

A la même.

CALMEZ vos inquiétudes, Henriette, ſur les ſuites de ma petite vérole, j'en ſuis tout à fait rétablie ; ne me grondez plus, je ne vous ai écrit que le quinzieme jour de cette cruelle maladie. Ma belle-ſœur ſort d'ici, vous ne ſçauriez-vous imaginer ſa ſurpriſe lorſque je lui ai remis les portraits dont je vous parle dans ma derniere lettre ; elle les examinoit avec étonnement.... je n'ai pu me refuſer.... Ah ! Henriette, cette vue m'a fait ſoupirer ; je n'ai pu retenir mes larmes, elles coulent encore... Chere amie... je ne cherche point à pénétrer ce reſte de foibleſſe.

Le Provincial de l'Ordre vint il y a huit jours faire ſa tournée ; la veille qu'il entra ici, ma tante me demanda ce que je comptois lui dire touchant ma vocation : La vérité, dis-je ? je ne lui cacherai pas que je porte malgré moi votre habit, Comme il vous plaira, me dit elle ; il m'ordonnera de vous renvoyer, & vous éprouverez bientôt ſi la ſociété de Saint-Clat * * * vaut mieux que la mienne. Que voulez-vous donc que je lui diſe : vous m'aviez fait eſpérer que vous ſolliciteriez ma mere ; l'avez-vous fait depuis deux mois ? C'eſt un reproche que je ne mérite pas, me dit elle, liſez ; elle me montra une lettre de ma mere qui la prioit très-durement de ne lui plus parler de moi ; elle lui fait ſentir pluſieurs objets qui bleſſent la généroſité & me font de la peine.

Je n'ai pu m'empêcher de le témoigner à ma tante ; elle m'a promis

qu'au retour de Madame de Saint-Clat * * *, qui doit arrriver ces jours ici, elle feroit une derniere tentative pour en obtenir ma liberté: mon frere & sa femme doivent de leur côté employer tout leur crédit pour me rendre ce précieux bien ; mais je tremble, Henriette, qu'elle ne demeure inexorable ; je suis bien déterminée à ne point former d'engagement, la voix de la justice m'est ouverte, c'est à la derniere extrémité que j'y aurai recours.

Je vis le Provincial ; je lui dis que je n'avois point de vocation, que je ne faisois qu'en desirer : C'est beaucoup, me dit ce M., si vous en desirez : j'eus avec lui une fort longue conversation, j'ai failli vingt fois à lui avouer que je déteste sa robe ; j'ai été retenue par la crainte d'être obligée de sortir & de tomber au pouvoir de St.-Clat * * *. Depuis que je suis Novice, je n'assiste à aucun Exercice du Chœur, ma santé

m'a ſervi de prétexte juſqu'à préſent. Le Préſident me recommande de n'y point aller ; cette précaution, Henriette, m'apprend ce que j'ai à eſpérer. Le Pere Michel vient d'avoir une attaque d'appopléxie qui fait craindre pour ſes jours, ſi je le perdois, je ſerois déſolée ; je lui ai de ſi grandes obligations ! c'eſt à ſes conſeils que je dois ma nouvelle exiſtence. Julie, cette chere fille, m'écrit ; elle ſuccombe ſous le chagrin, elle vient de retrouver une perſonne qui lui fut chere ; ſon état, Henriette, lui défend des ſentimens qu'elle combat & qu'elle ne peut éloigner : qu'elle ſituation !... que je la plains ! Adieu, mon amie, je vous ſuis attachée pour la vie.

Roſalie de Saint-Clat ***.



LETTRE XXXVIII.

A la même.

Je l'avois prévu, Henriette, il ne me reſte aucune eſpérance; celles que j'avois formées ſur les promeſſes de ma tante ſont détruites; la tendreſſe du Préſident eſt infructueuſe, il n'a rien pu obtenir: depuis ſix mois il ſollicite, il prie, la nature eſt muette pour me perdre.

Il me reſte une reſſource qui me fait trembler; puis-je, Henriette, ſans être criminelle déchirer d'une main hardie le ſein qui m'a porté? Puis-je ſans outrager la nature l'accuſer, reclamer mes droits, recourir à l'autorité des loix, pour me ſouſtraire à celle du ſang? quelle poſition! l'alternative eſt-elle ſemblable? Comment

choiſir ? je me perds dans mes réflexions.

La fin de mon Noviciat qui approche me détermina ces jours paſſés d'écrire à ma mere, que je n'avois pas vu depuis deux mois ; ma tante qui m'avoit promis de lui parler, a toujours différé ; je marquois à Madame de Saint-Clat ***, ce que je lui ai déja tant répété : je prévins de Brinville de cette démarche ; il me dit qu'il ſe trouveroit chez elle pour être témoin de l'effet de ma lettre & pour l'appuyer : il y fut avec ſa femme. Madame de Saint Clat *** le reçut fort mal, elle l'accuſa de me donner des conſeils ; il s'en défendit & la ſupplia de ſe rappeller que j'étois ſa fille : ma mere eſt violente, elle les mit dehors avec défenſe de rentrer chez elle.

Ma belle ſœur vint pour me prévenir du mauvais ſuccès de leurs inſtances, afin que je priſſe les meſures

convenables pour éviter ma profeſſion : elle me conſeilla de m'adreſſer à l'Evêque, elle me promit que ſon mari lui écriroit ou qu'il feroit le voyage de . . . pour lui parler. Nous convînmes que pour ôter tout ſujet de défiance à ma mere, ſon mari & elle ceſſeroient de venir me voir ; que je lui ferois tenir mes lettres par un Domeſtique, qu'elle enverroit deux fois par ſemaine ſous prétexte de s'informer de ma ſanté, que je ne lui remettrois de paquets qu'une fois ; la ſeconde, il demanderoit ſimplement de mes nouvelles à la Dame Tourriere : ces petits arrangemens pris, nous réfléchiſſions ſur le malheur qui m'obligeoit d'avoir recours à la fourberie, lorſque ma mere entra où nous étions. Avez-vous, dit elle à ma belle-ſœur, inſtruit Roſalie de mes intentions ? Sans doute que vous y avez ajouté vos pernicieux conſeils : Sortez, lui dit-elle, d'un air furieux, & que je ne

vous rencontre jamais où je ſerai. Si ce n'étoit le reſpect que j'ai pour la mere de mon mari qui m'eſt cher, lui répondit ma belle-ſœur, je dirois à Madame de Saint-Clat * * * que je vais ſuivre mon inclination en l'évitant : elle ſortit & fit prudemment, car ma mere qui la ſuivit avec aſſez de vivacité juſqu'à la porte, auroit bien pu lui faire ſentir qu'elle s'étoit oubliée, en s'oubliant elle même.

Ma mere rentra : je fus traitée plus mal qu'elle n'auroit fait la derniere des créatures ; enfin, ſes menaces durerent ſi long-tems qu'elles me donnerent celui de réfléchir, qu'étant à la veille de me voir ſacrifiée, je devois m'armer de plus de fermeté, & lui dire nettement que je ne voulois pas finir les vœux qu'elle attendoit de moi. La réflexion étoit bonne, mais l'exécution difficile, ma timidité étoit un obſtacle invincible : ma tante qui avoit été avertie que j'étois avec ma mere,

vint au parloir, ſa vue me raſſura & m'enhardit: je fus à elle, je me jettai à ſes genoux, je les embraſſois; elle voulut me relever: Non, lui dis-je, Madame, je ne quitterai pas cette poſture que vous n'ayez obtenu de ma mere, la grace de ma liberté, vous me l'avez promis: ayez pitié de moi.

Ayez pitié de vous, dis-je à Madame de Saint-Clat * * *, en me tournant de ſon côté, je ſuis votre fille, j'oſe vous le dire; vos remords troubleront cette tranquillité dont vous croyez jouir après mon ſacrifice: je ſuis coupable par ma réſiſtance à vos volontés; mais je la ſuis malgré moi.... dans ce même moment où je vous demande pardon, je ſens que rien ne pourra me déterminer à faire des vœux que je déteſte... Je prends le Ciel à témoin des efforts que j'ai faits juſqu'à préſent pour vaincre ma répugnance; elle eſt plus forte que

ma raiſon... Voulez-vous me rendre malheureuſe ? Que vous ai-je fait ? qu'ai-je fait à ce monſtre à la haîne de qui vous m'immolez ?

Ma mere, qui juſques-là m'avoit écouté avec un air d'indignation qui marquoit aſſez ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, ſe leva : Malheureuſe, me dit-elle, eſt-ce à ta mere que tu parles?.. oſes-tu bien la menacer de remords, que tu éprouverois, ſi la perverſité de ton cœur n'étoit un obſtacle au repentir ? Je veux être obéie, ou attends toi à tout ce que mon indignation te réſerve. Sors, ajouta-t-elle, voyant que je reſtois à genoux, ton obéiſſance peut ſeule te rendre ta mere.

Je me levai, ma tante n'avoit pas dit le mot : Vous m'abandonnez, lui dis-je, en m'en allant ; je reſtai dans ma chambre, le cœur rempli d'amertume ; elle vint me trouver : je n'ai pu prendre aſſez ſur moi pour lui

cacher ma façon de penſer ſur ſon compte ; elle a eſſuyé de ma part les reproches les plus ſanglans ; je l'ai accuſée de me ſacrifier à l'intérêt de ſa maiſon ; (en vérité, Henriette, je l'en ſoupçonnne) ſi cela eſt, je ſuis perdue ; ſi elle eſt innocente, (le tems me le prouvera) je ne me pardonnerai jamais les duretés que je lui ai dit : le chagrin, mon amie, change le caractere ; je dis aujourd'hui des choſes qu'autrefois j'aurois rougi de penſer.

Je ſuis dans une incertitude cruelle, je ne ſçais à quoi me déterminer ; être malheureuſe par la volonté de ceux qui devroient travailler à notre félicité, c'eſt l'être doublement : la dureté de ma mere... je n'oſe y penſer, je doute quelquefois qu'elle ſoit effective ; l'évidence peut à peine me convaincre ; enfin, je ſuis ſon ſang, mon cœur me l'aſſure, je ſens que je donnerois ma vie pour prolon-

ger la ſienne d'un jour ; elle m'eſt chere, je l'aime ; je voudrois pouvoir lui obéir, je ne puis ; jamais je ne remplirai les engagemens quelle veut me faire contracter, je les ai en horreur.

Ah ! mon amie, de combien de conſolations je ſuis privée par l'abſence du Pere Michel, il eſt à .... Supérieur depuis trois mois ; toutes ſes lettres reſpirent cette philoſophie Chrétienne, qui ſeule eſt conſéquente... il me conſeille de ne pas m'engager ſans vocation. La vie de l'homme, me dit ce reſpectable Prêtre, ne peut être heureuſe qu'autant qu'il remplit ſes devoirs ; on ne peut s'en écarter, ſans troubler l'harmonie générale & ſe perdre : L'Etre-ſuprême exige un culte libre, dégagé de tout reſpect humain, qui parte du cœur ; celui que vous lui rendriez ne pourroit lui être agréable ; il ne ſeroit qu'extérieur, déſapprouvé par votre volonté.

Adieu, ma chere amie, vos lettres, votre amitié, ſont toute ma conſolation.

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE XXXIX.

A la même.

Je ne puis plus douter, ma chere Henriette, de ma perte; mes ennemis l'ont jurée; le parloir m'eſt interdit: ſans la pitié que mes malheurs inſpirent à une Religieuſe, cette lettre ne vous parviendroit pas, tout eſpoir de liberté m'eſt ôté, la nature entiere ſemble ſe ſoulever contre moi: ah! Henriette, l'auriez-vous cru? pouvez-vous vous le perſuader...... je n'ai pas la force..... chere amie, mon frere le Préſident, ſa femme; ils abandonnent leur malheureuſe

fœur, mes maux les fatiguent; de tous ceux qui m'accablent, la perte de leur amitié eft ce que je fens, elle me déchire cruellement... je ne peux y penfer fans défefpoir.

J'ai fuivi leurs confeils, j'écrivis à l'Evêque de ... il y a trois femaines; je lui peignois mon averfion pour l'état qu'on veut me forcer d'embraffer; je le fuppliois d'interpofer fon autorité pour contrebalancer celle de ma mere, fous laquelle je craignois de rentrer, fi je fortois de cette maifon. Ma lettre finie j'attendis pendant deux jours le Domeftique de ma belle-fœur, il y en avoit huit qu'il n'étoit venu; je commençai à foupçonner que le parloir m'étoit interdit, je n'ofai m'en plaindre crainte d'être enfermée; j'imaginai que je pourrois engager quelques Religieufes à faire paffer cette lettre à Madame de Brinville: Madame Chaffale qui me témoigne mille amitiés depuis que je fuis ici,

eſt celle à qui je le propoſai ; j'eus bien de la peine à la déterminer ; enfin elle s'en chargea & elle la fit porter le même jour.

L'eſpérance d'une réponſe favorable & le changement que je crois devoir en réſulter m'a fait attendre pendant quinze jours avec aſſez de tranquillité, une réponſe que j'aurois pu recevoir en huit ; cette longueur, Henriette, ma rendue injuſte ; j'ai oſé ſoupçonner cette Religieuſe ; j'ai plus fait, je le lui ai dit... Elle en a été offenſée ; ſa juſte indignation n'a duré qu'un moment, elle a eu la bonté de me pardonner ! Quelle générosité, elle me couvre de honte...... Cette Dame m'apporta, il y a deux jours un paquet, je l'ouvris avec précipitation ; il y avoit une lettre de l'Evêque : Ah ! mon amie ! quelle eſt la précaution de mes ennemis & leur noirceur ; hélas, je ſuis perdue...... des hommes en place peuvent-ils ſe laiſſer

prévenir, & condamner ſans entendre, l'ai je mérité. Sa lettre eſt entiérement conforme aux vues de ma mere, & il ſemble même la ſoutenir dans ſes prétendus droits, ſur une fille qui doit une obéiſſance aveugle aux volontés de ſes parens.

Hé-bien, Henriette, quel jugement portez-vous de la méchanceté de mes ennemis! n'eſt-elle pas portée à ſon comble? Ils ſe déshonorent pour me couvrir d'infamie, & cela dans l'unique vue de me dépouiller pour s'enrichir: comment déſabuſer l'Evêque, en ai-je le tems? Son ſtyle dur m'ôte la confiance de l'entreprendre & les apparences ſont contre moi. Ah! mon amie, mes larmes n'ont pas ceſſé de couler depuis cette fatale lettre; Madame Chaſſale ma caché juſqu'à ce moment le plus grand de mes malheurs; elle eſt venue ce matin dans ma chambre, je l'ai prévenue que j'allois écrire, eſt-ce encore à l'Evêque, ma-t-elle

t-elle demandé ? je ne m'en chargerai pas. Jugez de ma ſurpriſe, je ne l'avois pas inſtruite que je m'étois adreſſée à lui ; je me ſuis troublée, elle s'en eſt apperçue : Ne craignez pas, m'a-t-elle dit, votre ſecret ne riſque rien ; c'eſt M. de Brinville qui m'a remis la lettre que je vous ai apportée il y a quelques jours. Il m'a prié de vous dire de ne plus lui en adreſſer de cette eſpece ; il s'eſt brouillé avec Madame de Saint-Clat * * * à cauſe de vous ; il dit que tout le monde le condamne : il m'a fait voir la réponſe de l'Evêque de * * * à qui il avoit écrit en lui envoyant votre lettre, elle eſt vive ; elle le détermine à ne plus ſe mêler de vos affaires, il craint le blâme général : il vous plaint, & vous exhorte à la patience, il n'a pas voulu vous écrire : Ma mere, pourroit le ſavoir, m'a t il dit, je ſuis riche, mais j'ai des enfans, elle pourroit leur faire du tort ; dites-lui qu'elle peut vous remettre les let-

tres qu'elle écrira à ſes amis, je les ferai partir & vous en remettrai les réponſes. J'ai fait tous mes efforts pour retenir mes larmes pendant le diſcours de cette Dame, je craignois de perdre un ſeul mot d'une converſation qui me tue: O ciel! me ſuis-je écriée dès qu'elle eût fini, je ſuis perdue! je n'avois qu'eux, ils m'abandonnent. Le déſeſpoir a fait ceſſer les plaintes, je m'en ſuis priſe à mon voile, à ma guimpe, & à tout ce qui tient à l'ordre; malgré les efforts de Madame Chaſſale j'ai tout mis en pieces; mes meubles alloient avoir le même ſort ſi mes forces ne m'euſſent abandonné: celles que la fureur ma prêté m'ont épuiſée, je reſſens des douleurs par tout le corps: ah! Henriette, celles de mon ame ſont plus terribles encore! Quelle perte, ... mere cruelle, c'eſt vous qui m'en privez.... Quoi! mon frere pour un vil intérêt... quelles ſont mes reſſources? il ne m'en reſte

aucune : Que vais-je devenir, chere amie ! je prévois des choſes.... un avenir qui me fait trembler ! que l'amitié m'aide à ſupporter le ſort qui m'attend : encore un mois, il me faudra renoncer... hélas ! tous ſentimens de plaiſirs peuvent être morts en nous pour un certain tems, on croit qu'ils ne renaîtront jamais, mais l'eſpérance d'un bonheur, quoique ſouvent imaginaire, ne peut nous quitter. Depuis mes pertes j'ai renoncé à cette attente agréable de la vie dont j'aurois joui, ſi la mort.... je ſens bien que je ne ſerai plus parfaitement heureuſe, mais j'entrevois un avenir où jouiſſant de ma liberté, je pourrois paſſer des jours moins malheureux que dans le cloître : je n'ai que dix-neuf ans, ma mere en a ſoixante, ſelon le cours de la nature je dois lui ſurvivre ; ces réflexions, mon amie, ne ſont pas criminelles, je ne la ſuis pas aſſez pour deſirer ſa mort ; ſi mes vœux pou-

voient prolonger ſes jours, je ne balancerois pas, je les prononcerois avec joie, mon cœur ſatisfait de remplir ſon devoir vaincroit ſa répugnance; j'aurois la douce conſolation de m'être acquittée en partie des grandes obligations que l'on doit à l'auteur de ſa naiſſance, hélas! mon ſacrifice s'achevera, je ne puis en douter... Quand je réſiſterois, ne ſuis-je pas au pouvoir de mes ennemis? Abandonnée de la nature entiere, que dis-je, c'eſt elle qui me perſécute, elle ſe bouleverſe pour me perdre, ſon ordre naturel, ſes devoirs les plus ſacrés ſemblent fuir à mon aſpect; je l'apperçois dans le lointain, je veux la ſuivre, je crois l'atteindre, je veux la toucher, je recule d'horreur; c'eſt mon cœur qui me montroit ſes traits, ce phantôme que j'embraſſe ſe dépouille, le nuage diſparoit. O ciel! Henriette, que vois-je, la haîne, l'envie, l'avarice & la vengeance, tous ces vices m'environ-

nent, ils s'unissent pour me terrasser, je tombe sous leurs coups. L'amitié en pleurs me console; je recueille en expirant ces larmes précieuses, Henriette, sans vous, sans Julie, je n'existerois plus.

*Rosalie de Saint-Clai***.*

LETTRE XL.

A la même.

S'il m'étoit permis de choisir entre la mort ou prononcer mes derniers vœux, je préfererois la premiere, elle me délivreroit de mes maux; l'autre les multiplie, c'est le sceau fatal qui scellera mes malheurs : dans huit jours tout espoir de délivrance me sera ôté : ah ! Henriette, vous qui connoissez le cœur que l'on déchire, ap-

prenez-moi quelle eſt ſa nature ; il connoît ſes ennemis, ſes bourreaux, il déteſte leurs crimes, il frémit à leur vue ; il voudroit haïr. Vœux impuiſſans ! il chérit la main qui le frappe : ma mere, Henriette, m'eſt chere ; je plains ſa foibleſſe, je prévois ſes remords ; hélas ! la dureté qu'elle me fait éprouver n'eſt point dans ſon cœur ; elle lui eſt étrange, j'en ai des preuves, on lui a vu répandre des larmes pour Roſalie.

Depuis la réponſe de l'Evêque de ... & la connoiſſance des ſentimens du Préſident, mes eſpérances détruites m'ont déterminé à faire mes efforts pour ſoumettre ma raiſon à une obéiſſance qui la révolte. J'ai prié Madame Chaſſale de m'aider dans cette entrepriſe ; elle a bien voulu me prêter ſes conſeils : ſon aſſiduité, ſa morale dictée par le bon ſens & la religion, ſont parvenues en trois ſemaines, à me perſuader que je pourrois m'accoutu-

mer à cet état pour lequel j'ai tant de répugnance : je lui disois journellement les progrès de résignation que j'éprouvois, elle m'en remercioit par les plus tendres caresses ; Elle me demanda il y a dix jours quand je voulois entrer en retraite ? Il est d'usage d'en faire une de huit jours avant la profession. Hélas ! lui dis je, quand on voudra ; mais que je crains ce moment de solitude ! ne m'abandonnez pas à moi-même, votre amitié peut seule me soutenir : elle me promit de me faire compagnie, j'en obtins la permission de ma tante.

Dès que ma retraite fut commencée je sentis renaître mes frayeurs ; je les communiquois à Madame Chassale, rien ne put pour cette fois me calmer : l'approche de l'instant qui devoit m'ôter la liberté me faisoit trembler, je fis appeller ma tante ; je lui dis que je ne pouvois me résoudre à faire profession sans avoir vû ma

mere. La ſupérieure eut la bonté d'écrire à Madame de Saint-Clat*** & je fus appellée au parloir le lendemain : j'y deſcendis avec une agitation terrible ; mais que devins-je, Henriette, lorſqu'au lieu de ma mere que je croyois y trouver, je vis de Saint-Clat***!.. mon bouleverſement fut ſi grand que je crus me trouver mal ; j'étois appuyée auprès de la porte, je ne pouvois avancer : Raſſurez-vous, me dit-il, c'eſt moi, vous vouliez parler à ma mere, ce ſera à ſon fils, c'eſt la même choſe ; elle ſeroit venue, mais elle a eu peur de s'impatienter, car on dit que vous pleurez, & ma mere n'aime pas les larmes : pour moi, je les déteſte, mais j'ai de la modération, & vais vous écouter, de quoi s'agit-il ? Si j'avois eu la force de m'en retourner en l'appercevant, je me ſerois épargnée l'indignation que de pareils propos m'inſpirerent ; ce n'étoit pas l'inſtant de la laiſſer

éclater, je le sentis; je pris assez sur moi pour paroître n'y faire qu'une foible attention.

Vous venez, lui dis-je, en m'avançant vers la grille, pour remplacer ma mere; c'est donc à elle que je m'adresse: A la veille de former des vœux que j'ai en horreur, j'ose la supplier de se souvenir que je suis son sang, & vous mon frere, lui dis-je, en me jettant à genoux; ayez pitié de moi, devenez mon protecteur, que je vous doive ma liberté, je vous devrai la vie: je vous abandonne mon bien, je suis prête à y renoncer, qu'exigez-vous de plus? Rien, me dit-il, est-ce tout ce que vous avez à me dire? Ma douleur & mes larmes m'empêchoient de lui répondre; il alloit sortir, Ne me quittez pas, au nom de Dieu, n'ai-je plus rien à espérer? quoi la nature est-elle sourde pour moi! Elle l'est effectivement, me dit-il, en revenant, elle vous fait oublier vos

devoirs ; mais il y a long-tems que vous avez appris à n'en respecter aucuns, & pour une fille de dix neuf ans, vous jouez assez bien l'hypocrite : car vous, ma très-chere sœur, à mes genoux ! la chose est nouvelle..... je ne m'en serois jamais douté ;.... entre nous, un monstre ne doit pas s'attendre à tant d'égards de la part d'un Ange... j'en suis tout honteux & si honteux, ajouta-t il, que je me cache : il mit son mouchoir sur sa tête en faisant de grands éclats de rire. La patience m'échappa, je me relevai : Misérable, lui dis-je, tu viens encore insulter à mes maux, ta haîne est donc sans bornes ? Ne m'insultez pas, ma très-chere sœur, où je... Que feras-tu, infâme ? qu'ai-je à craindre ? Ta colere est impuissante, lui dis-je, voyant qu'il approchoit d'un air furieux de la grille ; non, je ne serai pas Religieuse où l on me traînera à l'Autel ; va le dire à ta mere. Je m'en

allois, un coup de piſtolet qu'il me lâcha me fit tomber.

Ce bruit fit accourir la Touriere ; j'étois ſans connoiſſance, elle me crut morte : ſes cris amenerent bien-tôt toute la Communauté à mon ſecours : on me porta à l'infirmerie ; j'étois au lit lorſque je repris connoiſſance. J'avois été déhabillée, on me demanda où je ſentois du mal ? je dis que c'étoit à la tête : Mon bandeau étoit plein de ſang, ma tante paroiſſoit au déſeſpoir, toutes les Religieuſes pleuroient : on fit appeller le Chirurgien, il viſita ma bleſſure qui provenoit du coup que je m'étois donné en tombant ; j'ai été ſaignée. Ma tante ne fait que pleurer, c'eſt elle qui m'a dit que ma mere avoit verſé des larmes le jour de cet accident ; hélas ! Henriette, ſi ſa tendreſſe pouvoit ſe réveiller en faveur de votre amie, puis-je l'eſpérer ? Je l'ai fait ſupplier de venir me voir ; je lui écrivis hier, j'attends

ſa réponſe. . . La voici cette réponſe, mon amie. » Obéis & je ſerai ta mere «. Chere Henriette! mon amie! je ſuis déſeſpérée, je vous quitte pour un inſtant...... Je ne pus hier finir cette lettre : en ceſſant d'écrire, je fus trouver ma tante, elle en tenoit une de ma mere : Roſalie, me dit-elle, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez été miſe ici, votre averſion, ma chere enfant, m'empêche de vous recevoir; je l'ai marqué à votre mere, ſa réponſe me fait trembler. Madame de Saint-Clat * * * lui marque : » Si Roſalie n'a le voile noir à la fin de » cette ſemaine, je la conduirai à ma » Terre de .... où ſon frere & moi » lui tiendrons compagnie «. Que comptez-vous faire, ai-je dit à ma tante, après avoir lu? C'eſt à vous à qui je fais cette queſtion m'a-t-elle répondu. Je ne peux vous recevoir de force au nombre de mes Religieuſes, il faut vous déterminer à me quitter.

Ah ! Henriette, quelle alternative ! quel choix ! Je me ſuis jettée entre ſes bras, je l'ai ſuppliée de me garder ; c'eſt donc de mon aveu que je ſerai ſacrifiée : eſt-il, mon amie, une ſituation plus cruelle que la mienne ? obligée de deſirer ce que je déteſte ! . . . . Chere amie ! Henriette ! qui oſeroit à mon préjudice uſurper le premier rang entre les malheureux ? mes maux, j'y ſuccombe. . . D'où vient votre ſilence ? il m'inquiéte : faites le ceſſer, vous qui connoiſſez le cœur de votre infortunée.

Roſalie de Saint-Clat ***.



LETTRE XLI.

A la même.

Tout est consommé. Il y a huit jours, Henriette, que je suis liée par des sermens que mes ennemis croient irrévocables; la méchanceté, la noirceur, tous les vices leurs adhérans, ont caballé & entraîné ma perte: leurs voeux satisfaits par ceux que j'ai prononcés ne gardent plus de mesure; le masque tombe, les monstres paroissent, ils ne m'effraient plus, leur férocité me donne du courage.

Je vous ai instruite par ma derniere, (que l'on ne vous a peut être pas remis) que ma tante avoit reçu une lettre de ma mere, & du parti que j'étois obligée de prendre, de peur de tomber au pouvoir de Saint-Clat * * *:

la priere que je fis à la Supérieure de me garder, fut l'effet de la frayeur; les réflexions que je fis enſuite me rendirent quelques eſpérances, & me déterminerent de paroître n'en avoir plus. Je relus la lettre de l'Evêque de... il me dit : » Pour vous être utile, il faudroit » qu'il y ait eu des voies de fait, em» ployées pour vous faire prendre le » voile, & qu'elle continuaſſent à votre » profeſſion, cela poſé, &c.

La violence que j'ai eſſuyée de Saint-Clat ***, & que je ſuis à même de prouver, eſt une voie de fait aſſez forte, dis-je en moi-même. Il eſt à préſumer, que ſi je renonce publiquement à mes vœux, au moment de les prononcer, que mes ennemis me fourniront des armes contr'eux; je conclus après ce raiſonnement qu'il étoit de mon intérêt d'affecter de vouloir obéir; je ne communiquai pas mes intentions à Madame Chaſſale, je commençois à m'en défier; j'avois remarqué de-

puis quelques jours ſur ſa phiſionomie un air curieux & embarraſſé, qui me donna des ſoupçons que votre ſilence ſembloit juſtifier.

Elle s'apperçut de mon changement par ma conduite ; au lieu de la chercher comme je faiſois huit jours avant, j'évitois de me trouver ſeule avec elle ; je ne quittai plus ma tante juſqu'à l'inſtant marqué pour ma profeſſion. La veille, je pleurois beaucoup, elle mêloit ſes larmes aux miennes, & tâchoit par ſes careſſes de m'inſpirer cette fermeté dont j'avois tant de beſoin. La réſolution que j'avois priſe, de renoncer publiquement aux vœux que j'allois prononcer, m'effrayoit ; je craignois les ſuites d'un éclat qui alloit me faire autant d'ennemis que de Religieuſes, & je ſuis à leurs diſpoſitions. Motif ſuffiſant pour augmenter mes irréſolutions.

Le jour qui devoit mettre le comble à la félicité de mes ennemis arri-

va. Je me rendis au Chœur, j'étois placée ſur un prie-Dieu en face de l'aſſemblée & fort près de la grille, j'y jettai un coup d'œil : ma mere qui étoit aſſez près de l'autre côté, me fit un petit coup de tête ; je n'eus pas la force d'y répondre : je ſentis un tremblement ſi violent que je craignis de me trouver mal, je me levai pour ſortir. J'ai beſoin de prendre l'air, dis-je à ma tante, qui étoit à ma gauche ſur un autre prie Dieu ; elle me ſuivit. Dès que nous fûmes dehors du Chœur, je lui dis que je voulois encore parler à ma mere. Y penſez-vous ? me dit-elle, quoi ! tout le monde eſt ici, & vous avez encore l'eſpérance qu'elle changera : allons, ma chere Roſalie, où eſt cette fermeté, cette réſigation que je vous ai cru : oubliez-vous que de Saint-Clat * * * eſt ici ? Il ne peut me tuer, lui dis-je, il y a trop de monde.

La Sacriſtie, ma chere Henriette,

eſt à côté de la porte du Chœur, je l'ouvris avec vivacité, j'y entrai : ma tante qui ne l'avoit pas prévu, ne put m'en empêcher ; je m'adreſſai à un Prêtre que je ne connoiſſois pas, & qui paroiſſoit ſe préparer pour dire la Meſſe : Au nom de Dieu, Monſieur, lui dis-je, ayez pitié de moi ; je veux parler à ma mere : on me le refuſe, ayez la bonté de lui dire qu'elle vienne ; je n'ai qu'un mot à lui dire ; ne me refuſez pas cette grace. Comme il étoit à moitié habillé pour aller à l'autel, un autre Prêtre qui étoit là, fut chercher Madame de Saint-Clat * * *, Dites-lui, Monſieur, que je ne fais point de vœux, ſi elle me refuſe la grace que je lui demande, dis-je, à celui qui ſortoit : j'attendis plus d'un demi-quart d'heure, ma tante n'avoit oſé me ſuivre.

Ma mere arriva : dès que je la vis, je fus me précipiter à ſes genoux que j'embraſſai. Ah ! Henriette, toutes

mes douleurs ſe renouvellerent ; mes bras, mes mains, ſe ſerroient avec une violence dont je n'étois pas maitreſſe, mes dents jointes enſemble, m'empêchoient d'articuler; je n'ai-jamais rien éprouvé de ſemblable ; tous mes mouvemens étoient convulſifs. Eh ! bien, Roſalie, me dit ma mere, que ſignifient ces contorſions? m'avez vous demandé pour me faire une ſcène ? Elle fit un pas, je crus qu'elle vouloit ſortir, je la retins de toutes mes forces ; remettez-vous, Madame, me dit le Prêtre à qui je m'étois adreſſée, remettez-vous ? Elle me paroît accablée de douleurs, dit il à ma mere ; ne feroit-elle pas contente de ſon état ? Ah ! Monſieur, lui dis-je enfin, priez pour moi, je ſuis perdue : ô ! ma chere mere ayez pitié de moi, de votre fille ; au nom de Dieu ne me ſacrifiez pas, laiſſez moi penſionnaire ? Mes larmes m'empêchoient de mieux m'expliquer : ma

mere me repoussa avec violence; Fille indigne du jour, me dit-elle, tu cherches à me déshonorer, tu sçais mes volontés: la colere lui ôtoit la faculté de trouver les termes dont elle auroit voulu se servir pour m'accabler: j'étois toujours à genoux; elle voulut sortir, je me relevai, je la retins: Je vous suivrai à l'Eglise, lui dis-je, écoutez-moi? Elle se retourna avec assez de violence pour me faire tomber, je me fis mal au bras, la douleur m'arracha un cri, il fut entendu dans l'Eglise. De Saint-Clat* * *, qui étoit sans doute à la porte entra; il vint à moi d'un air furieux qui lui est naturel, ma mere l'arrêta: il y avoit quatre Prêtres qui étoient avec nous, ils se mirent devant moi. Au moment que ce misérable étoit entré, il avoit porté la main à son épée: on le fit sortir; son action effraya ma mere, elle se trouva mal, on la secourut. Je pleurois amérement, je te-

nois ſes mains ; je crus qu'elle ſerroit une des miennes, un rayon d'eſpérance me fut rendu, il dura peu ; elle ſe leva : C'en eſt trop, me dit-elle, obéis, où viens chez moi pleurer tes égaremens.

Cet excès de dureté me rendit à moi-même : Non, lui dis-je, en me relevant, je ne veux pas être aſſaſſinée ; je vais où votre cruauté me conduit, & vous, Meſſieurs, en parlant aux Prêtres qui étoient préſens, (& qui regardoient ma mere avec une indignation, qui ne lui ſeroit pas échappée ſans la fureur où elle étoit) je vous prends tous à témoin que je renonce aux vœux que je vais faire, que je les déteſte, & que la crainte d'être égorgée par ce malheureux, qui m'a manquée il y a dix jours, je ne ne finirois pas une cérémonie que j'ai en horreur : je rentrai au Chœur, & me remis à ma place. Ma tante

avoit entendu tout ce qui venoit de ſe paſſer dans la Sacriſtie.

Le Prêtre qui étoit habillé pour dire ſa Meſſe quitta ſes habits, & dit, qu'il ne recevroit pas mes vœux. Les trois autres, dont l'un eſt l'Aumônier de la maiſon, dirent la même choſe ; je vis l'inſtant où l'on ſeroit obligé de s'en retourner faute de Prêtre. Toute l'aſſemblée promenoit des regards curieux ſur ma mere & ſur moi ; ſon entrée à la Sacriſtie un moment après que j'étois ſortie du Chœur, le cri qu'on avoit entendu ; de Saint-Clat * * * qui avoit ſuivi ſa mere & qui étoit reſſorti auſſi-tôt ; le trouble de ma mere en retournant à l'Egliſe, & mon air d'aſſurance en y rentrant mettoient les conjectures en défaut : il ſe paſſa un quart-d'heure avant qu'il parût un Prêtre. De Saint-Clat*** étoit ſorti, il en amena un, qui jouit d'une déférence qu'il ne doit

qu'au hasard. Je fis mes vœux. Au moment que je les prononçai, je sentis un frémissement qui m'ôta la parole, je me remis & achevai le sacrifice.

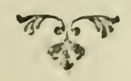
Je me rendis au parloir pour remercier une partie des étrangers qui avoient assisté à la cérémonie ; le Président & sa femme y étoient, je ne pus les voir sans répandre des larmes; celles de ma belle-sœur couloient avec abondance ; elle me remit vos trois dernieres lettres, & celle que vous lui adressés de Paris ; ensemble celle de Julie. Jugez, Henriette, de ma surprise ! vous n'avez pas reçu celles que je vous ai écrites par la voie de cette indigne Chassale, la malheureuse les a sans doute remises à ma mere ; je n'ai pas encore pu le découvrir. De Brinville & sa femme étoient absents depuis trois mois, je l'ignorois, ils avoient ordonné à un

Domeſtique qu'ils avoient laiſſé ici, de venir deux fois par ſemaine prendre mes commiſſions, & de m'apporter toutes les lettres qui viendroient à leurs adreſſes. Il dit s'être acquitté de ces ordres, & que chaque fois il a parlé à une Religieuſe qu'il dépeint aſſez pour reconnoître les traits de cette indigne femme, que je croyois mon amie. Elle faiſoit ſemblant de m'apporter les lettres, & elle les lui rendoit; en lui diſant qu'il eût à les garder juſqu'au retour de ſes Maîtres, quelles étoient pour eux; il ajoute, qu'elle lui en a remis cinq, il y a quinze jours ou trois ſemaines pour mettre à la poſte. Sont-ce celles que je vous adreſſois? & à Julie? je l'ignore. Je ne ſuis inſtruite de ces circonſtances que d'hier, Madame de Brinville vint me voir, elle m'apprit la mort de Madame ſa mere; c'eſt cette perte qui a cauſé leur voyage, & ma laiſſé en

en butte à la trahiſon ; je ne lui ai pas encore parlé des propos que la Chaſſale m'a rendus de la part de mon frere, les marques de leur tendreſſe ne ſont point équivoques, je rougis de les avoir ſoupçonnés.

Ils arriverent la veille de ma profeſſion. Ils ne purent obtenir de me voir ; mais ils apprirent le coup de piſtolet que de Saint-Clat * * * m'a lâché il y a quelque-tems ; je vous en faiſois le détail, ſi vous ne l'avez pas reçu marquez-le moi : j'attends le Préſident cette après midi, je finis cette lettre pour l'en charger. Adieu, Henriette, je ne crains plus rien, auſſi n'ai-je rien à menager ; je vais employer tous les moyens poſſibles pour ma délivrance. Je ſuis votre

*Roſalie de Saint-Clat***.*



LETTRE XLII.

*Henriette, à Rosalie de Saint-Clat***.*

Vos lettres, ma chere Rosalie, me sont parvenues toutes ensemble; les deux dernieres qui m'étoient adressées à Mircourt, viennent de m'être renvoyées; le cachet en a été défait assez mal-adroitement; votre silence m'inquiétoit, j'écrivis à Madame de Brinville, point de réponse; je me suis adressée à votre Supérieure & vos lettres sont arrivées. Jugez de mes chagrins par les vôtres! concevez mon indignation contre vos infâmes bourreaux: oui, mon amie, ils ne méritent aucuns ménagemens;

vous vous devez à vous-même, à vos amis, à la ſociété; reclamez contre vos vœux, vous le pouvez; ma fortune eſt à vous, diſpoſez de tout ce que je poſſéde, c'eſt votre bien; M. de Mircourt emploiera ſon crédit, celui de ſes amis pour vous ſervir; n'épargnez pas ſes démarches, il ne peut être heureux qu'autant que vous ſerez parfaitement tranquille: je ne vous rends pas la ſituation de l'aimable Julie; je l'ai vue, nous avons pleuré enſemble votre ſilence & vos malheurs: elle a reçu vos lettres, ſon déſeſpoir, Roſalie, auroit touché les plus indifférens, elle doit vous répondre ces jours ici; je l'ai aſſurée que vous pouviez quitter un état qui cauſe toutes ſes peines, cela m'a paru les adoucir.

La lettre de l'Evêque de . . . . je ne peux croire qu'elle vienne de lui, un ſtyle auſſi dur eſt le langage d'un

furieux : l'abſence du Préſident autoriſe mes ſoupçons ; c'eſt une piece fabriquée par vos ennemis, qui peut vous devenir utile. Ne tardez pas à m'apprendre en quoi je puis vous ſervir ; mon cher Mircourt aſſure la chere amie de ſon Henriette des ſes reſpectueux ſentimens ; les miens, Roſalie, vous ſont connus.

Henriette.



LETTRE XLIII.

*Rosalie de Saint-Clat * * *, à Henriette.*

Vos doutes, Henriette, étoient fondés, la lettre de l'Evêque de ..... n'est pas de lui; je la montrai au Président il y a quelques jours, je lui racontai ce que l'indigne Chassale avoit osé me dire de sa part; il ignoroit absolument ce dernier trait de fourberie; ma belle-sœur n'a pas reçu celle que je lui ai adressée pour ce Prélat. Je crois en connoître l'écriture, me dit mon frere, après l'avoir examinée, il m'est aisé de la vérifier; je la soupçonne du frere de cette malheureuse qui vous trompoit, pour le style c'est celui de Saint-Clat * * *.

Le Préſident revint hier ; il ne s'étoit pas trompé, le frere de la Chaſſale a ſervi de Secrétaire à la fourberie. De Brinville écrit par cet ordinaire à l'Evêque ; il lui raconte la façon cruelle dont j'ai été traitée, & l'intention où je ſuis de reclamer contre mes vœux ; il lui demande ſa protection pour moi, & lui envoie cette lettre fabriquée ; j'attends ſa réponſe avec une impatience proportionnée à l'envie que j'ai de ſortir d'ici. La conduite que je ſuis obligée de tenir me met dans une contrainte continuelle. L'expérience m'apprend à me défier de tout ce qui m'environne ; ma tante cherche à pénétrer dans mon ame, elle me ſuit juſque dans les moindres démarches : l'indigne Chaſſale, rougit arrogamment, quant elle me voit ; ſa honte perce à travers ſon inſolence ; elle ne peut douter que je ſçais ſes fourberies, elle ſemble vouloir m'en impoſer par un air d'aſſu-

rance qu'un ſeul de mes regards détruit.

Ma mere entra hier au parloir un inſtant après que le Préſident en fut ſorti, ſa vue..... Je fais trève à ce qu'elle m'inſpire; elle m'a forcée d'être criminelle; c'eſt la ſeconde viſite que j'en reçois depuis ma profeſſion. Mon frere le Chevalier étoit avec elle, je ne l'avois pas vu depuis qu'il eſt au ſervice; il y entra l'année que je fus à Paris; cette époque, Henriette, eſt bien douloureuſe pour mon cœur. Il paroît d'un caractere fort doux; je ne le crois pas inſtruit des perſécutions que j'ai eſſuyées, car il me demanda d'où vient je m'étois faite Religieuſe? je m'y ſerois oppoſé ſi j'avois été ici: Vous n'auriez pas dû y conſentir dit-il à ſa mere, en lui baiſant la main. Croirez-vous, Henriette, que Madame de Saint-Clat *** fut déconcertée de l'apoſtrophe; & rougit, je fus troublée, je ſouffrois pour elle.

Je ſuis contente de mon état, dis je au Chevalier, il ne peut changer : ma mere me regarda & me dit, voilà l'année de votre penſion échue prenez cette bourſe, en me préſentant la ſienne qu'elle tira de ſa poche. Je reçus en héſitant ce préſent ; car elle me paya ma penſion le ſurlendemain de ma profeſſion, qui jointe à ce cadeau, & à cinquante louis que j'avois déja me forme près de mille écus comptant, quand il ſeront dépenſés je profiterai de vos offres obligeantes ; je ne vous en remercie pas, je connois le cœur qui me préſente ſa fortune & ſon crédit. J'ai reçu une lettre de Julie, elle reſpire la douleur, je crains de perdre cette infortunée ; je lui réponds ; voyez là, Henriette, conſolez-là : qu'elle eſt malheureuſe !

Mille amitiés à votre cher époux ; quand pourrai-je vous embraſſer tous deux ?

*Roſalie de Saint Clat ***.*

LETTRE XLIV.

A la même.

AH! Henriette, chere amie! de tous les maux que j'ai essuyé; ceux que je ressens sont les plus cruels; ils me renouvellent... hélas! mes entrailles déchirées ressentent toutes les douleurs qu'éprouve une mere au désespoir; la mienne, Henriette, vient de perdre deux de ses enfans: ma malheureuse famille semble être née pour se détruire, elle est son ennemi.

Ma tante me fit appeller il y a trois jours, je la trouvai toute en larmes & dans un état qui m'effraya. Rosalie, me dit-elle, mon enfant, Rosalie! tout est perdu!..... que vous êtes cruellement vengée!.. votre frere... de Saint-Clat***, il sera la perte de

ſa famille : Au nom de Dieu , lui dis-je , achevez , qu'eſt - il arrivé ? Ah , mon amie , elle me raconta que de Saint-Clat * * *, qui eſt à la campagne depuis quinze jours avec ſa mere & le Chevalier , vient de tuer ſon malheureux frere d'un coup de fuſil , en revenant de la chaſſe : le Préſident qui en a été inſtruit le lendemain , eſt parti avec ſa femme pour aller conſoler ma mere , qui eſt au déſeſpoir ; c'eſt lui qui a annoncé cette nouvelle à ma tante. Il lui marque que la brutalité de Saint-Clat * * * n'a aucune part à cet accident , que l'infortuné Chevalier marchoit devant ſon frere , lorſque le fuſil de ce dernier qu'il tenoit ſous ſon bras s'eſt lâché. » Le Chevalier, ajoute le Préſi-» dent , a employé ſes derniers mo-» mens à conſoler ſon frere qui eſt » déſeſpéré; il s'eſt ſauvé par les ſol-» licitations de ma mere , qui craint » les premiers effets de la prévention

» & des pourſuites de la Juſtice. «

Ce terrible accident, mon amie, me fait oublier toutes les peines que j'ai eſſuyées de la part de ces deux perſonnes; je ne vois que leur malheur, je le partage, mon cœur verſe des larmes de ſang ſur leur infortune: que ne puis-je voler au ſecours de ma mere & de ſon fils! De Saint-Clat* * *, mon amie, eſt trop malheureux pour ne pas être plaint. Je ſens que je ſuis ſa ſœur, pourra-t-il jamais reparoître? ô ciel! que deviendroit ma mere?

Vous m'aimez, Henriette, je vous ſuis chere; voici l'inſtant de ſervir votre amie, d'employer le crédit de votre cher Mircourt, & celui de ſes amis, pour obtenir la grace de mon frere; il m'eſt cher, c'eſt mon ſang: Roſalie, en auroit-elle qui ne vous fût précieux? J'écrivis hier au Préſident, je lui réponds de vos ſervices: voyez le Comte d'Hes * * *, ma vie dépend de la grace de mon frere,

Mircourt peut me la conſerver. Adieu, Henriette, votre amitié fait mon bonheur.

*Roſalie de Saint-Clat ***.*

LETTRE XLV.

A la même.

De quels termes, Henriette, puis-je me ſervir pour vous témoigner tout ce que mon cœur ſent de reconnoiſſance? je vous dois ma tranquillité, celle de ma mere, l'honneur de ma famille : vous m'avez rendu un frere; la grace du mien, qui eſt l'ouvrage de votre amitié, rend un homme à la ſociété, & un Citoyen à l'Etat. Le plaiſir que vous avez reſſenti en l'obtenant peut à peine vous peindre

celui que j'eus en la recevant de mon amie ; fiere de diſpoſer d'un cœur comme celui de mon Henriette & de ſon cher Mircourt, je courus dans la chambre de ma tante ; je tenois votre lettre inimitable, cette peinture touchante & naïve de l'amitié ſatisfaite, je la montrai à la Supérieure. Voilà, lui dis-je, cette Madame de Mircourt, cette Henriette, l'amie de Roſalie, à qui l'on a oſé écrire des impertinences, qui a été accuſée de donner de pernicieux conſeils : liſez ma tante, connoiſſez ſon cœur ; je l'embraſſois, Madame Chaſſale entra : je fus à elle, je la ſerrois dans mes bras avec tendreſſe ; comment aurois-je pu me ſouvenir du paſſé ? votre exemple, Henriette, m'apprend à être généreuſe. Je vous pardonne, lui ai-je dit, en faveur de mon amie ; prenez part à ma joie, connoiſſez, reſpectez Henriette, vous deviendrez vertueuſe. J'avois dit à ma tante de

lire votre lettre, & en même-tems je l'avois mise dans ma poche ; ah ! Henriette, je n'avois pas l'air d'une créature raisonnable ; ma tante qui ignoroit la cause de mon ravissement, me demanda ma lettre, je la lui donnai ; elle pleuroit en la lisant : J'envoyai chercher le Président, il venoit de recevoir celle de votre mari & une du Comte d'Hes * * *, qui lui apprenoit que c'est à vous, à vous seule que nous avons tant & de si grandes obligations ; je lui remis avec ma lettre celle de Sa Majesté ; il porta le tout à ma mere. Représentez-vous sa joie, jouissez de votre ouvrage ; vous êtes mere, cette auguste qualité doit ce me semble, ajouter quelques chose de bien délicieux à la satisfaction. De Saint-Clat * * * étoit au Chartreux, il est auprès de sa mere, dans le sein de sa famille ; il la console de la perte qu'il lui a causée : il est devenu homme ; ses regrets, & son désespoir l'an-

noncent : je ne l'ai point encore vu, il craint, dit-on, de paroître devant moi ; il voulut hier m'écrire, ses larmes, & le désordre de son esprit l'en empêcherent.

Madame de Saint-Clat *** demande tous les jours de mes nouvelles, elle est malade ; ma belle-sœur ne la quitte pas, mon cœur voudroit partager les soins qu'elle lui rend ; le Président me conseille de profiter de ces circonstances pour obtenir son consentement pour ma reclamation ; c'est sa tendresse pour votre Rosalie qui l'empêche de s'appercevoir qu'il y auroit de la cruauté à lui rappeller celle que j'ai éprouvé ; je veux attendre que son ame tranquille puisse goûter le plaisir de me rendre heureuse ; c'est au cœur de ma mere que je veux devoir ma liberté ; la mort du malheureux Chevalier, mon frere, est trop récente pour lui rappeller qu'un de ses enfans languit dans un

état de mort ; en me rendant à la vie dans ces premiers inſtans , elle ſentiroit trop vivement l'impoſſibilité de reſſuſciter ſon fils : hélas ! elle croit peut être que Dieu offenſé a voulu la punir ; cette idée me peine , pour la bannir de ſon cœur , je crois que je conſentirois à reſter toute ma vie ici , malgré l'ennui , les dégoûts & l'horreur que j'ai pour l'habit que je porte ; ils augmentent journellement, & j'y ſuccomberois , ſi mon cœur avoit formé les vœux que ma bouche a prononcés. Adieu , chere amie , je ſuis votre reconnoiſſante

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XLVI.

A la même.

Vous avez raiſon, Henriette, j'ai trop compté ſur les apparences; la tendreſſe de ma mere, toujours dépendante des circonſtances, diſparoît avec elles: depuis ſix mois, je reſpecte ſa douleur; les larmes qu'elle donnoit à la mémoire de ſon fils me faiſoient eſpérer qu'à la fin elle ſe ſouviendroit de ſa fille; ſes careſſes, ſes attentions, tout contribuoit à fortifier mon erreur, elle vient d'être diſſipée.

Depuis la mort malheureuſe de mon frere, de Saint-Clat * * *, dont le caractere n'a jamais été liant, eſt devenu d'un noir, & d'une humeur inſoutenable à lui-même; ſa patrie lui eſt odieuſe; il dit à ſa mere qu'il

vouloit voyager, elle y consentit avec peine, & il est parti il y a un mois. Elle en a reçu une lettre la semaine passée, il lui apprend qu'il s'embarque pour la Martinique ; vous concevez sa douleur : de Brinville & sa femme, ont eu toutes les peines d'en calmer les premiers effets ; devenue plus tranquille, ils ont cru l'instant propice pour lui parler de moi ; elle les a écouté, j'en ai été prévenue ; je lui ai écrit pour la supplier de me permettre d'espérer qu'elle se souviendroit un jour que je ne suis point Religieuse. Mon frere & sa femme étoient chez elle, à la réception de ma lettre, elle s'est mise en colere, en protestant qu'elle ne consentira jamais à une réclamation qui la déshonoreroit, ce sont ses termes. Le Président vint me rendre sa réponse.

Vous vous rappellerez peut-être que quelques jours avant l'accident de Saint-Clat * * *, de Brinville

avoit écrit à l'Evêque de .... en lui envoyant la lettre ſuppoſée que la Chaſſale m'avoit remiſe. Ce Prélat lui répondit dans le tems; il l'aſſuroit de la part qu'il prenoit à mes malheurs & de ſon envie de m'être utile; il lui faiſoit obſerver, qu'avant de commencer ma réclamation, il faudroit me mettre à l'abri de mes ennemis, en me changeant de Communauté, à moins que ma ſanté ne fût aſſez mauvaiſe, pour que, ſur l'atteſtation de pluſieurs Médecins, on puiſſe m'accorder une permiſſion de ſortir pour aller paſſer ſix mois chez quelque perſonne de ma famille, qui ſeroit dans mes intérêts. Mon frere répondit à cette obligeante lettre, & lui marque les raiſons qui m'empêchoient pour quelque tems de profiter de ſes bontés : il vient de lui écrire, il lui rappelle ſes promeſſes, & le prie de les effectuer; il lui envoie un Certificat de quatre Médecins qui

atteſtent que j'ai beſoin du grand air. Ils ont raiſon, Henriette, j'en ai beſoin ; ce ſont nos deſirs qui les multiplient ; celui de la liberté doit être pardonnable, il tient trop à l'exiſtence pour vouloir l'en ſéparer.

Ne m'écrivez pas que vous n'ayez reçu de mes nouvelles ; ſi la réponſe de l'Evêque répond à mes eſpérances j'irai aux Hoſpitalieres de . . . où eſt ma ſœur, paſſer le tems de mon procès. Adieu, mon Henriette, je ſuis tout à vous.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XLVII.

A la même.

J'AI obtenu la permiſſion tant deſirée de ſortir d'une priſon, où j'eſpere ne jamais rentrer, M. l'Evêque de... l'envoya hier au Préſident par un de ſes Grands-Vicaires; elle eſt du Provincial de l'Ordre; elle a été ſignifiée & exécutée dans une heure de tems: c'eſt de chez mon frere que je vous écris; mais comment vous rendre la ſurpriſe que cette nouvelle inattendue a cauſée à mes ennemis.

Le Préſident vint hier m'annoncer l'arrivée du Grand-Vicaire, & ſa miſſion. Ils étoient convenus, qu'il ne verroit la Supérieure qu'au moment où

je ſerois prête à ſortir. Il faut, Henriette, avoir éprouvé autant de peines que j'en ai eſſuyé pour prendre une idée juſte de la joie dont j'ai été tranſportée ; je crois que l'excès en auroit été dangereux s'il eut duré. Mon frere me quitta , je fus préparer mes paquets, & j'ai paſſé toute la nuit à cette agréable occupation : en arrangant pluſieurs choſes que j'ai été obligée de laiſſer, crainte de faire naître des ſoupçons , ah! Henriette, j'ai trouvé dans un tiroir, un des portraits du Chevalier Dorbigni ! cette peinture qui eſt mon ouvrage, & que le haſard a conſervé , m'a coûté des larmes ; je n'ai pu m'empêcher de contempler des traits ſi chers à mon cœur , mille fois je les ai porté à ma bouche : ô ciel! ſa mort ne peut m'en ôter le ſouvenir , je le chéris au tombeau ! j'ai mis le portrait dans mon ſein, jamais je ne m'en ſéparerai, il ſera ma conſolation. Cette vue m'a

rendu toute ma tendresse : hélas ! elle est sans espoir.

Vers les dix heures je fus appellée au parloir, c'étoit le Grand-Vicaire, ma tante étoit avec lui : Vous me quittez, Rosalie, & cela sans m'en prévenir; ce n'est pas vous, mon enfant, qui avez demandé cette permission ? Pardonnez moi, lui dis-je, c'est moi qui ai écrit à M. l'Evêque de... vous sçavez, ajoutai-je, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je lui ai adressé des Requêtes; celle ci a été plus heureuse que la premiere, il l'a reçue, aussi ai-je obtenu ce que je lui demandois. Elle fut si troublée du propos, que je fus tentée de m'en repentir. Le Grand-Vicaire me demanda si mes malles seroient bientôt faites ? Elle le sont M., lui dis-je, je vais les faire descendre. Ma tante étoit d'une surprise & d'une confusion aisée à remarquer; elle voulut envoyer chercher ma mere : cela est inutile, lui dit

ce M., je vais accompagner Madame chez elle. Je remontai, perſonne n'étoit inſtruit de ma ſortie, deux ſœurs Converſes porterent mes paquets. J'entrai chez pluſieurs Dames à qui je fis mes adieux; elles crurent que c'étoit une plaiſanterie; une d'elles, qui je crois mérite un ſentiment que j'ai prodigué à la Chaſſale, me ſuivit juſqu'au bas des eſcaliers. Vous avez été ſi malheureuſe en confidente, me dit-elle, en me ſerrant les mains que je..... mais que j'envie votre ſort! Nous ne vous reverrons plus: que vous êtes heureuſe! elle répandoit des larmes, j'en ai été attendrie; je la croyois contente de ſon état: je l'ai embraſſée, elle eſt remontée avec précipitation en appercevant la Chaſſale. Eſt-il vrai que vous ſortez, m'a demandé cette fourbe? je vous en félicite: elle s'eſt préſentée pour m'embraſſer, j'en ai été indignée. Je voudrois que vous diſiez vrai, Madame,

lui

lui ai-je répondu, je vous devrois de la reconnoiſſance ; mais la lettre de l'Evêque de.... me perſuade du contraire. Je ne ſçais ſi cette Religieuſe a cru juſqu'à préſent que cette fourberie n'étoit pas éclaircie ; mais au moment que j'ai nommé l'Evêque, elle s'eſt jettée à mes genoux en me ſuppliant de ne pas cauſer la perte de ſon frere : Vous ne le pouvez, m'a-t-elle dit, avec un déſeſpoir qui me peinoit, ſans entraîner la mienne, celle de la Supérieure, & ſans déshonorer Madame de Saint-Clat ***; elles m'ont ſéduites par leurs promeſſes. Vous avez fait mes malheurs, lui ai je dit, (en la relevant) par votre lâcheté ; je vous plains ſi vous avez des remords, ils doivent être cruels & je ſerai trop vengée.

Tu vas cauſer la mort de ta mere, me dit ma tante, en m'embraſſant, & ſans doute la mienne, par les conſeils que tu ſuis. Je l'aſſurai que je

n'oublierois jamais mes devoirs. Nous montâmes le Grand-Vicaire & moi dans sa voiture ; je lui exposai mes craintes sur la réception que ma mere alloit me faire, elle qui n'étoit pas prévenue ; je le priai de ne pas me quitter que je ne fus dans la voiture qui devoit me conduire à ... il me le promit. Nous arrivâmes à l'Hôtel ; je restai dans l'équipage, tandis que ce M. fut prévenir Madame de Saint-Clat * * * : j'attendis plus d'une heure avant qu'on me dît d'entrer, & je commençois a en désespérer, lorsque je vis paroître ma mere ; je fus pour l'embrasser : Votre démarche me surprend, me dit-elle, ceux qui vous conseillent pourroient s'en repentir. Nous étions dans son appartement ; je l'assurai que je n'avois consulté que ma santé pour m'adresser à l'Evêque & au Provincial... Votre tante, me dit ma mere, auroit pu m'en instruire, où vous-même ; je ne me serois point

opposée à la décision de la Faculté : je vis que ses soupçons tomboient sur la Supérieure, & ils étoient fondés, ces sortes de graces ne s'accordant guère que sur son exposé.

Comment comptez-vous partir, me dit ma mere, & quant ? Il faut que ce soit aujourd'hui, ou au plus tard demain matin, lui dit le Grand Vicaire, Madame ayant ici sa Communauté ne peut découcher qu'une nuit, & il seroit nécessaire que quelqu un de sa famille l'accompagnât ; Ma mere envoya chercher le Président qui a très bien joué la surprise en me voyant. Il fut arrêté que sa femme m'accompagneroit : nous avons dîné tous chez ma mere, & soupé chez le Président où je couche ; mais avant d'y venir Madame de Saint-Clat * * * me fit passer dans son appartement : Quel usage comptez vous faire de votre liberté, me demanda-t elle, dès que nous y fûmes ? ne me cachez

pas vos projets, Rosalie. — Je n'en ai aucuns, Madame, que de tâcher de rétablir ma santé : Vous n'en avez aucuns, a-t-elle répété, & vous rougissez ? ah ! Rosalie, Rosalie, vous mentez. — Si j'en avois, ma chere mere, pourrois-je les exécuter sans votre consentement ? — Non, me dit ma mere, si vous consultez la raison, vous n'entreprendrai rien sans m'en prévenir : C'est ce que je ferai, ma chere maman, lui ai-je dit, en me mettant à ses genoux ; mais promettez moi votre amitié, je vous la demande ; je baisois ses mains. — Vous êtes une petite fourbe, vos caresses... je devine, Rosalie..... Vous voudriez quitter..... convenez en ? c'est votre intention ? — Si ce l'étoit, vous y opposeriez-vous ? — Si je m'y opposerois...... Non : mais j'exige qu'avant vous fassiez bien vos réflexions ; car, ma chere enfant, vos vœux sont prononcés ; il n'est pas si aisé d'en re-

venir que vous le croyez; dites-moi, qui vous conſeille, vous vous accoutumiez à votre état? — Perſonne ne me conſeille, mon averſion a toujours été la même, je ſens quelle ſubſiſtera autant que j'exiſterai. — Eh! bien, Roſalie, voulez-vous être raiſonnable, je vous promets de travailler pour vous? Je n'ai pas cru faire votre malheur, ſans cela.. Mais dites-moi, ferez-vous ce que je vais vous dire? Je ferai tout ce qui pourra vous plaire, ma chere mere, lui ai-je dit en verſant des larmes, que cette apparence de bonté m'a fait répandre, oui, Madame, je donnerois tout mon ſang pour obtenir votre tendreſſe; hélas! j'en ai été privée, ce n'étoit pas votre cœur qui me la refuſoit... Que le mien ne peut-il vous être connu! que ne pouvez-vous y lire, dans l'inſtant même: pardonnez ſi j'oſe vous rappeller un ſouvenir qui vous coûte des larmes, dans le moment où

j'étois la plus désespérée, le cœur de votre fille formoit des vœux pour votre satisfaction. Ma mere paroissoit attendrie, je l'embrassois ; pourquoi ce sentiment a-t-il passé si vîte ? Levez-vous, ma fille, m'a-t-elle dit ; vous allez me prouver si ce que vous me dites est vrai ; c'est votre conduite qui va régler la mienne ; mais je vous préviens, point de repliques. Si ma tendresse vous est aussi chere que vous m'en assurez, vous pouvez l'obtenir ; rentrez dès cet instant dans votre Couvent ; & si dans trois mois, votre aversion subsiste, je vous donne ma parole de travailler avec vous pour vous en faire sortir. Je n'avois pas prévu cette proposition, aussi en demeurai-je interdite. Si je ne m'étois pas adressée, lui dis je, à l'Evêque de ... pour obtenir la permission que j'ai, je ne balancerois pas à vous obéir ; mais il paroîtroit une inconséquence dans ma conduite qu'il accu-

ſeroit de légéreté ; je m'en ferois un ennemi qui pourroit être dangereux. — Je vous entends, vous le ménagez : Et vous m'aimez, Roſalie ? — Oui, ma mere, je vous aime, je vous reſpecte, je donnerois ma vie pour vous le prouver ; mais, au nom de Dieu, n'exigez pas que je rentre, ma ſanté... — Oh ! laiſſons votre ſanté, je n'en ſuis pas la dupe : eh bien, puiſque vous ne voulez pas rentrer, promettez-moi que vous reviendrez dans trois mois : point de réponſe, où nous ſommes brouillés. Je lui ai promis & lui ai donné ma parole, que pendant ce tems je ne ferois aucunes démarches ſans l'en prévenir ; elle m'a aſſuré qu'à mon retour elle fera tout ce qui dépendra d'elle pour me rendre ma liberté : elle m'a donné ving-cinq louis, pour mes petites dépenſes, c'eſt encore un préſent.

Nous rentrâmes dans la ſalle, elle conſentit à venir ſouper chez le Préſi-

dent : il y a une heure qu'elle nous a quitté ; elle m'a rappellé mes promeſſes en m'embraſſant. Je n'ai pu me coucher, & quitter cette Ville ſans avoir inſtruit ma chere Henriette, d'une nouvelle qui lui fera plaiſir. Bon ſoir, mon amie, bien des choſes à votre cher mari. Adreſſez-moi vos lettres aux Dames Hoſpitalieres de .... &c.

Roſalie de Saint-Clat ***.



LETTRE XLVIII.

A la même.

O PLAISIR inefpéré ! Henriette ! mon amie ! mon cœur livré à la joie goûte d'avance celle de vous la voir partager : Dorbigni, mon amie ! il exifte, il m'aime, Rofalie lui eft chere ! concevez l'excès de mon raviffement, les tranfports de mon ame : il vit. Dans ce moment même où je vois fon image, il eft fans doute occupé à contempler mes traits ; il a mon portrait, Henriette, il lui parloit, tandis que fa malheureufe amante livrée au défefpoir pleuroit fa mort, accufoit fa vie; quoi j'ai ofé foupçonner fa fidélité ? cher amant, Rofalie eft-elle encore digne de ta tendreffe ?

C'eſt de ma belle ſœur que j'ai appris l'étonnante hiſtoire que j'ai à vous raconter, elle la tient du Domeſtique de Dorbigni ; il eſt aux ordres de Madame de Brinville depuis trois mois, il y en a quatre qu'il a quitté ſon Maître.

Nous partîmes de ..... le jour que je vous ai marqué; j'appris à ma belle-ſœur, ma converſation avec ma mere; elle me dit qu'elle s'étoit trouvé mal lorſque le Grand-Vicaire lui annonça que j'étois à ſa porte. Je lui demandai auſſi des nouvelles de la Comteſſe d'Hes * * *, Elle eſt morte il y a ſix mois, me dit-elle, elle emporte au tombeau la douleur de n'avoir pû obtenir la grace du Chevalier, qui languit encore.... Que me dites-vous ? quoi! Dorbigni n'eſt pas mort ? Madame de Brinville ignoroit qu'il paſsât pour mort dans mon eſprit, par la fourberie de .... Jugez, Henriette, de la ſurpriſe que la mienne

lui causa : elle me croyoit guérie depuis les portraits que je lui avois remis. Nous nous expliquâmes. Je suis au désespoir, me dit-elle, de vous avoir tiré de votre erreur ; je vous croyois plus libre : Je croyois l'être, lui dis-je, pouvant à peine parler, je le devrois ; je tombai dans ses bras sans connoissance. Heureusement que nous étions près de l'endroit où nous devions dîner, j'ouvris les yeux en arrivant ; dès que nous fûmes dans une chambre, je la conjurai de m'apprendre ce qu'elle sçavoit du sort de Dorbigni : Le puis-je sans imprudence, me dit-elle, vous l'aimez, ce récit va vous coûter des larmes, sa vie n'est pas plus heureuse que la vôtre ; vous êtes tous deux le jouet de l'imposture & de la tyrannie. Je prévois, ma chere Rosalie un avenir, qui va vous causer bien des peines, si votre raison ne sçait renoncer à votre amour.

La vôtre , ma chere fœur, m'éclairera , lui dis - je , je la confulterai pour y trouver des forces ; votre amitié fera mon guide : j'aime le Chevalier, je facrifierois ma vie pour fon bonheur ; mais je ne ferai rien d'indigne de moi , je la ferois de lui : mais que dis-je ? je fuis fans efpérance ; non, mon cœur n'en peut former aucune, je ne peux être à lui : oui, je puis l'aimer & renoncer à lui appartenir. Je verfois des larmes ; ma belle-fœur me ferroit contre fon fein : Rofalie, me dit-elle, cet effort feroit digne ta tendreffe ; mais il feroit peut-être au-deffus de tes forces ? — Non, je le puis fi fon bonheur l'exige ; ne tardez pas à me l'apprendre, l'incertitude me deviendroit dangereufe.

Je vais fatisfaire votre curiofité, me dit Madame de Brinville, fouvenez-vous de la promeffe que vous me faites ; ajoutez-y celle de ne pas renon-

cer au monde à cauſe de lui. J'ai promis de reclamer contre mes vœux telle choſe qu'il arrive.

J'ai appris ce que je vais vous dire, par le Domeſtique du Chevalier. Ce garçon vint me trouver il y a trois mois, j'avois peine à le reconnoître ; voici ce qu'il me raconta.

Dès que le Chevalier eut bleſſé de Saint-Clat * * *, il ſe rendit à Vincennes qui eſt à deux lieues de Paris : Francart (c'eſt le nom de ſon Domeſtique) l'avoit ſuivi, ils y coucherent ; le lendemain le Chevalier écrivit au Comte d'Hes * * *, ſon Domeſtique fut chargé de cette lettre ; il lui en donna auſſi une pour vous : ce garçon remit celle du Comte, qui après l'avoir lue l'enferma dans ſon cabinet & lui dit de l'attendre ; il rentra au bout d'une demi-heure & ordonna à Francart de le ſuivre ; il fut chez un de ſes amis, & prit ſa voiture ; le Domeſtique ſervit de cocher : ſortis de la barriere, le

Comte fit arrêter & demanda à ce garçon s'il n'avoit pas d'autres lettres? Francart qui avoit été enfermé avoit oublié celle qui étoit à votre adreſſe, il balança pour répondre; le Comte le preſſa, il lui remit le paquet qui vous étoit deſtiné, en le ſuppliant de n'en rien dire à ſon Maître.

Dès qu'ils eurent rejoint le Chevalier; ils prirent des chevaux de poſte, laiſſerent les leurs à l'Auberge & partirent. Francart étoit avec eux dans la voiture, le Chevalier paroiſſoit accablé de douleur, ſon pere & lui gardoient un morne ſilence; ils marcherent toute la nuit: le lendemain vers les trois heures après-midi ils s'arrêterent dans un petit hameau où il n'y avoit que quelques chaumieres. Le Comte écrivit une lettre qu'il fit porter par un payſan, qui fut de retour au bout de deux heures; il étoit avec un homme qui conduiſoit quatre chevaux; le Comte avoit renvoyé ceux

de poſte ; ces derniers furent mis à la berline, & les conduiſirent au milieu d'une forêt, où par des routes de traverſes ils arriverent à une grande maiſon : un Religieux les reçut, le Chevalier fut conduit avec Francart dans une chambre ; le Comte lui dit qu'il alloit le rejoindre. As-tu remis ma lettre à ma Couſine, dit Dorbigni à ſon valet. — Ah ! Monſieur, votre lettre : oui, je l'ai remiſe à — A elle même ? qu'a-t-elle dit ? que faiſoit elle ? Mon cher Maître, Monſieur, pardonnez-moi, ce n'eſt pas à elle, M. votre pere... il lui raconta comment la choſe s'étoit paſſée : le Chevalier devint furieux ; le pauvre Francart déſolé demandoit pardon lorſque le Comte d'Hes *** entra. Ce garçon ſorti, ils furent plus de trois heures enſemble : le Chevalier diſoit à ſon pere que jamais il ne renonceroit à ſon amour, qu'on lui ôteroit plutôt la vie. Le Comte juroit, s'impatientoit, & par-

loit plus bas ; ils souperent ensemble & passerent la nuit sans se coucher, le Comte partit au jour.

Le Chevalier n'avoit pour tout appartement pour lui & son Domestique, qu'une chambre & un cabinet qui étoient renfermés d'un côté par une petite cour & de l'autre par un jardin, dont la hauteur des mûrs ôtoit l'espérance de les franchir ; ils ne voyoient qu'un Religieux qui leur portoit tout ce dont ils avoient besoin. Dorbigni, dit Francart, paroissoit absorbé dans la douleur la plus amère ; il y avoit un mois, ou six semaines qu'ils étoient enfermés quand le Comte d'Hes *** fut les voir. Il dit à son fils que de Saint-Clat *** étoit mort de sa blessure : cette nouvelle mit votre amant au désespoir, son pere tâchoit de le consoler, il y employa vainement trois semaines qu'il resta avec lui. Dès qu'il fut parti, Francart devint le confident de

ſon Maître ; les jours étoient employés à parler de vous, & une partie des nuits à pleurer le malheur qui vous ſéparoit. Un jour que le Chevalier reçut une lettre de ſon pere (il y avoit ſix mois qu'ils étoient en priſon), dès qu'il l'eut lue, il devint furieux ; il vouloit ſe tuer : Francart apprit que le Comte lui marquoit que vous étiez mariée ; il ajoutoit des circonſtances qui avoient, diſoit-il, forcé votre mere à conclure promptement.... Vous ſentez, Roſalie, qu'elles n'étoient point à votre avantage ; le Chevalier ajouta foi à cette lettre, il vous crut infidèle : cette idée prit ſur ſes forces & le réduiſit à l'extrémité au bout de deux jours. On envoya un exprès au Comte qui arriva le huitieme de ſa maladie : il parut pénétré de ſon état : la fievre diminua ; c'eſt ſans doute ce qui empêcha le pere de détromper ſon fils ſur votre mariage. Dorbigni, non moins affligé, mais plus calme,

proposa à son pere de voyager chez l'étranger dès qu'il seroit rétabli. Le Comte approuva cette résolution & l'engagea de passer à l'Ile de ... où il lui promit de lui faire avoir de l'emploi dans la Marine; quinze jours suffirent pour le rétablir. Ils quitterent cette maison avec le Comte qui les accompagna jusqu'à Amsterdam, où il trouverent un vaisseau qui mit à la voile deux jours après leur arrivée dans cette Ville; ils s'embarquerent munis de lettres de recommandation pour le Gouverneur qui étoit ami du Comte.

Au bout de quelques jours de navigation, votre amant s'apperçut que l'éloignement de sa patrie ne lui procuroit pas cette tranquillité dont il s'étoit flatté: Rosalie infidèle lui coûtoit des larmes, son Domestique tâchoit de le consoler: mais qu'elle consolation, Madame, me disoit ce pauvre garçon, pouvois-je donner à M.

le Chevalier ? Je lui disois, Monsieur, ne pleurez pas, Mademoiselle Rosalie le mérite-t-elle ? Non, croyez moi, oubliez là, elle est la femme d'un autre, & vous êtes bien-heureux ; car, M., si vous étiez marié & qu'elle.., je n'osois achever ; mais mon Maître m'entendoit : quelquefois, il disoit que j'avois raison, d'autrefois il vouloit me battre, & je compris, me dit Francart, que M. le Chevalier ne vouloit pas que je lui dise que Mademoiselle Rosalie n'étoit pas.... Vous m'entendez, Madame ? Ne sçachant enfin que lui dire, je m'avisai que peut-être M. le Comte avoit trompé mon Maître : je le dis à M. le Chevalier, il vint à moi, m'embrassa, j'étois tout honteux : Ah ! mon Francart, mon ami, tu as raison, mon pere m'a trompé, Rosalie est vertueuse, ma chere Rosalie ! il avoit son portrait dans une petite boîte. Il l'ouvrit, se mit à genoux ; il lui demanda

pardon, il lui parloit; ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit parlé devant moi à cette peinture; mais je ne l'avois pas encore vu à genoux, & je n'entendois rien à son langage; je crus qu'il étoit fou, & que j'en étois cause; je me mis à genoux devant lui : Pour l'amour de Dieu, mon bon Maître, lui dis-je, remettez-vous : ah! mon Dieu, je suis perdu! que je suis fâché; mon cher Maître, je vous en prie; je l'embrassois : Qu'as tu, me dit-il, est-ce que la tête te tourne? Eh! non, Monsieur, mais je croyois que c'étoit à vous qu'elle tournoit, il se releva en souriant & moi aussi; j'étois si aise... Voilà, ma chere Rosalie, me dit ma belle-sœur, comment s'explique ce pauvre garçon.

Dès que votre amant fut persuadé que son pere l'avoit trompé, il perdit l'envie de s'éloigner de la terre que vous habitiez; il ne pensa qu'aux moyens de s'en rapprocher, il en par-

la à ſon confident, qui voyant que ſon Maître paroiſſoit jouir d'une ſorte de tranquillité depuis qu'il ne ſoupçonnoit plus votre fidélité, lui aſſura que vous ne pouviez vous être déterminée à donner la main à un autre. Tout ce qui flatte nos paſſions nous paroît poſſible : nous aimons à nous bercer de chimeres, elles s'accréditent par nos deſirs ; ſi nous trouvons un approbateur, ce qui d'abord n'étoit que doute devient une certitude : le Chevalier perſuadé, contre toutes apparences, que vous pouviez être à lui, accuſoit la lenteur de la mer ; il craignoit de ne pas trouver de vaiſſeau prêt à partir pour la France au moment de ſon débarquement. Au bout de quatre mois de navigation, ils arriverent ; il n'eut garde de remettre les lettres dont il étoit porteur pour le Gouverneur, il craignit de ſa part, pour ſon retour, des difficultés qu'il voulut s'épargner.

Il fut obligé d'attendre la belle saison pour trouver un vaisseau qui fît voile vers la France. Le premier qui quitta le Port, étoit monté par des Marchands qui trafiquant le long de la côte, ne devoient arriver à Brest que sur la fin de l'Automne; Dorbigni qui ignoroit cette circonstance si contraire à son impatience, partit avec eux : il fut au désespoir quand il sçut cette marche, Francart faisoit son possible pour le consoler; c'étoit toujours fructueusement quand il lui parloit de vous. Ils arriverent enfin huit mois après leur embarquement, & quinze mois après leur départ de la France; mais peignez-vous, ma chere Rosalie, la surprise du Chevalier lorsqu'en débarquant, la premiere personne qu'il vit sur le rivage fut le Comte d'Hes***, avec le fils du Gouverneur de l'Ile de .....; il connoissoit ce jeune homme sans en être connu; il se douta qu'étant parti avec

quelque vaiſſeau qui faiſoit voile directement, il devoit être arrivé depuis long-tems, & qu'ayant vu le Comte, celui ci allarmé étoit à Breſt pour apprendre de ſes nouvelles : ſes conjectures ſe trouverent vraies ; Francart en fut inſtruit par le Valet de-chambre du Comte.

Le pere de votre amant, ma chere Roſalie, démêla ſon fils qui vouloit s'échapper & le contraignit de monter dans ſa voiture. Dès qu'ils furent à l'Auberge, le Comte lui demanda ce que ſignifioit ſon retour. Le Chevalier ſe jetta à ſes genoux ; il oſa lui dire ſes eſpérances : ſon pere furieux le menaça de le faire enfermer pour le reſte de ſes jours. Vous le pouvez, lui dit Dorbigni, il me ſont odieux ſans ma chere Roſalie. Elle ne ſera jamais à toi, elle ne peut y être ; tu as aſſaſſiné ſon frere, veux-tu poignarder ſon mari ? Cette nouvelle aſſurance de votre mariage, dans un moment

où la colere, dans laquelle il voyoit ſon pere ne lui permettoit pas de croire qu'il le ménageoit aſſez pour lui en impoſer, mit votre amant au déſeſpoir; il ſe leva; prit ſon épée qu'il ſe ſeroit paſſée au travers du corps, ſans le Comte & Francart, qui le déſarmerent.

Dès qu'il fut nuit le Comte fit entrer quatre hommes, que Francart avoit pris pour les Domeſtiques du fils du Gouverneur de l'Ile de . . . . , & qui étoient des Archers traveſtis; ils ſe ſaiſirent du Chevalier, qui malgré ſa réſiſtance fut lié, ainſi que ſon Valet, & mis dans une voiture qui marcha pendant quatre à cinq jours ſans s'arrêter, que pour prendre quelques rafraîchiſſemens & changer de chevaux: ils arriverent de nuit dans une maiſon où pluſieurs ponts-levis leurs annoncerent que c'étoit une maiſon de force: leurs conducteurs les remirent entre les mains de deux Religieux

ligieux qui les conduisirent dans une chambre où ils furent enfermés : le Chevalier pendant toute la route avoit gardé un morne silence que Francart n'osoit interrompre ; dès qu'ils furent sans témoins, il lui parla de vous ; insensiblement votre image lui rendit une lueur d'espérance & l'amour de la vie qu'il avoit perdu, ayant été plusieurs jours sans vouloir prendre de nourriture.

Il y avoit trois mois qu'ils étoient dans leur nouvelle prison, d'où ils ne sortoient que deux fois par semaine pour prendre l'air sur une terrasse, où un Religieux les accompagnoit, lorsque le Chevalier tâcha de l'intéresser à ses malheurs en les lui racontant ; l'effet répondit à son attente, ce Religieux le plaignit, mais il ne put le déterminer à lui fournir de quoi écrire ; il ne recevoit aucunes nouvelles de son pere : cet oubli, sa captivité & ses chagrins qui augmenterent avec le

tems, le firent tomber malade; il crut qu'il touchoit à ſa fin, il fit prier le Supérieur d'avertir le Comte de ſon état. On lui écrivit, mais la jeuneſſe du Chevalier le tira cette ſeconde fois d'affaire & il étoit beaucoup mieux lorſque ſon pere arriva: pendant l'intervale du tems qu'il fallut à la lettre & au Comte pour les joindre, Dorbigni convint avec Francart, que ce dernier demanderoit ſon congé, qu'il iroit à Paris pour apprendre de vos nouvelles, & que ſi vous étiez mariée, il l'en inſtruiroit par le moyen de ce Religieux qui promit de ſe charger de leurs lettres.

A l'arrivée du Comte, Dorbigni ſe plaignit de ſon Valet, celui-ci de ſon Maître, & le pere, pour les mettre d'accord, rendit la liberté à Francart, qui partit ſur le champ pour Paris, où il apprit la mort récente de la Comteſſe d'Hes * * *, que ſon Maître ignoroit; il fut auſſi inſtruit que de

Saint Clat *** vivoit, & que vous étiez Religieuse : au lieu de venir nous trouver, il retourna sur ses pas pour porter cette nouvelle au malheureux Chevalier. En arrivant il apprit du Religieux, ami de Dorbigni, qu'il étoit parti avec son pere huit jours après lui, & qu'il ignoroit la route qu'ils avoient tenue ; il lui dit que le Chevalier paroissoit au désespoit en quittant cette maison ; qu'il n'en seroit pas sorti si l'on n'avoit pas employé la force pour le porter dans une chaise de poste, que des Archers accompagnoient avec le Comte qui la suivoit dans une autre : Francart désolé est retourné à Paris, malgré toutes sortes d'informations il n'a pu apprendre aucunes nouvelles de son Maître. Au désespoir de l'avoir quitté, il vint me trouver, & me raconta ce que vous venez d'entendre ; nous l'avons retenu à notre service. Mon mari doit partir pour Paris dans quinze

jours, il ſe propoſe de ſolliciter le Comte d'Hes * * * en faveur de ſon fils; le départ de Saint-Clat * * * pour la Martinique, doit faire ceſſer ſes craintes & rendre la liberté au Chevalier.

Jugez, ma chere Henriette, des différentes agitations que ce récit m'a fait éprouver, il vit, il m'aime! voilà où ſe bornent toutes mes réflexions. Nous ſommes arrivées d'hier; ma ſœur ma reçue avec une tendreſſe bien flatteuſe, Madame de Brinville repart dans huit jours. Adieu, mon aimable Henriette, que n'êtes-vous encore à Paris? Mircourt auroit pu découvrir où eſt le Chevalier, quelle cruauté! que de maux! des parens... hélas!.. Je ſuis votre amie

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE XLIX.

A la même.

Il n'eſt plus de plaiſirs pour votre amie, ma chere Henriette ; celui de ma liberté en étoit un, hélas ! le ſort barbare, plus cruel que mes ennemis, me force d'y renoncer. Le Préſident eſt à Paris depuis quinze jours ; il écrit à ſa femme qui vient de m'envoyer ſa lettre ; il lui apprend la mort du jeune Comte d'Hes ***, & que Dorbigni eſt libre : il étoit à S. Lazare depuis que Francart l'a quitté. — Je lui ai dit » que » Roſalie eſt Religieuſe (marque le » Préſident) il eſt déſeſpéré, il l'aime » toujours ; ſon pere penſe à le ma» rier ; je ſuis chargé de lui en parler : » la demoiſelle eſt fort riche, elle étoit » deſtinée au frere du Chevalier ; elle

» eſt à l'Abbaye de **. Le Comte eſt
» perſuadé que Dorbigni l'épouſera ;
» pour moi je n'en porte pas le même
» jugement ; il me ſollicite pour que je
» lui diſe où eſt ma ſœur ; il veut la
» voir & puis mourir, me dit-il à cha-
» que inſtant : je n'ai garde de l'inſtruire
» que Roſalie peut ſe faire relever de
» ſes vœux, qu'elle eſt au moment de
» l'entreprendre : la moindre eſpérance
» lui ſeroit nuiſible & le perdroit.

Dites-moi, Henriette, ſi la mort ne ſeroit pas préférable à une vie comme la mienne ! puis-je rentrer dans le monde ſans faire la perte de mon Amant ? obéiroit-il à ſon pere s'il me ſavoit libre ? Non, mon cœur eſt ſon garant, ſon bonheur dépend de moi ; je l'aimerai, Henriette ; il l'ignorera, je lui dois le ſacrifice de ma tendreſſe : j'aurai la douce ſatisfaction de le voir jouir du ſort que mon cœur lui aura fait. Je le ſaurai heureux, & moi, mon amie... au comble de l'infortune. Hélas ! il

manquoit à votre malheureuſe amie, le poiſon cruel de la jalouſie. Ah! Henriette, je ſens toutes ſes fureurs, elles me dévorent; je ſerois déſeſpérée que Dorbigni réſiſte à ſon pere; je ſuis au déſeſpoir quand je penſe qu'il lui obéira: lui, mon amie, entre les bras d'une autre!.. idée accablante! il renonceroit à moi? Son fatal mariage me donnera la mort, je ni reſiſterai pas. Sans ma ſœur je ſerois déja partie pour retourner dans mon couvent: j'y finirai mes jours; puiſqu'ils ne peuvent être à mon Amant, ils ſeront conſacrés aux larmes: celles que je répands m'empêchent de mettre aucun ordre dans tout ce que j'ai à vous dire. J'ai écrit à ma mere il y a quinze jours, ſa réponſe eſt courte.

» Je ſavois le contenu de votre lettre » avant de l'ouvrir; je n'ai point ou» blié mes promeſſes; dans ſix ſemaines » vous remplirez les vôtres, & je me » prêterai autant qu'il dépendra de

» moi pour vous faire un ſort heureux.
» Je ſuis votre mere,

de Saint-Clat * * *.

Vous voyez que ma mere craint de ſe compromettre. Ma ſœur me ſollicite pour m'adreſſer à l'Evêque ; mais le puis-je, mon amie ? Mon procès fera du bruit ; le Chevalier en ſera informé : moi je causerois ſa mort ! Périſſe mille fois la malheureuſe Roſalie, plutôt que de jouir d'une liberté qui ſeroit nuiſible à ſon Amant. J'attendrai ici une nouvelle que je crains de recevoir. O ciel ! acceptera-t-il cette cruelle propoſition ? pourra-t-il renoncer à ſon pere ; ſuis-je aſſez criminelle pour le déſirer : il ceſſeroit de m'aimer ! Ah malheureuſe ! mon ſang ſe glace.... Adieu Henriette, l'accablement de mon eſprit, l'agitation de mon cœur m'ôtent la faculté de m'exprimer.

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE L.

A la même.

Je n'ai plus qu'à mourir, Henriete, tout espoir m'est ôté ; bien-tôt ma rivale, au faîte du bonheur, jouira d'un triomphe qui me coutera la vie : c'est moi qui l'ai préparé ; le coup qui m'assassine est mon ouvrage.

Je viens de recevoir les deux lettres ci-jointes ; concevez, s'il est possible, tout ce que j'ai ressenti en les lisant : peignez-vous mon état, ma tendresse allarmée, mes craintes, mon désespoir, mon sacrifice, les mortelles angoisses de mon cœur déchiré : ah ! Henriette, j'ai fait ce que j'ai dû ... j'ai des regrets ! hélas ! s'il falloit recommencer je ne balancerois pas. Ma lettre est

partie; Dorbigni la tient, il obéit à ſon pere; que dis je, c'eſt à moi, c'eſt Roſalie qui l'arrache à ſon amour; que ne puis-je de même effacer de mon cœur ſon ſouvenir, ſon image! peut-être en eſt-il perſuadé... Cette idée m'accable... ſera t-il heureux? Au milieu de mes peines (elles ſont terribles) je goûte un eſpece de délice de pouvoir me ſacrifier pour le forcer à faire ſon devoir; car je ſuis bien déterminée, Henriette, à finir mes jours Religieuſe, ſi le Chevalier n'épouſe Mademoiſelle d'Orleim; je le dois à ſa famille, à lui-même. Je vous envoie copie de la lettre que j'ai adreſſée à ma belle-ſœur pour le jeune Comte d'Hes **, car il n'eſt plus de Dorbigni, ce nom eſt éteint par la mort de ſon frere. Hélas! il vivra toujours pour moi, mais il l'ignorera, ſa reconnoiſſance troubleroit ſa tranquilité; s'il ſe marie je reclamerai contre mes vœux, il l'apprendra, il croira que je l'ai ou-

blié; mon exemple lui servira, il se consolera de mon ingratitude dans les bras de sa ... du devoir. O douleur, accable moi! Je suis votre très malheureuse

*Rosalie de Saint-Clat***.*

*Lettre de Madame de Brinville à Rosalie de Saint-Clat***, Religieuse de ... à l'Hôpital de ...*

Voici l'instant, ma chere Rosalie, de donner au jeune d'Hes** des marques certaines d'une tendresse qui a fait jusqu'à présent tous les malheurs de votre vie. Le sacrifice que vous vous êtes proposé est au moment de son exécution : pourrez vous l'achever? Vous allez juger par la lettre ci-jointe, qui est de votre frere, si le bonheur de votre Amant demande que vous lui laissiez des espérances.

J'ai eu la foiblesse de dire à Fran-

cart, il y a quinze jours, que ſon maître étoit retrouvé, & qu'il étoit libre. Ce pauvre garçon pleuroit de joie à cette nouvelle, il ſe jetta à mes genoux pour m'en remercier; je louai ſon bon cœur, & lui promis d'en inſtruire d'Orbigni. Ah Madame! me dit-il, vous qui êtes ſi bonne, vous ne pourriez voir Francart malheureux; permettez-moi d'aller trouver M. le Chevalier, vous lui ferez plaiſir, car il m'aime; il m'embraſſera, m'appellera ſon ami, je ſerai heureux & lui auſſi (car Francart eſt perſuadé que le bonheur de ſon maître ne peut aller ſans le ſien). Je me laiſſai toucher par les larmes de ce fidèle domeſtique; je lui donnai de l'argent & il partit; il n'eſt arrivé que trop-tôt pour porter le trouble & la déſolation dans le ſein d'une famille qui avoit une lueur d'eſpérance. J'attends votre réponſe pour écrire à mon mari.

Une lettre adreſſée à votre Amant,

le pourrez-vous faire? n'eſt-ce point trop exiger ? je laiſſe à votre tendreſſe d'en décider.. Renoncer à ſoi-même, c'eſt le comble de l'héroïſme : vous, ma chere Roſalie, êtes capable d'un effort auſſi généreux... hélas ! je vous conſeille ce que je ne pourois exécuter : mon cœur reſſent tout ce qu'il en va coûter au vôtre. Adieu ma chere Roſalie, je partage bien ſincerement vos peines.

De Brinville.

Madame de Saint-Clat * * * m'a montré votre lettre, elle dit (mais je n'en crois rien) que ſi vous revenez comme vous lui avez promis, qu'elle travaillera à vous faire relever de vos vœux. Je ne vous conſeille pas de vous fier à ſes promeſſes, vous êtes libre, profitez-en ; voilà près de trois mois que vous devriez agir.

Lettre du Préſident de Brinville à ſon Epouſe.

Que les choſes que je vais t'apprendre, ma bonne amie, vont te cauſer de peines : moi qui donnerois mon ſang pour t'éviter le plus léger déplaiſir ; mais la douleur du Comte d'Hes * * *, ſa fureur qui lui ſuccède ; ſon malheureux fils, le jeune d'Hes * * *, le Chevalier, cet amant de Roſalie, eſt dans un affreux cachot, où il appelle alternativement Roſalie & la mort à ſon ſecours : elle ſeule, je crois, finira ſes infortunes : Que mes eſpérances ont été trompées ! je croyois l'avoir déterminé ; mais Francart, ce miſérable, que dis-je, cet honnête Domeſtique eſt arrivé à contre-tems.

Il y a quinze jours que le Comte me pria de prévenir ſon fils ſur ſon mariage, avec Medemoiſelle d'Orleim, je lui en parlai : » Je n'ai donc

» plus d'espérance, me dit-il, Rosalie,
» ma chere Rosalie ne peut-être à moi,
» ah ! mon cousin, c'est votre sœur :
» connoissez-vous ce que j'ai perdu ?
» où trouverai-je un cœur comme le
» sien ? Elle est Religieuse ! c'est moi
» malheureux qui l'ai perdue en
» croyant la venger «. Il me tint nombre de propos que son amour & son désespoir lui inspiroient, j'étois attendri aux larmes ; tous les mouvemens qui l'agitoient me causoient un trouble..... Dans un instant, je crus que j'étois ce jeune homme malheureux, & que tu étois Rosalie Religieuse; que de douleurs j'éprouvai ! ah ! ma bonne amie, que je le plains ! Ton mari fut au moment de tromper la confiance du Comte d'Hes * * * & de dire à son fils, que ma sœur alloit reclamer contre ses vœux ; enfin, la raison me revint je m'en servis pour lui représenter, que Rosalie ne pourroit-être à lui ; quand même elle ne

ſeroit pas engagée (il croyoit encore que de Saint-Clat *** étoit mort de ſa bleſſure) ; mais qu'elle l'étoit, & que la mort de ſon frere le laiſſant ſeul de ſon nom, il devoit des ſucceſſeurs à ſa maiſon ; que ſon pere qui s'attendoit à cette obéiſſance m'avoit chargé de lui en parler. Je voulus l'entretenir des biens de Mademoiſelle d'Orleim ; A quoi ſerviront-ils ? que ferois-je d'une couronne ſans Roſalie. Deux jours après je lui en reparlai : ſi mon pere le veut abſolument, me dit-il, je l'épouſerai ; mais elle ne ſera pas heureuſe : elle ſçaura que j'adore Roſalie ; je ne pourrai lui cacher une paſſion qui fait encore le bonheur de ma vie, quoique ſans eſpérance : enfin à force de raiſons, j'obtins ſon conſentement pour être préſenté à cette Demoiſelle. J'en inſtruiſis le Comte ; nous fûmes le lendemain prendre le tuteur, qui nous mena à l'Abbaye de . . . . .

où elle a été élevée. Le jeune d'Hes*** avoit l'air d'un homme qui va au supplice; nous vîmes cette jeune personne, bien faite, par sa figure & les graces de son esprit, pour captiver tous les cœurs qui ne seroient pas épris de toi, ma bonne amie, ou de notre pauvre Rosalie : son amant ne s'apperçut pas qu'elle n'a que seize ans, sa phisionomie en annonce au plus quatorze ; elle est déja vieille, me dit-il en sortant; mais cela ne fait rien, Rosalie le sçaura, son cœur n'en sera point allarmé; j'eus presque envie de rire de son observation.

De retour à l'Hôtel d'Hes***, le tuteur & le Comte prirent jour à la huitaine, pour la célébration du mariage qui devoit se faire à la Terre de... pour éviter le bruyant d'une fête qui ne cadreroit point avec le deuil de l'époux. Le jeune d'Hes*** pénétré de douleur, étouffoit des soupirs qui n'auroient point été flatteurs pour la

pupile ſi l'on s'en fût apperçu : heureuſement le bon tuteur n'y voit pas à deux pas, il juge de l'empreſſement du jeune homme par celui de ſon pere.

Enfin arrive le malheureux Francart : j'étois dans ma chambre ; il court à celle de ſon Maître, il lui apprend que Roſalie eſt ſortie de ſa Communauté, & qu'elle va reclamer contre ſes vœux ; que de Saint-Clat*** n'eſt pas mort. La joie & la fureur tranſportent tour à tour le Comte ; il vient me trouver, m'embraſſe, ſe recule.... m'appelle ſon frere, me traite de fourbe, de miſérable qui a voulu le tromper : dans l'inſtant il ſe jette à mes genoux, les preſſe, me demande pardon, me raconte ce qu'il vient d'apprendre ; j'allois lui répondre, ſon pere entre, il ſe proſterne à ſes pieds ; implore ſes bontés pour Roſalie ; c'eſt elle qu'il veut épouſer, il jure qu'il n'en aura jamais d'autre : j'ex-

plique au Comte ſurpris ce que ſon fils ne pouvoit lui dire; il le releve avec bonté, lui parle en ami; il n'eſt pas écouté; il parle en pere qui veut être obéi; le jeune homme au déſeſpoir veut ſe tuer, nous l'en empêchons: le Comte qui craignoit ſans doute que cette ſcène ne fût entendue de quelques Domeſtiques paroît ſe radoucir; le jeune d'Hes * * * ſe calme, ſon pere lui propoſe d'aller à ſa Terre de..... pour raiſonner du parti qu'ils avoient à prendre; l'amant de Roſalie tranſporté de joie y conſent, & nous partîmes le lendemain.

Je ne ſçavois trop quel jugement porter ſur la conduite du Comte d'Hes * * *, je ne tardai pas d'en être inſtruit.

Dès que nous fûmes arrivés, le Comte dit à ſon fils qu'il ne l'avoit amené à la campagne, que pour dérober à ſes gens des extravagances qu'il ne pourroit lui pardonner ſi elles

nous fûmes ſeules, elle fit une eſpece de revue comme pour s'aſſûrer que perſonne ne pourroit l'entendre : j'étois debout, elle me fit aſſeoir. Je viens, Mademoiſelle, me dit Madame de Saint Clat * * *, pour vous prévenir que les viſites trop fréquentes du Chevalier commencent à me déplaire ; je les ai ſouffertes, tandis que votre maladie pouvoit les autoriſer, aujourd'hui elles paroîtroient ſuſpectes; vous n'êtes point faite pour être unis ; s'il eſt queſtion de vous marier, je ſçaurai vous choiſir un mari qui me convienne. Dorbigni viendra ſans doute cette après-midi, que ce ſoit ſa derniere viſite; je veux qu'il ignore que j'y ai part : ſi ſa conduite m'apprend que vous l'en avez inſtruit ; la mienne à votre égard vous apprendra comment je ſçais me faire obéir.

L'état où me jetta ce diſcours ſe ſent mieux qu'il ne s'exprime, ma

douleur m'ôtoit la faculté de penſer & d'agir ; je reſtai immobile, hors d'état de proférer une parole : pour tâcher d'adoucir un ordre qui me déchiroit l'ame, vous l'avouerai je, Henriette, je crus voir ma mere qui jouiſſoit de mon malheur ; cette idée, ma chere amie, excita dans un inſtant mon déſeſpoir. Ma mere ſortit en jettant ſur moi un œil de mépris ; je me levai en pouſſant des cris qui auroient bientôt été entendus de toute la maiſon ; j'appellois Dorbigni à mon ſecours : on vouloit m'en ſéparer, c'étoit m'ôter la vie, qu'avois-je à ménager ? Madame de Saint-Clat * * *. qui étoit à la porte rentra : Malheureuſe, me dit-elle, d'un air furieux, tu mérites... Elle ſe ſaiſit de la pêle à feu... je n'eus pas le tems d'en voir davantage ; le bouleverſement où venoit de me jetter ſa vue & ſon action m'effrayerent ſi fort que j'en perdis connoiſſance.

vant de lumiere qu'à la faveur d'une lampe, dont la pâle lueur ſemble encore ajouter à l'horreur de cet aſyle: je me ſuis approché, la pâleur de la mort étoit peinte ſur ſon viſage, j'ai cru qu'il touchoit à ſon dernier moment; je l'ai appellé, je lui tenois les mains: Au nom de Dieu, lui ai-je dit, mon cher couſin, ſoyez plus maître de vous même. » Laiſſez-moi mourir, & mourir digne de Roſalie «. Telles inſtances que je lui aie faites je n'ai pu en tirer davantage: Je ſuis remonté au déſeſpoir, j'ai repréſenté ſon état à ſon pere, il eſt inexorable: Qu'il meure, m'a-t-il dit, il me déſobéit, je ne ſuis plus ſon pere: Que je crains pour cette malheureuſe famille, hélas! le pere ſe repentira trop tard de ſa dureté. Dis-moi, ma bonne amie, quel parti prendre? Comment faire renoncer ce jeune homme à ſon amour; c'eſt l'eſpérance qui le ſoutient, elle a ranimé le feu qui le conſume; tu m'as

dit, mais en étois-tu bien sûre? on peut se tromper; que Rosalie, que ma sœur, cette tendre & malheureuse fille, t'avoit promis de renoncer à son amant; je dis, de lui ôter toutes espérances, si son bonheur l'exigeoit, & il ne l'exige que trop. Si faisant un effort sur sa tendresse; mais le pourra-t-elle? Qu'il va lui en coûter. Si elle lui écrivoit qu'elle lui ordonne de vivre & d'obéir; marque-lui ce que souffre son amant : tu vas lui percer le cœur! infortunée Rosalie! pourras-tu? . . . . . Chere amie, mon cœur est pénétré, sans toi, chere ame de ma vie, je desirerois la mort, je suis environné de gens qui l'appellent à chaque instant; donne-moi promptement de tes nouvelles, sera t-il encore tems, quand elles arriveront? J'embrasse nos enfans, ces gages précieux de ta tendresse & de mon bonheur.

De Brinville.

*Letttre de Rosalie de Saint-Clat*** au jeune Comte d'Hes****.*

De toutes les peines que j'ai éprouvé, celle de votre mort seroit la plus cruelle pour mon cœur, & la seule à laquelle Rosalie ne pourroit survivre: votre état, dont je viens d'être instruite par le Président, m'apprend combien vous me fûtes cher; votre désobéissance va me coûter la liberté, & dans peu la vie; j'étois au moment de reclamer contre un engagement que la force m'a fait contracter, & que je vois avec horreur; ma famille consentoit à me rendre mon état.

Votre résistance aux ordres d'un pere, dont je suis l'objet, m'oblige de renoncer à la seule satisfaction que je puisse espérer dans la vie; j'étois sortie de ma Communauté, j'y serai rentrée au moment que vous lirez ces caracteres,

caracteres, & cela pour n'en ſortir jamais! à moins que votre mariage ne me rende la liberté. Je m'étois propoſé en vous écrivant, de vous cacher des ſentimens qui ont fait ma deſtinée depuis que je vous connois; je n'ai pu refuſer à mon cœur de vous aſſurer de toute ſa tendreſſe; c'eſt pour la derniere fois!... Si j'étois véritablement généreuſe je vous laiſſerois ignorer la part que vous allez avoir aux malheurs de mes jours.... je me laiſſerois ſoupçonner d'inconſtance; j'én avois formé le projet, je ne peux l'exécuter. Dans les maux qui m'accablent, j'ai beſoin de penſer que mon ſouvenir ne vous ſera point odieux; je vaís faire mes efforts pour effacer le vôtre; hélas! de toutes mes peines voilà celle que je ſens le plus... Si je vous fus chere... ſi je vous le ſuis encore... vivez, faites le bonheur de ma rivale.... Puiſſiez-vous

en trouver dans ſa poſſeſſion ; cette certitude pourra m'aider à conſerver des jours qui ſeroient au déſeſpoir ſi vous perſiſtiez dans les refus qui irritent avec tant de raiſon le Comte d'Hes * * *, & vous auriez bientôt à ajouter au repentir de la déſobéiſſance, le regret d'avoir conduit au tombeau la malheureuſe

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE LI.

*Rosalie de Saint-Clat * * *, à Henriette.*

Ma sœur vient de m'envoyer vos lettres, ma chere Henriette, la part que vous prenez à mes maux, les allégent; ce n'est que pour peu de tems, la douleur est la plus forte. Que peuvent les consolations quand la raison nous abandonne?

Ma mere vint à ... le lendemain que je vous écrivis, elle fut charmée de me trouver prête à partir, elle ignore les raisons qui m'ont déterminée : ma sœur osa parler de ma reclamation. — Je croyois, lui dit Madame de Saint-Clat * * *, que Rosalie étoit assez persuadée de ma tendresse pour n'avoir

pas beſoin d'interprète ; je ſuis ſurpriſe que ſon aînée oublie ce qu'elle doit à ſa mere. Ma ſœur lui demanda pardon, & nous partîmes le troiſieme jour de ſon arrivée.

Je vis Madame de Brinville ; c'eſt dans ſon ſein que je répandis l'amertume de mon cœur : elle fit ſon poſſible pour m'empêcher de rentrer dans ma communauté où je vins coucher le lendemain ; mon retour y fut célébré par un ſurcroît de bonne chere que ma mere avoit envoyé. J'ai repris mon appartement ; ce n'eſt pas ſans répandre des larmes que j'y ſuis rentrée.

Mes craintes pour les jours du jeune d'Hes *** ſont diſſipées ; il vivra, Henriette, mais il vivra pour un autre ! cette idée, toute terrible qu'elle eſt, ne me coûte point de larmes ; mon cœur eſt oppreſſé. Sans l'amitié je ne penſerois pas à moi ; tout ce qui m'environne m'eſt à charge, je n'agis que machinalement ; mes idées ſont confu-

ſes, elles me paroiſſent fort éloignées les unes des autres; je fais ce que je peux pour les rapprocher, & j'oublie ce projet en le formant.

Ma belle-ſœur me remit hier une lettre de ſon mari, je vous l'envoie, je voulois la copier, je l'ai entrepris & la laiſſe; je ſuis fatiguée d'écrire. Adieu mon amie.

*Roſalie de Saint-Clat***.*

Letttre du Préſident de Brinville à ſon Epouſe.

Hélas! ma bonne amie, que ton mari a verſé de larmes depuis qu'il ne t'a écrit; n'eſt-ce point aſſez des maux de l'abſence ſans y ajouter ceux de voir des parents & des amis malheureux. Le jeune d'Hes*** a été à toute extrémité; je t'ai marqué par ma derniere l'état où je l'avois trouvé dans ſon cachot, & la dureté de ſon pere.

F 3

Ma lettre partie, je fus trouver le Comte, je lui dis aſſez vivement qu'il étoit au moment de voir ſes eſpérances détruites; qu'il feroit périr ſon malheureux fils: Allez, me dit-il, le voir, tâchez de la ramener à ſon devoir; je ſouffre plus que lui, mais ma parole eſt donnée, il faut qu'il meure où qu'il la rempliſſe. Je fus trouver l'Amant de Roſalie; de qu'elle douleur ne fus-je point ſaiſi lorſqu'en entrant je le vis la face contre terre, baigné dans ſon ſang! Je crus qu'il s'étoit tué; mes cris firent deſcendre ſon pere, qui, en portant le même jugement que moi, tomba à mes pieds ſans connoiſſance: je les fis tranſporter chacun dans un appartement; je ſuivis le fils, qui ouvrit les yeux un inſtant après qu'il fut ſur le lit. Il regarda tout autour de lui en appellant Roſalie, avec des cris qui auroient attendri les plus inſenſibles; je lui parlai, il ne me reconnut pas: le Chirurgien qui avoit été averti, le viſita, il

n'avoit d'autre bleſſure qu'un coup qu'il s'étoit donné en tombant, une fièvre violente lui donnoit le tranſport.

Le Comte apprit en reprenant connoiſſance, que ſon fils reſpiroit encore; il vint dans ſa chambre, & me parut touché de ſon état; il dépêcha un de ſes gens qui amena le lendemain un médecin. Nous avons paſſé quatre nuits auprès du malade, attendant à chaque inſtant celui qui termineroit ſes jours; le cinquieme la fièvre diminua, la connoiſſance lui revint: je fus le premier qu'il reconnut, mais il étoit ſi foible qu'il ne put me parler que deux jours après. — C'eſt à vous, mon cher couſin, me dit-il, que je dois la vie; c'eſt ſans doute votre amitié qui eſt venue me tirer de ce lieu d'horreur où j'étois enfermé. Hélas! je n'ai plus de pere... Roſalie.... malheureux que je ſuis.... je n'ai plus perſonne! Il alloit continuer ſes plaintes, je lui dis combien le Comte avoit été

ſenſible à ſon état ; je le vis qui s'attendriſſoit ; je le conjurai de ne penſer qu'à ſe rétablir, & à tout attendre du tems & de la tendreſſe de ſon pere. Ah ! mon cher Préſident, me dit-il, qu'ai-je à eſpérer du tems ? il ne peut changer mon ſort que par un miracle ; mon pere pourroit-il conſentir ? Vain eſpoir ! chere Roſalie, quoi ton Amant vivroit, & vivroit pour une autre ? non mon couſin, jamais je ne pourrai donner la main ! oh ! ciel, s'écria-t-il, qu'on m'ôte la vie : oui, je préfére la mort. Si ma ſœur ſçavoit votre état, lui dis-je, elle mourroit de douleur ; elle aime ſon devoir, elle frémiroit d'être cauſe que vous vous écartez du vôtre ; qui ſçait, à quoi ſa vertu & ſa tendreſſe ne la détermineroient pas ? Voudriez-vous la faire repentir de vous avoir aimé ; elle eſt déja ſi malheureuſe ; elle étoit à la veille... Lui auriez-vous écrit, me demanda ce cher malade, avec une vivacité

qui lui donna la force de se lever sur son séant ? Ah ! mon cousin, je vous en supplie, ne me cachez rien... Je vis que je m'étois trop avancé, je pris mon parti, je lui avouai que touché de ses malheurs je t'en avois instruite ; que je croyois que tu en ferois part à Rosalie. — Attendez-vous bien-tôt sa réponse ? croyez-vous que ma chere Rosalie vous écrive ? Promettez-moi de me montrer la lettre de Madame de Brinville ? il répandoit des larmes ; depuis cette conversation il me parut plus rêveur, mais moins agité.

Je reçus ta lettre, ma tendre amie, où étoit celle de notre malheureuse sœur : que je suis touché de la douleur qu'elle a dû ressentir en l'écrivant ! quel effort ! que de combats elle a dû éprouver avant de pouvoir tracer, quoique d'une main mal-assurée, ces mots, *c'est pour la derniere fois*, & ces autres : *vivez faites le bonheur de ma rivale.* Que de courage ! ses ennemis,

je dis ceux de ſon amour, ont été forcés de l'admirer; le Comte à qui je la montrai, n'a pu lui refuſer des larmes; il l'a lue avant ſon fils, je goûtois du plaiſir de lui en voir répandre; c'eſt ma ſœur, lui ai-je dit, elle ſait ſe ſacrifier pour faire des heureux. Je paſſai dans l'appartement du jeune d'Hes***: Si vous êtes raiſonnable, lui dis-je, je vous dirai quelque choſe; il étoit dans ſon fauteuil, il s'eſt troublé. — Vous avez des nouvelles; en avez-vous de Roſalie? Je lui ai remis ſa lettre; il la priſe en tremblant; la joie, la douleur ſe peignoient tour à tour ſur ſa phiſionomie; il en lut l'adreſſe qu'il baiſa avec tranſport. — Vous ne l'avez donc pas lue? (j'avois eu ſoin de la cacheter) A peine en eut il parcouru la moitié, qu'il pâlit: — Je me trouve mal; il tomba évanoui. Dès qu'il eut repris connoiſſance, il me redemanda ſa lettre; je vous la rendrai quand

vous ſerez plus en état de la lire. — Donnez-là moi, c'eſt le ſeul bien que je puiſſe déſormais eſpérer, ne me l'enviez pas : il la lut à pluſieurs repriſes & la recommençoit comme pour s'aſſurer de ſon contenu : Tenez, me dit-il, voyez le cœur, la femme que je perds. — Que penſez-vous de Roſalie ? Que vous allez faire ſes malheurs, ſi vous réſiſtez à ſes inſtances. — Moi, faire ſes malheurs ! ah ! mon couſin ! Non, je lui rendrai la liberté ; oui, je vivrai puiſque ton cœur le deſire ; j'épouſera ta rivale, infortunée Roſalie ! tu n'en auras jamais dans mon cœur.

Il me dit qu'il alloit annoncer au Comte, qu'il étoit le maître de fixer le jour de ſon mariage ; Rétabliſſez-vous avant. — Je le ſerai bien-tôt, Roſalie le veut : effectivement ſa ſanté va de mieux en mieux.

Le Comte eſt à Paris, il avoit marqué au tuteur de Mademoiſelle d'Or-

leim; la maladie de ſon fils, ils vont fixer le jour de cet hymen. Le jeune d'Hes * * * m'en parle; je vois les efforts qu'il fait pour me cacher l'horreur que cette cérémonie lui inſpire; qu'il eſt malheureux! & Roſalie! que je les plains. Dès que ce mariage ſera fait, je pars, ma bonne amie, pour aller te trouver & oublier dans tes bras tous les chagrins que l'amitié m'a cauſé.

De Brinville.



LETTRE LII.

*Rosalie de Saint-Clat * * *, à Henriette.*

Vous vous plaignez, Henriette, de mon silence : comment aurois-je écrit ? je ne pensois plus : le sang glacé dans les veines, environnée des ombres de la mort même, j'ignorois ma propre existence. J'avois oublié jusqu'à mon malheur ; s'il m'étoit resté quelques sentimens, l'amitié en eût été un ; je suis rendue à la vie, & à ce souvenir douloureux de mes peines.

La certitude que mon malheur est sans remede a, je crois, contribué à me rétablir. Un foible rayon me soutient, l'amitié & le devoir serviront à me consoler ; je ne peux plus l'aimer

ſans crime, il eſt marié! Madame de Brinville n'oſoit me l'annoncer, je l'ai priée, elle s'eſt rendue; elle m'a remis la lettre ci-jointe.

Le Préſident doit arriver ces jours-ci, je l'attends avec trouble; il ſemble qu'il m'eſt plus cher que jamais. Je vous aime, Henriette, vous le ſçavez, mon cœur m'aſſure de ſes ſentimens pour vous: dites-moi, mon amie, d'où vient le vuide que j'éprouve aujourd'hui en vous écrivant? Je le fais avec plaiſir, je m'en acquitte avec peine; je veux vous entretenir & je ne ſçai de quoi. Je vous laiſſe faute de pouvoir continuer... ſans l'arrivée de Brinville, ma lettre vous ſeroit parvenue comme elle eſt. Il vint hier me voir; il m'a confirmé le contenu de ce qu'il marque à ſa femme, le ſort de la Comteſſe d'Hes *** m'arrache des larmes: Qu'elle eſt malheureuſe! que je la plains! d'abord ſincerement, mais inſenſiblement ma pitié ſe tourne

ſur un autre objet, ſur moi-même; ah! Henriette, je ſuis votre amie

Roſalie de Saint Clat * * *.

Lettre du Préſident de Brinville à ſon Epouſe.

Je devrois être auprès de toi, ma bonne amie; mais la douleur du jeune d'Hes * * *, celle de ſon pere qui s'eſt déja repenti, mais trop tard, d'avoir fait le malheur de trois perſonnes, ne m'a pas encore permis de les quitter, quoique mes affaires ſoient terminées.

Je t'ai marqué le voyage du Comte à Paris, il revint nous annoncer que Mademoiſelle d'Orleim arriveroit avec ſon tuteur dans huit jours; j'employai ce tems à conſoler, mais infructueuſement, l'amant de Roſalie; lorſque Mademoiſelle d'Orleim arriva, je le vis friſſonner en l'appercevant: il lui

fit un compliment qui se ressentoit du trouble de son ame, le tuteur en sourit, & l'attribua à un sentiment que le jeune d'Hes *** étoit bien éloigné de sentir pour sa nièce, ou sa pupile; elle est l'un & l'autre.

Nous nous rendîmes à la Chapelle, le Chevalier pouvoit à peine se soutenir. Je m'approchai de lui : c'est pour le bonheur de ma sœur, lui dis-je, que vous travaillez. — C'est ce qui me donne des forces, me dit-il, assez bas. La cérémonie achevée, nous nous mîmes à table, chacun gardoit un silence où l'on démêloit la curiosité & la crainte; celui des nouveaux époux se ressentoit de la gêne de leurs cœurs : le jeune d'Hes *** laissoit échapper des soupirs qui exprimoient sa douleur; Mademoiselle d'Orleim tâchoit d'en étouffer qui auroient été flatteurs pour un cœur sans prévention.

Sur la fin du repas, d'Hes *** dit qu'il sentoit des frissons de fièvre, il

paſſa dans ſon appartement, où je le ſuivis. — Mon pere doit être ſatisfait, me dit-il, dès que nous fûmes ſeuls, j'ai fait une Comteſſe d'Hes * * *, je ſouhaite que ce nom faſſe le bonheur de cette jeune perſonne; c'eſt tout ce qu'elle doit attendre de moi. Eh! quoi, lui dis-je, effrayé de ſa réſolution, vous voulez la rendre malheureuſe ? ne l'eſt elle pas aſſez d'être privée de votre cœur, ſans lui ôter, & à vous-même, l'eſpérance d'avoir des ſucceſſeurs? Son pere entra, & lui dit ſes intentions, le Comte m'en parut pénétré; toutes nos repréſentations ne purent l'en faire changer. Il s'eſt paſſé huit jours que le prétexte de la fièvre l'a ſervi; mais la ſatisfaction qu'il reſſentoit de conſerver cette eſpéce de fidélité à Roſalie, lui donnoit un air de ſanté qui l'a trahi. Son épouſe devenoit triſte; elle a ſans doute parlé à ſon tuteur, qui s'eſt plaint au Comte du mépris que ſon fils paroiſſoit faire

de ſa nièce ; ce malheureux pere au déſeſpoir vint me trouver : Mon fils veut ma mort, me dit il en entrant ; hélas ! pouvois-je imaginer que ſon amour fût auſſi violent ? Je ſuis ſon pere, j'ai cru travailler pour ſon bonheur, ſa conduite me menera au tombeau : oppreſſé par la douleur, il verſoit des larmes ; je fis appeller le jeune d'Hes ***, il vit couler les pleurs de ſon pere avec une inſenſibilité qui m'étonna ; j'étois ému de pitié & d'indignation : le Comte, ma bonne amie, ce pere inexorable qui un mois avant avoit traité ſi cruellement ſon fils, ſe jetta à ſes genoux, & le pria d'avoir égard à ſon repentir. Le jeune homme pénétré de cette action, ſe débarraſſe des bras du Comte ; nous le relevons, il ſe précipite à ſes pieds, les baiſe, lui demande pardon & lui promet tout ce qu'il veut : Son pere l'embraſſe, ils confondent leurs larmes. Ton mari, ma

bonne amie, y mêloit les siennes. Qui auroit pu être témoin de cette scène de tendresse & de douleurs tout ensemble sans en répandre? Depuis ce jour le jeune d'Hes * * * partage l'appartement de son épouse; sa douleur semble augmenter à mesure que la tristesse de cette jeune femme se dissipe: il craint de me parler, il me fuit; son pere voit ses peines & déplore sa destinée: il voudroit pour la moitié de son bien, me disoit-il hier, que son fils ne fût pas marié: repentir infructueux; il n'y a plus de remede.

Je pars sur la fin de la semaine prochaine; nous sommes à Paris de ce matin, le Comte m'a prié de lui donner ce tems, pour l'aider dans l'achat & le choix des équipages de son fils dont la fortune est considérable; elle sera un jour immense, Mademoiselle d'Orleim, lui a apporté un million, son oncle par son Contrat

de mariage lui donne tout ſon bien, qui eſt de même valeur; mais hélas! ils leur manquera toujours le principal; c'eſt cette tendre union de deux cœurs qui s'aiment véritablement: Que nous ſommes heureux, ma tendre amie! nous jouiſſons de ce bien ineſtimable que je ne changerois pas pour la couronne de l'univers. Adieu, tout ce que j'ai de plus cher au monde,

De Brinville.



LETTRE LIII.

A la même.

Il y a deux mois que je suis sortie de cet état d'anéantissement où mes derniers malheurs m'avoient plongé ; c'est, Henriette, à votre amitié, à celle de Brinville & de sa femme que je dois la tranquillité dont je jouis ; mes réflexions l'affermissent, la raison les rend stables, mon cœur voudroit quelquefois parler, mon esprit se prête à sa foiblesse ; mais ne l'abandonne pas.

Le Président & sa femme viennent de partir pour recueillir la succession d'une tante de ma belle-sœur qui vient de mourir ; ils comptent être absens quelques mois, ce qui retarde ma reclamation ; je n'ose l'entreprendre seule ; ma mere s'est expliquée claire-

ment ſur cet article ; je ne dois rien attendre de ſa bonne volonté ; elle ne veut pas, à ce qu'elle dit, ſe déshonorer pour un caprice. Quel caprice, Henriette ! Si c'en eſt un, je le crois pardonnable ; je l'ai depuis longtems. Je ſuis plus déterminée que jamais à ſortir de la captivité. On épie mes démarches ; je ſuis gênée dans la moindre action ; on a profité de mon abſence pour avoir des doubles clefs de mon appartement & de mon armoire ; je m'apperçus il y a quelques jours qu'on avoit fait une viſite dans l'un & l'autre, pendant que j'étois au parloir avec ma belle-ſœur ; heureuſement que depuis mon retour, mes chagrins & ma négligence m'ont empêché d'ôter mes papiers & mon argent de ma malle ; je ſuis perſuadée qu'on en vouloit à tous les deux ; j'ai profité de leur mal-adreſſe pour rendre à l'avenir leurs recherches auſſi inutiles que la premiere.

Vos lettres & celles de ma mere ſont toutes ſur moi; (car elle m'en a écrit depuis quelque - tems qui ne ſont point auſſi meſurées que celles qu'elle m'adreſſa aux Dames Hoſpitalieres de ...) mon argent eſt couſu dans un jupon de deſſous ; c'eſt un poids, mais c'eſt une reſſource en cas d'événement : Quand pourrai-je, mon amie, m'entretenir paiſiblement avec vous & goûter les délices de l'amitié, ſans en troubler les douceurs par mes chagrins continuels ! Depuis long-tems vous ſupportez avec bonté mes foibleſſes , votre amitié partage mes peines , vos conſeils fortifient ma raiſon ; l'avenir me procurera - t - il les moyens de vous en marquer ma reconnoiſſance ? aurai-je un jour la délicieuſe ſatisfaction de vous embraſſer? Dès que mon frere ſera de retour, je travaillerai de tout mon pouvoir à me la procurer ; je commence , non pas à me repentir d'être rentrée ici,

mais à craindre d'y être revenue trop legerement, car ma mere paroît vouloir en tirer avantage.

Mille amitiés à votre cher Mircourt: Avez-vous des nouvelles de Julie? voilà un mois que je n'en ai pas reçu, j'en ſuis inquiète. Adieu, Henriette, mon cœur eſt à vous.

*Roſalie de Saint-Clat****.



LETTRE LIV.

A la même.

QUEL efpace de tems il s'eft écoulé, ma chere Henriette, depuis que je ne me fuis entretenue avec vous! chaque jour de ce filence forcé, a été marqué par un événement extraordinaire; celui que j'attends me rendra à moi-même, ou me féparera pour toujours de la fociété.

Je ne doute pas que vous n'ayez été inftruite de ma fuite nocturne des Dames de .... Je ne doute pas non plus des malignes interprétations que mes ennemis peuvent donner à la conduite irréguliere qu'ils m'ont forcé de tenir. Le public qui juge fur les apparences peut me condamner fans m'entendre; fon arrêt, dicté par l'oi-

ſiveté, la paſſion ou l'intérêt, n'entraîne pas celui de la raiſon, c'eſt à-dire, de la juſtice; c'eſt au yeux de cette claſſe d'hommes déſintéreſſés & judicieux que je ſouhaite me juſtifier, & j'y parviendrai certainement en me montrant telle que je ſuis & telle que j'ai été.

Je connois la tendre amitié de mon Henriette, je conçois ſes inquiétudes ſur mon compte, & l'incertitude cruelle où elle doit être, je ſuis perſuadée en même tems que je n'ai point été ſoupçonnée par mon amie malgré les apparences.

L'abſence du Préſident & de ſa femme m'a rendue la victime de la méchanceté, l'envie de m'y ſouſtraire ma livrée à la perfidie; mon imprudence me ſauvera, la défiance m'a garanti des ſuites qu'elle auroit eu.

Quelques jours après celui où je vous écrivis, ma mere vint me voir; elle m'apporta une piece de toile d'Hol-

lande : Voilà , Roſalie , me dit-elle , pour vous faire des tabliers. — Je vous demande pardon, lui di-je, je l'emploierai pour des chemiſes; je vous prie d'y ajouter de quoi les garnir. — Vous plaiſantez, portez-vous des manchettes? — Non pas à préſent, ma chere mere, mais bientôt, vous me l'avez promis. — Voilà toujours les mêmes redites, ne ſerez-vous jamais raiſonnable? — C'eſt l'être beaucoup de me trouver ici; vous ſçavez que je pouvois n'y pas rentrer, & ſans vos promeſſes. — Je n'aime pas les reproches, vous m'en faites, Roſalie? — Point du tout, je vous ſupplie ſeulement de vous ſouvenir... — Je me ſouviens que vous êtes une ſotte, & que vous me croyez une bête, n'iraije pas me déshonorer pour condeſcendre à vos caprices? — Non, Madame, ce n'eſt point un caprice, vous le ſçavez mieux que perſonne; au nom de vous-même, ne me forcez pas à m'adreſ-

ſer à l'Officialité. — Voilà des menaces ; vous êtes donc bien déterminée, me dit-elle, d'un air où j'apperçus la violence qu'elle ſe faiſoit pour paroître tranquille ? toutes vos refléxions ſont elle faites ? — Oui, ma mere, lui dis-je, elles le ſont, elle ſortit ſans me répondre.

Je reſtai fort inquiète des ſuites qu'alloit avoir cette converſation, je me repentis de lui avoir montré de la fermeté. Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans que j'en entendiſſe parler. Je commençois à être tranquille, lorſqu'un matin, Madame Arnauld (c'eſt cette Religieuſe qui envioit mon ſort quand je partis, par permiſſion de l'Evêque & du Provincial, pour aller paſſer ſix mois aux Hoſpitalieres de...) cette Dame, dis-je, vint me trouver : Sçavez-vous, me dit elle, que Madame de Saint-Clar *** eſt penſionnaire ici ? — Que me dites-vous ! ma mere, cela ne ſe peut : ah ! Dieu, je ſuis perdue.

Cela peut être, me dit-elle, c'eſt votre faute ; pourquoi rentrer ? vous aviez encore trois mois, il falloit en profiter & agir. Madame votre mere, vint hier voir la Supérieure ; j'entendis une partie de leur converſation : votre tante repréſentoit à Madame de Saint Clat * * *, que ſon entrée dans cette maiſon alloit faire un éclat dans le monde ; elles ont enſuite parlé bas ; enfin votre mere lui a demandé aſſez haut quel parti elle choiſiſſoit, de la recevoir ou de rendre la dot ; qu'elle lui laiſſoit deux jours pour ſe déterminer. Je voulois vous inſtruire aujourd'hui de cette particularité ; je venois vous trouver, lorſqu'en traverſant le Cloître, j'ai vu entrer pluſieurs malles ſuivies de Madame de Saint-Clat * * * qui a recommandé ſa maiſon à ſa femme-de-chambre, qui eſt reſtée dans les dehors, je ne lui crois perſonne pour la ſervir : votre tante a l'air embarraſſé, elle m'a demandé

ſi je vous avois vue ce matin, je lui ai dit que non.

Je ſentis vivement, ma chere Henriette, à quoi tendoit la conduite de ma mere; je ne pus ſans répandre des larmes enviſager l'avenir qu'on me préparoit; Madame Arnould, tâcha de m'inſpirer plus de fermeté: On peut ſçavoir que je ſuis ici, me dit-elle, deſcendez, prevenez vos ennemis & ſur-tout cachez vos craintes. Je me laiſſai perſuader & conduire dans l'appartement que ma mere alloit occuper. La Supérieure y étoit qui l'aidoit à s'arranger.

Je ne pus retenir mes larmes en les voyant: Qu'avez-vous, Madame? me dit ma mere, vous me paroiſſez fâchée que je vienne partager votre retraite? ſéchez vos pleurs, je veux voir par moi-même, ſi elle eſt auſſi horrible que vous me l'avez dépeinte: conſolez-vous, vous vous y accoutumerez, où vous ſerez bien malheureuſe.

Je le crois, lui dis-je, en m'en allant. Pénétrée de la dureté de ſes propos, je ne fus point au réfectoire pour le dîné, ma tante m'envoya à manger dans ma chambre & ma mere y vint ſur le ſoir avec la Chaſſale : je ſentis des mouvemens d'indignation en l'appercevant, & j'eus beſoin de tout le reſpect que je dois à Madame de Saint-Clat * * *, pour ne pas les laiſſer éclater. Ma chambre fut examinée, aucun de ſes avantages ne fut négligé pour fournir matiere à la converſation ; il vous manque une commode, me dit ma mere, je vous en ferai venir une. Je ne ſçais, Henriette, ſi je l'en remerciai, j'en eus une deux jours après : il y en avoit dix que ma mere étoit dans la Communauté, & que j'attendois avec beaucoup d'impatience le retour du Préſident. J'eſpérois que ſa préſence changeroit ma ſituation ; je n'oſois écrire crainte de ſurpriſe, la façon dont la Chaſſale

m'avoit trompé me donnoit de la défiance pour tout ce qui m'environnoit.

Le dixieme jour, que ma mere fut pensionnaire, en entrant au réfectoire pour dîner, ma tante me fit un long discours qui tendoit à me prouver que j'étois un objet de scandale pour sa Communauté, & qu'étant faite pour réprimer les abus; elle vouloit, entendoit & m'ordonnoit, que dorénavant, j'eus à me rendre au Chœur, à Matines, &c. Ma mere étoit présente à cette fastidieuse harangue. Vous vous appercevez un peu tard, que je ne vais point aux Offices, dis je à ma tante; qui sçait mieux que vous que je ne suis pas obligée d'y assister? j'irai, quand ma dévotion m'y engagera. Je ne suis point Religieuse, personne ici ne l'ignore, l'habit que je porte est un vêtement d'emprunt; Madame, (en montrant ma mere) m'avoit promis de m'en débarrasser, elle qui m'a forcé de le

prendre : je reçus, ma chere Henriette, un soufflet de Madame de St.-Clat***, avant que j'eus le tems de m'en garantir, & qu'on eût celui de l'en empêcher.

Tuez-moi, lui dis-je, voyant qu'elle alloit recommencer, vous ferez quitte de me tourmenter ; plusieurs Religieuses m'emmenerent, tandis que d'autres l'empêchoient de me suivre. J'étois au désespoir du soufflet, & dans cet instant, j'aurois profité de toutes les voies qu'on auroit pu m'offrir pour m'en aller ; la plus grande partie des Religieuses murmuroit hautement de la vivacité de Madame de Saint-Clat***, Madame Arnould me parut celle qui étoit le plus sensible à mes disgraces ; ce fut à elle que je m'adressai pour des conseils : Soyez ferme, me dit elle, si l'on ne vous craignoit pas, vous ne seriez pas aussi maltraitée.

Cet avis étoit trop de mon goût

pour ne pas le ſuivre ; le ſoir je me rendis au Réfectoire, je demandai mon couvert qui n'étoit point à ma place: Le voilà, me dit ma tante, en me montrant ma ſerviette qui étoit à terre au milieu de la ſale ; c'eſt-là où vous mangerez en attendant que vous vous acquittiez de vos devoirs. — Je n'en ai point, lui dis-je, que je ne rempliſſe ; il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde ne s'en écartât pas plus que moi : elle m'ordonna de me taire, où qu'elle me feroit mettre dehors. — C'eſt ce que je deſire ; au nom de Dieu, dites-moi, que faut il faire pour mériter cette faveur ?

Que vous êtes bonne, dit ma mere à la Supérieure, envoyez cette impertinente dans ſa chambre : voulez-vous que je vous y conduiſe, me dit-elle, en ſe levant ? La crainte d'un ſecond ſoufflet me fit fuir dans mon appartement où je m'enfermai.

Ma tante vint me trouver le len-

demain, elle vouloit m'engager de me rendre au Chœur, & d'aller demander pardon à ma mere; si vous ne faites pas les choses de bonne grace, je suis déterminée, me dit-elle, d'employer la force pour vous y contraindre : — Vous, ma tante, me tenez ce langage ! est-ce-là ce que vous m'avez si souvent promis? Ma mere est venue ici pour me faire mourir, & vous êtes de moitié dans son projet : Je demanderai pardon à Madame de Saint-Clat * * *, puisque vous dites que je l'ai offensée, ce n'a jamais été mon intention; je sçais ce que je lui dois, mais n'exigez rien de plus; j'ai toujours été trompée depuis que je suis ici; on a employé les artifices les plus lâches pour me forcer à prendre votre robe; vous sçavez que je puis la quitter; rien ne me coûtera pour y réussir, les mauvais traitemens m'animent, & ma résistance..... — Ta résistance, me dit ma mere, qui

écoutoit & qui entra comme une furieuſe ; je ſçaurai la faire plier. Malgré les efforts de la Supérieure, je fus battue comme une miſérable ; je jettois les hauts cris, pluſieurs Religieuſes vinrent, & je profitai d'un inſtant de trève pour me ſauver, dans ma ſeconde chambre, où je m'enfermai ; un moment après j'entendis qu'on emportoit la clef de la premiere.

Ces mauvais traitemens ne me firent pas verſer une larme, elles tarirent dès que les coups ceſſerent. Je paſſai ſix ſemaines, ſans avoir de communication avec perſonne ; une ſœur Converſe venoit tous les jours m'apporter de la ſoupe, du pain & de l'eau ; ma tante l'accompagnoit, & ne ſortoit jamais ſans m'avoir fait beaucoup de menaces auxquelles je ne répondois pas un mot : je commençois à me laſſer de ce genre de vie ; il pouvoit durer & il n'avançoit pas mes projets de ſortie, qui s'étoient

fortifiés par mes réflexions. Il m'étoit impossible de parler à personne, mes fenêtres donnoient sur une cour, où l'on n'entroit que pour les grosses provisions de la maison ; ma prévoyante tante avoit eu l'attention de fermer la porte du bâtiment qui y donnoit & j'étois réduite à une chambre.

Ces difficultés me déterminerent de demander à la Supérieure si elle n'étoit pas lasse de me rendre malheureuse ; C'est vous, me dit-elle, qui faites vos malheurs ; vous me forcez à une rigeur qui n'est pas dans mon caractère, mais le devoir m'y oblige ; je vous aime, Rosalie, & je souffre... Au terme d'amitié, soit tendresse, indignation ou dépit je pleurai. — Allons ma fille, me dit-elle, voulez-vous enfin être raisonnable : promettez-moi de faire ce que je vous dirai? Je le lui promis & je fus renfermée.

Le lendemain, elle vint me dire

qu'il falloit que j'aille demander pardon à ma mere, & enſuite à toute la Communauté du ſcandale que j'avois donné; j'y conſentis. Je fus chez ma mere, elle me reçut & j'eſſuyai une longue mercuriale, qui fut répétée au Réfectoire où je l'écoutai à genoux; le lendemain j'aſſiſtai à tous les Offices & je paſſai cette journée chez ma mere: je vis le ſoir qu'on avoit fait perquiſition dans mon appartement, mais j'étois munie de mes papiers & de mon argent.

Trois ſemaines ſé paſſerent de ma part avec une tranquillité apparente, qui me mettoit à la torture.

Un jour que, ſelon ma coutume, j'avois paſſé la ſoirée chez ma mere, Madame Arnould vint me trouver dans ma chambre: Etes-vous fille à garder un ſecret, me dit-elle? avez-vous du courage? Pas beaucoup, lui dis-je, pour de la diſcrétion vous pou-

vez y compter. Etes-vous auſſi contente que vous le paroiſſez me demanda-t-elle encore ?

Je ne ſçai à quoi tendent vos queſtions, lui dis-je, ni comment y répondre ; Madame Chaſſale me fait trembler. — Vous avez raiſon, mais je penſe différemment ; &, pour vous en donner une preuve, ſi vous voulez dans huit jours nous ne ſerons plus ici. J'ai pris mon état par raiſon, n'ayant pas aſſez de bien pour m'établir dans le monde, j'étois jeune, & ne le connoiſſois pas ; l'âge m'a éclairé, j'ai vu avec horreur les liens qui me retenoient, l'impoſſibilité de les rompre m'a mis mille fois au déſeſpoir : j'ai une amie, qui vient aſſez ſouvent me voir ; elle ſe fit un jour accompagner par un de ſes couſins, ſon attention à m'examiner lui attira la mienne ; nos regards ſe rencontrerent, je ſentis une émotion qui me fit rougir ; ce jeune homme s'en ap-

perçut & revint le lendemain me faire une déclaration à laquelle je répondis de façon à ne pas le déſeſpérer ; inſenſiblement nos cœurs d'intelligence murmuroient enſemble des obſtacles de la grille ; on ne peut les franchir ſans argent, mon Amant n'eſt pas riche, il n'a qu'un petit emploi, qui lui fournit de quoi vivre très-médiocrement ; il vient d'apprendre la mort d'une de ſes parentes, qui lui laiſſe mille écus, il m'a fait part de cette bonne nouvelle & nous deſtinons cet argent pour paſſer en Hollande ; j'ai une clef de la porte de derriere, qu'il fit faire il y a ſix mois, il eſt entré par ce moyen pluſieurs fois dans la maiſon ; il n'y a que depuis que vous êtes priſonniere qu'il ne peut y venir, votre tante ayant fermé la porte du corridor ; il eſt allé chercher ſa ſucceſſion, il revient Lundi prochain, & nous partirons, ſi vous voulez, la nuit du Mercredi.

Je reſtai, ma chere Henriette, com-

me pétrifiée de l'hiſtoire de cette Religieuſe. — Je ſuis ſi ſurpriſe de ce que vous me dites, que je ne ſçais que répondre ; ſi c'eſt pour me tromper, vous êtes une malheureuſe ; ſi ce que vous me dites eſt vrai, je vous ſuivrai : j'ai fort peu d'argent, mais j'ai remis à un Marchand de Lyon quinze cent livres, pour avoir differentes choſes dont je croyois avoir beſoin, ſi ma mere m'eût tenu ſes promeſſes ; nous y paſſerons & je reprendrai cette ſomme. Il m'écrivit la veille de mon empriſonnement, qu'il ne pouvoit m'envoyer ce que je lui avois demandé, qu'à la fin du mois prochain, voulant me fournir du nouveau. — C'eſt plus qu'il n'en faut pour nous conduire loin, me dit-elle, avec une joie extraordinaire ; c'eſt dommage de laiſſer ici tous vos effets, faites-en des petits paquets, je les ferai ſortir ſans qu'on s'en apperçoive.

L'hiſtoire du Marchand de Lyon étoit l'ouvrage de ma priſon, je l'avois fabriquée pour répondre, au cas qu'on me queſtionnât ſur l'emploi de mon argent; bien réſolue de ne donner aucune adreſſe, puiſque la choſe étoit fauſſe. Lorſque je débitai ce menſonge à Madame Arnould, vous ſentez, ma chere Henriette, que je m'en défiois, malgré ſa confidence.

Je paſſai cette premiere nuit ſans fermer l'œil, toujours entre la crainte & l'eſpérance; mon intention n'étoit pas de ſuivre cette Religieuſe, ſa conduite irréguliere excitoit mon mépris; celle de mes ennemis, me montroit que ſi je manquois l'occaſion que le haſard m'offroit, je devois tout attendre de leur tyrannie; la vue de la liberté l'emporta : je me levai & je fis deux paquets, que je remis dans la journée à Madame Arnould. Le ſoir j'écrivis au Préſident qui étoit toujours abſent, je lui marquois mon projet

de fuite & je le pressois pour une réponse, en le priant de m'adresser sa lettre à Lyon à la poste restante; je vous envoyois le détail de ce qui m'étoit arrivé & je vous donnois la même adresse qu'à mon frere : ma confidente se chargea de mes dépêches.

Tous les jours j'examinois avec une attention scrupuleuse, ma mere, ma tante & tout ce qui m'environnoit; je ne remarquai rien qui pût m'inquiéter, & je travaillois avec confiance tous les soirs à empaqueter mes effets.

L'Amant de Madame Arnould revint comme il lui avoit promis; ils prirent leurs arrangemens pour notre évasion : Tout est prêt, me dit-elle, le Mardi matin, nous partons ce soir entre onze heures & minuit. Que d'agitations, ma chere Henriette, j'éprouvai pendant cette journée, j'en vis passer les heures avec une rapidité qui redoubloit mes craintes;

je fus tentée mille fois de ne pas partir, je l'aurois peut-être fait, ſans mes effets qui avoient pris les devans; enfin je quittai ma mere, je ne pus m'empêcher de répandre des larmes, lorſqu'elle me ſouhaita une bonne nuit, heureuſement qu'elle ne s'en apperçut pas.

Madame Arnould m'attendoit dans ma chambre, elle étoit d'une joie qui approchoit de la folie; toutes celles quelle me diſoit, excitoient ma pitié, & je peux dire un ſentiment moins flatteur pour elle; les engagemens ſacrés qu'elle fuyoit pour ſuivre un homme, me faiſoient trembler; car c'eſt de ſon plein gré qu'elle s'eſt engagée. Onze heures ſonnerent, je quittai en tremblant mes habits, j'en mis un de Payſanne qu elle m'avoit procuré; elle mit une robe & tout l'attirail d'une femme hors du commun, elle devoit paſſer pour ma Maitreſſe; elle prit le nom de *Lagnier*, & moi celui de *Marianne*.

Nous descendîmes à tâtons, elle me tenoit par la main, je pouvois à peine me soutenir ; la porte par où nous devions passer pour entrer dans la cour qui étoit sous mes fenêtres se trouva fermée. Je crus que j'étois trahie, ma compagne ne disoit mot, remontons, lui dis je, nous sommes découvertes, où vous êtes une misérable? Ni l'un ni l'autre, me dit elle, à moins que vous n'ayez causé ; je l'assurai que je n'avois rien dit : Eh bien, nous avons une ressource, passons par le jardin : nous y fûmes, la porte ne se fermoit qu'aux verroux ; il faisoit un clair de lune admirable, mais qui pouvoit nous perdre ; nous étions obligées de passer sous les fenêtres de toutes les Religieuses, pour gagner un petit bout de mur qu'il étoit aisé de franchir par un treillage qui y étoit; & de l'autre côté, il falloit sauter environ six à sept pieds de haut, pour se trouver dans cette cour ; nous

avions la clef de la porte de la rue.

En paſſant ſous les fenêtres de ma tante, elle ouvrit une croiſée & verſa ſon pot à l'eau qui m'inonda ; jugez Henriette de ma frayeur, j'étois collée contre le mur; enfin la croiſée fermée, nous gagnâmes notre endroit & bientôt la rue : à peine avions-nous fait cinquante pas que nous entendîmes marcher aſſez vite derriere-nous ; nouvelle frayeur ; lorſqu'étant près des perſonnes qui ſembloient nous ſuivre, je reconnus ce même Couſin qui me donna la main le jour de ma priſe d'habit, il étoit avec un de ſes amis & leurs Domeſtiques. Je donnois le bras à Madame Lagnier. En paſſant à côté de nous, ils nous offrirent les leurs ; ma compagne les remercia & nous les perdîmes de vue.

Arrivés au bord de l'eau, où nous comptions trouver l'Amant de Madame Lagnier & un Batelier pour nous conduire, nous ne vîmes perſonne. Il

étoit minuit, elle me propoſa de l'attendre pendant qu'elle iroit chez ſon Amant, j'y conſentis : pendant plus de trois quarts d'heure que je fus ſeule, j'éprouvai toutes les frayeurs qu'on peut avoir. Si j'avois ſçu mon chemin, je m'en ſerois retournée d'où je ſortois au riſque de tout ce qui auroit pu en arriver. Enfin elle parut avec deux hommes, nous entrâmes dans un petit bateau & partîmes.

Vers le jour, nous fûmes obligés d'arrêter afin de prendre des chevaux pour tirer le bateau, le vent étant contraire à notre marche; le tems d'en avoir, fit que la Diligence nous rejoignit ſur les ſept heures du matin : un de nos Bateliers demanda à un de ceux de la Diligence, pourquoi ils étoient partis ſi tard ? Eh ! pargué, répondit-il, deux b.... de Béguines ſe ſont ſauvées cette nuit; on ne ſçait par où, on croit que c'eſt le diable qui les a emportées; on les cherche, on a tout

retourné & tout retiré dans notre magaſin pour les trouver ou leurs effets, il n'y a rien : on dit que l'une eſt la ſœur de M. le Préſident. Ils tinrent nombre de propos capables de me faire mourir de peur ; mais peignez-vous, mon amie, combien elle dut augmenter, quand la Diligence qui alloit plus vîte que nous, nous eut quitté, & que le maître du bateau nous dit qu'il ne voudroit pas pour ſa fortune avoir aidé ces deux Béguines à ſe ſauver ; ſi je les avois, diſoit-il, je les . . . . dans l'eau. Je paſſai la plus cruelle journée qu'il ſoit poſſible ; ainſi que les deux ſuivantes. Madame Lagnier ne faiſoit que chanter & rire. Nous arrivâmes à Lyon le troiſieme jour de notre départ de... En mettant pied à terre, ma compagne me dit de payer, je donnai quatre louis à notre conducteur dont je tirai quittance.

Nous envoyâmes chercher une voi-

ture

ture qui nous conduiſit dans une Auberge à l'extrémité de l'endroit par où nous arrivions. Ma compagne demanda deux chambre ſéparées, j'en fus charmée à cauſe de mon jupon dont je tirai le ſoir vingt-cinq louis, & le lendemain je ſortis avant qu'elle fût levée : j'avois ſa cape, je m'en enveloppai & j'achetai de quoi me faire une robe. A mon retour, elle parut fâchée de mes emplettes, je ne voulus pas m'en appercevoir ; je lui dis ſeulement que j'avois vu mon Marchand, qu'il m'avoit remis ving-cinq louis, & que je ne pourrois toucher le reſte que dans huit jours (c'étoit le tems que ſon Amant devoit arriver). Il vous connoît donc, me dit-elle ? qu'a-t-il dit de votre métamorphoſe ? — Rien, il ſavoit que je devois quitter mon habit, je l'ai prié de ne pas dire qu'il m'a vue, je lui ai ajouté que de Brinville doit me rejoindre dans quelques jours.

Cette femme n'avoit point d'ar-

gent, elle m'en demanda pour différentes choſes dont elle avoit beſoin; je lui préſentai ma bourſe; elle y prit cent écus, la ſomme me parut un peu forte pour les bagatelles qu'elle rapporta.

Son Amant arriva au bout de huit jours avec nos effets, je commençois à en être inquiète; j'avois fait acheter une malle dans laquelle je mis tout ce qui m'appartenoit, je priai ce M. d'aller le lendemain à la poſte pour y prendre la réponſe du Préſident, & la vôtre. Tiens, ma chere Marianne, me dit la Lagnier, en tirant mes deux lettres de ſon porte-feuille, & en me les rendant toutes cachetée, je ne les ai pas fait partir, j'ai eu peur que ton frere, où Madame de Mircourt ne vinſſent troubler notre projet, tu me dois un remerciment de cette petite ſupercherie.

Je repris mes lettres, au déſeſpoir de ce qu'elles n'étoient pas parties, ſans oſer lui en marquer mon mécon-

tentement ; je lui demandai quand nous quitterions Lyon. Dans quatre à cinq jours, me dit ſon Amant, j'ai des marchandiſes à huit lieues d'ici, je vais demain les chercher.

Incertaine de la façon dont je devois m'en ſéparer, mon envie étoit d'entrer dans quelque Communauté Religieuſe ; mais j'aurois voulu attendre qu'elle fût au moment de ſon départ pour lui annoncer que je ne pouvois ſuivre ſa fortune ; le jour que ſon Amant partit, elle me propoſa dans la matinée de m'accompagner chez mon Marchand ; je n'irai que demain, lui dis-je ; dès que nous eûmes dîné elle ſortit, ce qui me rendit fort inquiète ; Vous êtes bien imprudente, lui dis-je lorſqu'elle rentra, (il étoit nuit) vous avez donc des connoiſſances ici ? — Je n'en ai aucune ; j'ai été prendre l'air ſans ſortir de la voiture. Jugez, Henriette, des craintes que mes réflexions me donnoient. Je ſortis le lendemain très-

matin pour lui perſuader que j'allois chez mon prétendu Marchand, je marchai près d'un quart-d'heure, & j'entrai dans une Egliſe où je reſtai à-peu-près le tems qu'il m'auroit fallu pour faire le double du chemin que j'avois fait. En ſortant, je crus reconnoître l'Amant qui me ſuivoit en redingotte; je l'examinai, & crus m'être trompée lorſque je lui vis prendre une autre rue que la nôtre. Ma compagne étoit levée quand je rentrai: je n'ai point d'argent, lui dis-je, on m'a remis à demain. Il faudra y retourner, me dit elle; car nous partons dans deux jours. A propos, l'Aubergiſte m'a demandé de l'argent; je l'appellai & elle compta. Tu as de l'argent Marianne? paie Monſieur, ait ſoin d'écrire ce que tu donne. Je ne peux, dit-elle à cet homme, me mêler des petits détails, Marianne eſt une bonne fille, fidèle; c'eſt à elle que je donne pour la dépenſe, elle s'en acquitte au mieux;

je lui ferai du bien, ſi elle continue d'être ſage. J'entendis ce petit diſcours en allant chercher cinquante écus que nous devions pour onze jours; Mes fonds diminuent, lui dis je, quand nous fûmes ſeules, j'ai beſoin d'en recevoir demain. — Je voulois pourtant vous demander cinq où ſix louis pour payer le port de différentes choſes qui arrivent aujourd'hui à la Douane; voilà une lettre que j'ai reçue : elle étoit de ſon Amant, qui lui donnoit avis d'un envoi de balots de plus de neuf cent péſant; il lui demandoit pardon d'avoir oublié de lui laiſſer de l'argent; l'aimable Marianne voudra bien ſuppléer à ce défaut d'attention de ma part, lui marquoit-il, & je le lui rendrai à mon retour.

Je fus encore lui chercher ſix louis que je lui donnai : Il me reſte douze livres, lui dis-je; elle fit monter le Cabaretier à qui elle propoſa d'aller le

lendemain chercher ſes marchandiſes, ce qu'il lui promit de faire.

Sortirez-vous du matin, me demanda-t-elle, pour aller chez votre Marchand? vous me ferez plaiſir; je voudrois que vous ſoyez ici quand ces balots arriveront pour les mettre en caiſſes. Je paſſai, ma chere Henriette, une nuit cruelle, tourmentée par les refléxions les plus accablantes; je me déterminai à les quitter dès que l'Amant ſeroit de retour, qu'il me rendît mon argent ou non; ma défiance & mon mépris augmentoient à chaque inſtant ſur le compte de ma compagne; je me repentis, mais trop tard, de ne l'avoir pas laiſſée en arrivant: je me levai & ſortis comme j'avois fait la veille, je tins le même chemin, je reſtai une heure dehors: Ah! Henriette, repréſentez-vous ma confuſion & ma douleur lorſqu'en rentrant, la fille de l'Auberge me remit un petit billet cacheté, & à

l'adreſſe de Mademoiſelle Marianne. Je l'ouvris :

» Habile jambes ſauvent le corps, » ma chere Roſalie, nous ſommes dé- » couvertes, tâche de te ſouſtraire à » la haîne Monacale. Adieu, pour » toujours. *Marie Arnould* ou *Lagnier* » ſi tu veux «.

J'eus à peine la force de gagner ma chambre ; mais que devins-je, en y rentrant ! ma malle avoit diſparu, j'étois avec la ſeule chemiſe que j'avois ſur le corps ; heureuſement que j'avois mon précieux jupon ; ſi elle fût partie la veille, elle m'auroit laiſſé ſans le ſou. Je fis monter l'Hôte, je lui demandai à quelle heure Madame étoit partie ? Dès que vous avez été ſortie, me dit-il, ſon mari eſt allé chercher une charette, ils l'ont chargée de tous leurs équipages, qu'ils ont ſuivi. Qui lui a donné la clef de ma chambre, demandai-je, en verſant des larmes ? Ah ! mon Dieu, ma chere De-

moiſelle, je devine, vous êtes volée j'en ſuis ſûr ; auſſi n'avez-vous pas l'air d'une domeſtique ; je me doute de la vérité ; mais quand on ne connoît pas les gens on n'oſe pas parler.

J'appris que l'Amant de cette malheureuſe n'avoit pas quitté Lyon, qu'il rentroit tous les ſoirs très-tard, c'eſt-à-dire, dès que j'étois couchée ; je ne doutai plus que ce ne fût lui que j'avois vu la veille qui m'avoit ſuivie pour découvrir où étoit mon Marchand, & qu'ayant vu que je n'entrois qu'à l'Egliſe ; ils avoient penſé que je leur faiſois une hiſtoire, & que l'argent que je devois toucher étoit dans ma malle, ce qui les avoit engagé à me l'enlever.

J'avois le plus grand intérêt à ſortir promptement de cette maiſon, & même de Lyon ; je tremblois que cette indigne femme n'eût écrit à ... pour dire où j'étois, & éviter par-là les recherches qu'on faiſoit ; ſa fa-

mille n'eſt pas état d'en faire de diſpendieuſes, & ſa Communauté trop pauvre pour la faire pourſuivre.

Je dis au Cabaretier que j'attendrois chez lui, le retour de ma Maitreſſe, qui étoit une honnête-femme, qu'elle ne m'avoit pas volé, puiſque la malle qu'elle avoit ôté de ma chambre étoit à elle; que mes larmes venoient de ce qu'elle ſeroit huit jours abſente: il ſecoua la tête en me quittant.

Je ſortis de l'Auberge ſans être apperçue, & je fus au Capucins; j'en connois le Gardien, pour l'avoir vu aux Dames Hoſpitalieres de .... pendant le ſéjour que j'y fis l'année derniere, & où il a une ſœur qui eſt amie de la mienne. Je demandai ce Religieux au Confeſſionnal; il y vint, je lui racontai toute mon hiſtoire; c'eſt un homme d'eſprit, il ne perdit pas le tems à me faire enviſager à quoi je m'étois expoſée par imprudence: Attendez-moi dans l'Egliſe, me dit-il,

& vous me ſuivrez ; je ſuis à vous dans la minute.

Il ne tarda pas, & je fus avec lui; nous arrivâmes bien tôt dans une maiſon, où une femme miſe fort décemment me reçut, tandis que ce Religieux parloit à une autre (c'étoit les deux ſœurs). Après une demi-heure de converſation qui me parut un ſiècle: Je viens ma couſine, me dit le Gardien, d'inſtruire Mademoiſelle, de l'averſion que vous avez pour le mariage ; je ne lui ai pas caché que vous fuyez pour éviter un lien que vous déteſtez ; ces Dames ne peuvent vous garder chez elles ; Mademoiſelle veut bien ſe donner la peine de vous accompagner jusqu'à Dijon ; je vous donnerai une lettre pour la ſupérieure des Dames de . . . où vous reſterez, tandis que je travaillerai à vous raccommoder avec votre famille. Je remerciai mon nouveau couſin, il écrivit pendant qu'on préparoit une voiture.

Il me dit en particulier que ces deux ſœurs étoient filles de condition, riche & dévotes, qu'il n'avoit pas voulu leur dire de quoi il étoit queſtion, pour leur éviter les ſcrupules ; elles ont un oncle, qui eſt un homme d'eſprit, il vient de quitter une des premieres Charges du Barreau, pour ſe donner entierement aux Belles-Lettres, il eſt mon ami, c'eſt chez lui que vous deſcendrez, je vais lui écrire par la poſte ; donnez-lui toute votre confiance, il en eſt digne.

Nous partîmes le même jour, & arrivâmes à Dijon le troiſieme de notre route ; Mr. de Charax (c'eſt le nom de l'oncle de la Demoiſelle qui m'accompagnoit), nous reçut avec cette politeſſe aiſée, qui inſpire la confiance ; le lendemain, il vint me conduire aux Dames de . . . où je ſuis depuis huit jours : il a reçu la lettre du Gardien, je lui ai raconté mes malheurs auxquels il prend part. J'ai écrit à l'Evêque de...

je lui envoie la quittance du Batelier qui nous conduisit à Lyon, celle de l'Aubergiste où la Arnould m'a quitté; ensemble un Certificat de Mademoiselle de Charax ; toutes ces pièces prouvent mon alibi. M. de Charax, a joint une lettre à la mienne, il connoît ce Prélat, ils ont fait leurs études ensemble.

J'ai instruit le Président de tout ce que je vous marque; voilà, Henriette, ce qui m'a empêché de vous donner plutôt de mes nouvelles. Votre tendre amitié & la mienne, exigent des détails qui rendent prolixe, si c'est l'être que d'écrire ce que l'on diroit de vive voix. Adieu, mon aimable amie, adressez-moi vos lettres sous l'enveloppe de Monsieur de Charax. Mille amitiés à votre cher Mircourt; je suis pour la vie votre

Rosalie de Saint Clat * * *.

LETTRE LV.

A la même.

J'ai reçu, ma chere & généreuse Henriette, votre lettre adressée à M. de Charax, ensemble celles que vous m'écrivîtes pendant ma prison ; elles étoient restées chez ma belle-sœur, c'est-elle qui mes les envoie; elle y a joint les siennes. Je n'ai pû lire sans répandre des larmes, les cruelles inquiétudes où vous avez été pendant si long-tems sur mon compte : ah ! Henriette, ma tendresse pour vous est extrême ; je le sens, c'est vous, vous même à qui je suis attachée ; mais je vous dois tant de reconnoissance, j'en suis si pénétrée, qu'il y a des instans, où je crains, que l'un de ces deux sentimens ne l'emporte sur l'autre, & n'anticipe

des droits qui ne pourroient ſans injuſtice être diviſés : ceux que vous avez ſur mon cœur dureront autant que moi ; les expreſſions du vôtre, votre joie, me donnent une ſatisfaction délicieuſe & nouvelle. Vous me faites des offres de ſervices pour de l'argent, dites-vous, & je reçois des mains de M. de Charax un effet de deux cens louis, qui lui eſt adreſſé, il ne ſait par qui, il eſt à ſon ordre ; une lettre anonyme lui apprend que c'eſt pour Roſalie de Saint-Clat * * *. Avez-vous cru que dans ce trait, je pouvois méconnoître la main de l'amitié? Non, mon amie, je n'ai point cherché, c'eſt ma chere Henriette, ai-je dit, c'eſt-elle qui prévient mes beſoins. Je m'en ſervirai, mon amie, avec le même plaiſir que vous avez reſſenti en me l'envoyant. C'eſt plus qu'il ne m'en faut pour ſoutenir mon procès.

M. l'Evêque de ... vient de répon-

dre à M. de Charax ; il l'assure de l'envie qu'il a de m'être utile, il prie ce M. de me continuer ses bons offices ; » C'est une jeune personne, lui dit-» il, qui est malheureuse depuis long-» tems, je vais travailler à lui faire » rendre son état : » Celle qu'il m'adresse est remplie d'assurances d'amitié, il me prie d'avoir une entiere confiance en lui. » Votre affaire m'est » personnelle, me marque ce Prélat, » par l'intérêt que j'y prends. «

De Brinville est enchanté du parti que j'ai pris de me sauver. » Vous » êtes bien justifiée dans le public, » me dit ce cher frere ; vos ennemis » qui se déchirent, vous lavent du » blâme que votre fuite auroit pu » laisser ; votre mere & la Supérieure » ont failli à se battre lorsqu'on s'est » apperçu de votre évasion ; votre tante » reprochoit à Madame de St.-Clat***, » que sans son entrée dans sa Com-» munauté, vous y seriez restée : celle-

» ci accuſoit la Supérieure de donner
» trop de licence à ſes Religieuſes.
» Elle eſt ſortie ſur le champ, & a
» mis toutes les Maréchauſſées en cam-
» pagne. Elle fut trouver l'Evêque,
» votre tante de ſon côté lui écrivit.
» La viſite de l'une, & la lettre de
» l'autre furent mal reçues, il les ac-
» cuſa toutes deux de vous avoir for-
» cée à prendre votre état; les aſſu-
» rant qu'il étoit votre protecteur. J'ar-
» rivai, ma chere Roſalie, jugez de
» ma douleur! la miſérable Arnould
» fut ratrappée, elle dit, où elle vous
» avoit laiſſée: je reçus votre lettre.
» Ma mere a été à Lyon, d'où elle
» eſt arrivée d'hier, elle ſait où vous
» êtes, elle en eſt furieuſe; elle jure
» de ſacrifier tout ſon bien... ſerment
» impuiſſant: elle le gardera, & vous
» ſerez libre. «

Expectative flatteuſe, ma chere Henriette, je ſerai donc rendue à moi-même! Je pourrai aller voir mes amis,

les dédommager par mes caresses des peines que les miennes leurs ont causées, les oublier dans leur bras, jouir de leur satisfaction, & leur voir partager celle que ressens & que je ressentirai : ces idées, mon aimable amie, rétablissent dans mon ame la joie de mes premieres années, de celles que j'ai passées à Paris... Le nom de cette Ville me coûte toujours des soupirs, elle renferme tout ce qui me fut cher. C'est dans son enceinte que je goûtois des plaisirs! que j'éprouvois des sentimens! ils sont éteins... & la mort a détruit les objets de ma reconnoissance. Souvenir précieux! jamais il ne s'effacera.

J'ai reçu par ma belle-sœur plusieurs lettres de Julie; je viens de lui répondre. Adieu, mon amie, je suis bien sensible à l'amitié de votre cher Mircourt, je l'embrasse de tout mon cœur.

Rosalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE LVI.

A la même.

Toutes procédures, ma chere Henriette, ſont finies; mon Bref eſt arrivé de Rome; M. l'Evêque de . . . à qui il étoit adreſſé, eſt venu il y a deux jours me rendre au monde; mon frere l'accompagne, ils logent chez M. de Charax; c'eſt ce reſpectable ami qui m'annonça leur arrivée & ma délivrance; ma joie, Henriette, étoit trop forte pour que je la ſentiſſe, où je la ſentis trop vivement pour en jouir. Je me trouvai mal ſans perdre connoiſſance; revenue à moi, je verſai des larmes qui me ſoulagerent, je fus en état de marquer ma reconnoiſſance à ce digne ami & je lui en dois beaucoup, depuis quinze mois que je le connois il m'a donné tous ſes ſoins.

De Brinville, mon amie, n'a pas l'air d'une créature raiſonnable ; ſa joie le tranſporte & le ravit, elle éclate dans ſes moindres actions ; il interrompt toutes converſations qui n'ont pas de rapport à ſa ſœur : il entra hier dans la Communauté avec l'Evêque de . . . & celui d'ici ; tous les Grands Vicaires & M. de Charax, y dînerent, & furent ſouper chez ce dernier.

Je ſors demain pour y paſſer la journée avec la même compagnie : on m'annonce une viſite... c'eſt l'Evêque, mon frere, mon ami, un paquet des lettres, il y en a de vous, de Julie, de ma belle-ſœur. Que je ſuis heureuſe ! Je finis ma lettre, chaque ligne me paroît retarder l'inſtant qu'elle doit vous être remiſe & la joie extrême de mon amie. Adieu, Henriette, je ſuis l'heureuſe & fortunée

Roſalie de Saint Clat * * *.

LETTRE LVII.

A la même.

MA vie, Henriette, ne ſera jamais parfaitement heureuſe, je ſuis deſtinée à répandre des larmes, & à en faire couler. Celles que ma reconnoiſſance & mon amitié voudroient ſécher, me demandent un ſentiment que je ne peux faire naître & que je deſire envain !

Lorſque je reçus votre lettre j'étois chez M. de Charax ; pénétrée des aſſurances de votre joie & des offres obligeantes que vous me faites d'aller demeurer chez vous, je ne pus contenir ma ſatisfaction ni cacher l'impatience que j'ai d'embraſſer mon amie. Je lus votre lettre : — Vous allez

quitter Dijon, me dit M. de Charax, avec une altération ſi viſible que j'en reſtai interdite ? il ſe leva & ſortit.

De Brinville m'examinoit : Qu'ai-je apperçu, dis-je à mon frere, eſt-ce de l'amitié ? Non, ma chere Roſalie, me dit le Préſident, c'eſt un ſentiment plus vif, M. de Charax n'a pu vous voir ſans vous aimer, il combat ſa paſſion depuis un an, il m'en parla dans ce tems, votre état n'étoit pas aſſuré. Je lui dis que vous aviez aimé, ſans lui nommer perſonne. Depuis quinze jours que je ſuis ici, il me ſollicite pour que je vous parle en ſa faveur. J'ai craint un refus de votre part qui le mettroit au déſeſpoir. Pour vous rendre ſervice à tous les deux, je lui ai appris vos aventures avec le jeune d'Hes***, cette narration lui a coûté des larmes.— » Elle a » aimé, m'a-t-il dit, mon cher Préſi- » dent, elle aime peut-être encore ; » elle ſçait ce qu'il en coûte pour re-

» noncer à un objet chéri ; elle ne
» peut épouſer le Comte ; elle eſt gé-
» néreuſe ! Voudroit-elle me donner la
» mort ? Je ſerai ſon ami. «

Je devois aujourd'hui vous faire l'aveu de ſes ſentimens, nous en étions convenus ; la lecture de la lettre de Madame de Mircourt & votre joie, ont devancé l'abſence préméditée de cet ami ; vous avez remarqué ſa douleur, votre cœur eſt ſenſible à la reconnoiſſance ; vous lui en devez, vous l'eſtimez, il vous offre ſa main, pourriez-vous le rendre malheureux ?

Que me propoſez-vous ? dis-je, à mon frere, pouvant à peine revenir de ma ſurpriſe, vous qui connoiſſez mon cœur ! le tems n'a pu en effacer un homme à qui j'ai renoncé ; il m'eſt encore cher. J'eſtime M. de Charax, je lui ai des obligations qui ne s'effaceront jamais de mon ſouvenir ; je l'aime de tout mon cœur, mais

ce n'eſt que de l'amitié ! il doit prétendre à d'autres ſentimens en ſe mariant. Quand il m'en tiendroit quitte, mon devoir ! Non, je ne peux l'épouſer, nous ſerions malheureux. Je verſois des larmes, lorſque M. de Charax entra, je voulus les lui cacher : » Non, Madame, me dit-il, ne me dérobez » pas des pleurs que la pitié vous fait » répandre ; elles font honneur à votre » cœur ; elles augmenteroient, s'il » étoit poſſible, les ſentimens que j'ai » pour vous, & dont M. a bien voulu vous inſtruire ; ils auroient fait » le bonheur de mes jours, ſi vous » aviez voulu me laiſſer l'eſpérance de » vous les voir partager. J'ai entendu » vos refus, je les reſpecte ; pardonnez à ma témérité, ajouta-t-il, en » ſe jettant à mes genoux, j'ai oſé » prétendre à vous inſpirer aſſez de » pitié pour partager ma fortune. « Il répandoit des larmes, les miennes n'avoient pas ceſſé de couler ; je fis ce

que je pus pour le faire relever.— Que ne puis-je expirer à vos pieds, me dit il : ah! Madame! excuſez ma foi-foibleſſe; c'eſt la premiere fois que je vous dis que je vous aime! C'eſt pour la derniere.

J'étois, ma chere Henriette, dans un état difficile à exprimer, celui où je voyois cet honnête homme me pénétroit l'ame. Que ne puis-je vous accorder un ſentiment que vous méritez, lui dis-je ; oui, Monſieur, je donnerois la moitié de mon ſang pour penſer comme vous, nous ſerions heureux. — Nous pouvons l'être, reprit-il, je ne vous demande que votre amitié, laiſſez moi quelques eſpérances. Je n'ai pu lui refuſer ce qu'il appelle une grace, je lui ai promis de faire des refléxions & de tâcher de diſpoſer mon cœur en ſa faveur.

Hélas! Henriette, que j'ai de peine à dompter ce cœur prévenu ; il ſe révolte, dès que je lui nomme un autre

autre objet, que celui à qui il ne peut plus prétendre, ne sera t-il jamais d'accord avec la raison ? ne serai-je jamais libre ? Mes malheurs, ma bonne fortune, tous les instans de ma vie font des malheureux ; pourquoi suis-je venue troubler la tranquillité de ce respectable ami ? pourquoi ne puis-je l'aimer comme il le mérite ? Ah ! mon amie, aidez-moi de vos conseils, faites-moi rougir de ma foiblesse & de mon ingratitude ; j'attends ces jours ici, ma belle-sœur ; ma mere est, dit-on, furieuse de ce que j'ai gagné mon Procès : on m'a nommé un de mes cousins, pour Curateur ; elle lui a rendu compte du bien de mon pere, en lui jurant qu'elle ne me verroit jamais. Cet excès de rigueur me touche, peut-être serai-je assez heureuse pour obtenir un sentiment qu'elle ressentiroit en consultant les mouvemens de son cœur & en suivant ceux de la nature, qui sont invariables. Bonsoir,

mon amie, bien des choſes de ma part à votre aimable Mircourt. Quand pourrai-je l'embraſſer ?

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE LVIII.

A la même.

VOTRE lettre, ma chere Henriette, a terminé toutes mes irréſolutions, vos conſeils ont été ſuivis, depuis huit jours Roſalie eſt l'épouſe de M. de Charax.

Ma belle-ſœur eſt ici du lendemain que je vous écrivis; ſes ſollicitations, celles de mon frere, l'eſtime que j'ai pour mon époux & vous, mon amie, me déciderent à lui donner la main; notre mariage s'eſt fait ſans éclat, une douzaine de perſonnes y aſſiſterent; depuis cet inſtant j'ai été continuelle-

ment occupée à rendre & à recevoir des visites ; voilà mon excuse, Henriette, de ne vous avoir pas écrit plutôt. Le reste du tems que les étrangers m'ont laissé a été employé à l'amitié & à la reconnoissance, vous connoissez l'étendue de ces sentimens.

Je vous ai négligée pour vous-même, nous avons parlé de mon Henriette & de son époux ; c'est vous dire que vous manquiez à la fête ; que vous y avez été désirée, & que vous l'êtes encore. M. de Charax à l'honneur de vous présenter ses respectueux hommages, ainsi que mon frere, qui doit partir dans peu ; Madame de Brinville reste avec moi jusqu'au Printems.

J'ose enfin entrevoir un avenir heureux ; je commence à être plus tranquille. J'ai remis à ma belle-sœur le portrait du jeune d'Hes * * * ; je n'ai pu me défaire de cette peinture sans donner des marques de foibles-

ſe ; chere Henriette, mon époux eſſuyoit des larmes qui couloient pour ſon rival ; cet excès de bonté me touche ſenſiblement, elle lui donne de nouveaux droits à ma gratitude & à mon amitié, je pourrois dire à ma tendreſſe ; qui la mérita mieux que lui ? qui en eſt plus digne ? hélas ! Adieu, mon amie, je ſerai heureuſe, il dépend de votre Roſalie de l'être.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE LIX.

A la même.

Je ſuis mere, Henriette, & je vous verrai; concevez, s'il eſt poſſible, ma joie, celle de mon mari & notre ſatisfaction mutuelle. J'ai donné le jour à une fille, je voulois qu'elle portât votre nom; ſon pere lui a fait donner le mien : on lui avoit aſſuré une Nourrice; mais me portant bien, je n'ai pu me déterminer à la confier à des ſoins mercénaires; c'eſt moi, mon amie, qui remplit cette tâche ſi reſpectable.

M. de Charax, dont la tendreſſe ſemble augmenter à chaque inſtant pour votre amie, n'oſa me remettre votre lettre quand il la reçut, ce n'eſt que d'hier qu'il me fit ce cadeau; il par-

tage bien ſincérement le plaiſir que vous me procurerez de vous voir, il part Lundi pour ſe trouver ſur votre paſſage à ... & vous ſervir d'écuyer pour la fin du voyage. Vous ne me parlez pas de votre cher Mircourt, viendriez-vous ſeule ? Nos plaiſirs, Henriette, ſeroient-ils imparfaits ? Pourrois-je vous voir & deſirer encore ? On me preſſe de finir cette lettre, ce n'en eſt point une, c'eſt au plus un billet... Je me rends, c'eſt mon époux; il craint l'application, elle eſt dangereuſe, dit-on, dans ces premiers inſtans, cela peut-être. Je vous quitte : Adieu, mon aimable, ma charmante Henriette, je ſuis à vous de cœur.

Roſalie de Saint-Clat * * *.



LETTRE LX.

A la même.

J'ai reçu, ma chere Henriette, votre lettre la veille de notre départ de Dijon pour venir ici, des embarras de ménage m'empêcherent d'y répondre. Je le fais de chez ma mere. Je vois votre ſurpriſe & votre ſatisfaction, la mienne eſt extrême; j'ai enfin un ſort heureux, un mari qui m'adore, une mere qui m'aime, une aimable enfant & des amis qui me chériſſent; mon cœur ivre de joie eſt rempli de ces délicieux ſentimens approuvés par le devoir & par la reconnoiſſance que la nature preſcrit.

Vous ſçavez, mon amie, que j'ai écrit pluſieurs fois à ma mere pendant votre ſéjour à Dijon, elle ne

m'a fait aucune réponſe ; nous nous déterminâmes de partir , il y a trois ſemaines ſur une lettre du Préſident ; c'eſt chez lui que nous mîmes pied à terre ; le lendemain nous nous préſentâmes chez ma mere où nous fûmes annoncés : elle fit dire à M. de Charax qu'il pouvoit entrer ; mais qu'elle le prioit de la diſpenſer de recevoir ſa femme. Je m'étois attendue à quelque choſe de pire & je m'en retournai. Mon mari profita de la permiſſion qu'il avoit pour lui préſenter ſa fille , ma mere ne put retenir ſes larmes en voyant cet enfant ; elle la prit entre ſes bras , la careſſa beaucoup ; & lui dit d'y retourner l'après-dîné avec ſa maman.

J'y fus, je me jettai à ſes genoux ; elle me releva avec tendreſſe. Oublions le paſſé, ma chere Roſalie, me dit ma mere , qu'il n'en ſoit jamais queſtion. Voici (en me préſentant un petit coffre, que je reconnus

pour avoir appartenu à feu Madame de Monteville) le premier acte de juſtice, que vous ayez reçu de votre mere ; ceci eſt à vous depuis la mort de la mienne. Elle ſanglottoit, elle étoit pénétrée de douleur ; nous tachâmes par nos careſſes de la diſſiper ; elle nous ſerroit contre ſon ſein. Ah! Henriette, quel retour! que j'étois heureuſe! que je la ſuis! Je jouis des embraſſemens délicieux de ma mere : vous ſeule, qui ſçavez combien je les ai deſiré, pouvez concevoir l'impreſſion qu'ils font ſur mon cœur.

Nous ſoupâmes le même ſoir chez elle, avec le Préſident & ſa femme, le lendemain nous vînmes y loger. Le coffre qu'elle m'a donné renferme tous les diamans de feu ma grand-mere ; elle y a joint une copie de ſon Teſtament, & de celui de feu M. de Monteville ; j'ignorois qu'ils en euſſent fait : Ah ! mon amie, comment vous apprendre les obligations que je leur

ai ? Hélas ! Henriette, le paſſé eſt bien réparé ; tous les maux que j'ai eu ne peuvent payer les larmes précieuſes que ma mere répand, quand elle ſe rappelle un tems, que je voudrois aux dépens de quelques années de ma vie, effacer de ſon ſouvenir, il eſt trop douloureux pour elle ; ſon cœur lui repréſente les objets différens qu'ils n'ont été ; j'ai ſouffert, il eſt vrai, mais pas autant qu'elle ſe l'imagine ; elle me dit qu'elle ſe repent. Ma bonne amie, ce mot me pénétre, il m'humilie, j'en rougis ; c'eſt ma mere : elle me voit des yeux de la nature ; ſes anciens ſentimens lui étoient étrangers, c'étoit un moment d'illuſion qui s'eſt diſſipé ; elle m'en dédommage avec uſure.

Ces teſtamens donnent en propre à Roſalie, les cent mille écus qui devoient être mis ſur ſon Contrat de mariage avec le Chevalier Dorbigni ; celui de Madame de Monteville, me donne tous

ſes diamans; le reſte de leurs biens eſt ſubſtitué à mes freres & à moi; ma mere n'eſt qu'uſufruitiere, & chargée de remettre deux cens mille francs à chacun de nous, en nous établiſſant. Le Préſident les a reçu ſans ſçavoir qu'ils venoient de cette ſucceſſion; ma mere a propoſé à mon mari de lui céder ſa Terre de ..... où de lui donner des fonds, il a refuſé l'un & l'autre; ce procédé généreux ſi conforme à ma façon de penſer, me fait éprouver des ſentimens de tendreſſe qui m'ôtent le pouvoir de les exprimer, comme je le déſirerois, ils perdroient même à être rendus.

Ma mere voudroit déterminer mon époux de quitter Di on; je ne ſçais ce qu'il en arrivera, partout où ſera ce cher mortel, ce lieu deviendra le ſéjour de la félicité pour votre amie. Adieu, ma bonne amie, je paie cherement le plaiſir que j'ai eu de vous poſſéder

par la privation où j'en ſuis; ſi ma fille avoit un an de plus, j'ai un joli projet; j'eſpere qu'il s'exécutera. J'embraſſe le cher Mircourt; point de jalouſie, Henriette, M. de Charax me rend la pareille.

*Roſalie de Saint-Clat***.*



LETTRE LXI.

Madame de Brinville, à Madame de Mircourt.

L'INFORTUNÉE Rosalie, Madame, est dans un état peu différent de celui de la mort ; son ame serrée par la douleur, ne voit & ne sent qu'elle : Nous sommes à Dijon depuis quinze jours, Madame de Saint-Clat * * *, mon mari & moi l'accompagnâmes avec M. de Charax qui venoit pour arranger ses affaires domestiques ; ils étoient déterminés à fixer leur domicile chez ma belle-mere. Deux jours après notre arrivée l'époux de notre amie eut la fièvre, & vingt-quatre heures après une fluxion de poitrine qui fit craindre pour ses jours ; tous nos

ſoins & ceux de la Faculté n'ont pu le conſerver. Roſalie au chevet de ſon lit, faiſoit tous ſes efforts pour lui cacher ſes craintes & ſa douleur. Je vois, lui dit ce tendre époux (une heure avant ſa mort), ce qu'il en coûte à ton cœur à l'approche d'une ſéparation à laquelle il faut te préparer ; le mien eſt pénétré d'amertume, quand je penſe à cet inſtant où je ceſſerai d'être, c'eſt-à-dire, de t'adorer. . Je te laiſſe un gage de mon amour... que la petite Roſalie... rappelle à ſa me.... un.... homme.... de qui tu as ... fait le bonheur... Hélas ! j'étois trop heureux... pour un mortel..... puiſſe ma fille..... faire le tien... que ſa tendreſſe te dédommage..... en quel..... que.... ſorte. Il ne put continuer, il perdit connoiſſance : ſa femme jettoit des cris affreux, on ne put l'emmener de cette chambre ; la connoiſſance revint à ce cher malade, ce fut pour peu de tems ; il expira entre les bras

de notre malheureuſe ſœur, le cinquieme jour qu'il fut allité.

Depuis cet inſtant, Roſalie paroît privée de tous ſentimens; elle eſt dans ſon lit, ſes yeux ſont ouverts, il n'en ſort point de larmes; elle ne parle pas, je doute quelle entende; elle ne demande, ni ne refuſe rien, ſon eſtomach ne digere que le bouillon de veau le plûs léger; la vue de ſa fille ne lui fait aucune impreſſion; elle ne regarde rien: ſa mere ne la quitte pas, toute la famille de ſon mari la vient voir, ils ſont pénétrés de ſon état; jugez par votre cœur des peines que reſſens: Ah! Madame, j'entènds... je frémis...

Cette lettre commencée partira comme elle eſt; j'entendois des cris, ils étoient de joie: cette chere ſœur a reconnu ſa fille; elle l'embraſſe, elle pleure; elle eſt ſauvée: je lui remettrai vos lettres dès qu'elle ſera plus en état de les lire.

Madame de Saint-Clat *** reçut il y a quelques jours une lettre du Comte de . . . Gouverneur de l'Isle de. . . il lui apprend la mort malheureuse de son aîné, qui a péri d'un coup d'épée; elle a donné des larmes à sa mémoire. Je ne pleure pas sa mort, nous disoit-elle, c'est sa vie que je regrette; c'est mon indulgence aveugle, ma tendresse dénaturée qui le rendit coupable; sa fin, ô mes enfans, me fait trembler! Nous tâchons de détourner de son souvenir le tableau terrible du passé, son retour pour Rosalie est bien tendre & bien sincere: hélas! elle a besoin des sentimens de sa mere & de ceux de ses amis, pour l'aider à soutenir le malheur qui vient de l'accabler; la perte d'un homme estimable se peut réparer, il est vrai, mais si difficilement que l'espérance n'en peut être que métaphysiquement possible.

Mon mari a l'honneur de vous

aſſurer de ſes reſpects ; mes ſentimens pour vous, Madame, égalent votre tendre amitié pour notre amie ; je ſuis tout à vous.

De Brinville.

LETTRE LXII.

Roſalie de Saint-Clat * * *, à Henriette.*

QUELLE perte, Henriette ! Vous connoiſſiez mon époux, ma douleur peut-elle être meſurée ? doit-elle ceſſer ? Il n'eſt plus ! mots cruels à prononcer ! tout me les répéte, & ſert à me confirmer cette affligeante vérité ; entourée de ſa famille & de la mienne, leurs conſolations aigriſſent mon chagrin, ſa cauſe ne peut être détruite : ma fille, ce cher enfant, ſans

elle, Henriette, hélas! ſes innocentes careſſes me demandent compte de mes jours, ſa vue remplit mon cœur de douleurs, une minute d'abſence le rend à l'amertume & au déſeſpoir.

Je quitte dans deux jours Dijon, pour n'y jamais rentrer : ma maiſon m'eſt inſupportable, tout m'y rappelle celui qui faiſoit mon bonheur; je n'y vois aucun endroit où je n'aie reçu des marques de bonté & de tendreſſe de mon époux .. J'en ſuis privée! pour jamais! les murs ne reçoivent, ne rendent plus que mon ombre errante, qui cherche envain à retrouver la ſienne, où je l'ai vue ſi ſouvent tracée avec celle de ſa Roſalie! Tout ce qui m'environne, tout ce qui me touche, il l'a vu! il l'a touché; Ah! Henriette, ma douleur ſeroit moins forte, ſi elle n'étoit auſſi juſte; où trouverai-je un ami comme celui que je pleure? un cœur comme le ſien? Vos lettres ſont un ſoulagement à mes chagrins,

ne craignez pas de me parler de mon époux, il m'eſt trop cher pour que je veuille oublier toutes ſes aimables qualités ; ce furent elles qui me déterminerent à l'épouſer, ce ſont elles qui ont fait mon bonheur, puis-je trop me les rappeller ? Non, mon amie, j'en conſerverai le ſouvenir, elles ſeront mes guides pour former ma fille, pour la rendre digne d'orner la vertu, en la reſpectant & ſe rendant propres celles de ſon pere. Adieu, mon amie, heureuſe Henriette ! Mircourt exiſte, & ſon ami, il n'eſt plus ! Infortunée Roſalie, tu vis... ta fille le veut... Le Préſident reſte ici pour arranger mes affaires, je pars avec ſa femme & ma mere, qui ne m'a pas quittée ; elle pleure avec moi, c'eſt chez elle que je vais demeurer ; c'étoit un projet formé, hélas ! je l'exécuterai ſeule ; j'embraſſe tout ce qui vous appartient.

Roſalie de Saint-Clat * * *.

LETTRE LXIII.

A la même.

Vous me grondez, Henriette ? le tems, dites-vous, auroit dû tarir mes larmes, elles ne peuvent me rendre celui que je pleure. Vous avez raiſon, mon amie, elles ne peuvent me le rendre ; c'eſt cette cruelle certitude qui m'afflige. Si la mer étoit ſans bornes nous tremblerions continuellement de la crainte d'être ſubmergés ; reſſerrée dans ſon lit d'où elle ne ſort jamais, nous coulons des jours tranquilles ; nous nous promenons ſur ſes bords, ſon aſpect flatte, il n'effraie pas.

Telle eſt, Henriette, votre ſituation & la mienne. Du ſein de la félicité,

vous condamnez mes mortelles angoiſſes, vous mettez un terme à des maux qui n'ont point de bornes. La mort de M. de Charax m'a livrée à l'ennui, à l'abandon de moi-même; tous les inſtant qui s'éloignent me rendent ſa perte plus récente; ceux qui ſe ſont écoulés depuis cette fatale époque, ne rapprochent pas par leur ſuite l'expectative du bonheur dont j'ai joui pendant ſa vie, tout m'en rappelle le ſouvenir! rien ne peut m'en rendre la réalité. Le tems a ſeulement calmé l'excès de ma douleur; vous vous trompez ſur mes expreſſions, je ne verſe plus de larmes; ces ſignes que la nature donne pour ſe ſoulager paſſent dès qu'ils ont opéré. Il eſt d'autres larmes, Henriette, l'ame en répand, la refléxion les fait couler, la raiſon les approuve, la reconnoiſſance les exige; voilà le caractere des miennes, c'eſt celui de ma douleur.

Ma mere eſt à ſa Terre de . . . . dès qu'elle ſera de retour, je pars pour Mircourt ; je ne peux vous fixer le jour de mon arrivée, j'ignore celui de mon départ, Madame de Brinville ſenſible à votre invitation ne peut y répondre ; ſa groſſeſſe avancée l'empêche de m'accompagner. Mille amitiés à votre cher époux ; je vous embraſſe de tout mon cœur.

*Roſalie de Saint-Clat***.*

LETTRE LXIV.

A la même.

Ah ! ma chere amie, Henriette, ſauvez-moi de moi même : que ne ſuis-je encore à Mircourt, que ne m'avez-vous retenue, aurois-je dû le prévoir ? Suis-je criminelle ? ſuis-je vertueuſe ? quel bouleverſement ! quelle viſite inattendue !

Hier, Henriette, j'étois ſeule dans mon appartement, j'allois vous écrire, lorſqu'un Domeſtique vint m'annoncer un homme qui demandoit à me parler ; je le fis entrer : il étoit mal vêtu, & je le pris pour un mandiant, qui ne vouloit pas être connu par le ſoin qu'il avoit de ſe cacher dans une mauvaiſe redingotte, & une certaine honte qui eſt propre au gens de bien qui ſont malheureux. Je m'avançai pour lui demander ſi je pouvois lui être utile ; il ne me répondit qu'en ſe jettant à mes genoux ; ſon action m'émut. Je commençai à ſentir un vif intérêt aux maux que je lui ſuppoſois: Relevez vous, Monſieur, lui dis-je, il ſuffit d'être malheureux pour avoir des droits ſur mon cœur, parlez ma bourſe vous eſt ouverte. Je lui tendis la main, il la prit, la porta à ſa bouche avec un tranſport, qui fit paſſer dans mon ame un trouble extraordinaire : Ah ! Henriette, jugez s'il

augmenta, quand voulant dégager ma main je reconnus le jeune Comte d'Hes***. Mon premier mouvement fut de prendre la fuite; il me retint par ma robe : Ah! Madame, me dit-il, vous me fuyez; quoi Rosalie! ma chere Rosalie, dans l'instant que nous pouvons être heureux... ô ciel! qui me l'eût dit!

J'étois tombée sur une chaise à côté de la porte, je n'avois ni la force de parler, ni celle de faire relever le Comte; il tenoit mes mains, je les lui avois abandonnées. Il versoit des larmes qui étoient interrompues par ses soupirs, des sanglots lui ôtoient la faculté de parler; & moi, Henriette, pouvois-je interrompre un silence que la surprise, la tendresse & la douleur me rendoit cher.

M. de Brinville entra, sa vue me fit rougir, je me jettai entre ses bras : Ah! mon cher Président, lui dis-je, sauvez-moi, c'est le Comte d'Hes***.

Représentez-

Repréſentez-vous, mon amie, l'étonnement de mon frere, de voir un homme à mes genoux, & de reconnoître ſon couſin, ſous des haillons! Qui peut, lui dit-il en l'embraſſant, vous amener ici dans cet équipage? C'eſt l'amour lui répondit le Comte, j'ai voulu jouir le premier de l'impreſſion que pouvoit mon ſouvenir ſur le cœur de Madame; hélas! que je paie cherement cet inſtant de ſatisfaction que l'eſpérance m'avoit donné; Roſalie, mon cher Préſident, cette Roſalie qui peut ſeule faire mon bonheur à voulu me fuir. Où ſont, me dit-il, en ſe remettant à mes genoux, ces tendres ſentimens qui m'ont donné la force de ſurvivre à votre perte? J'ai pu vous obéir. . . J'ai deſiré de vivre, j'ai plus fait, j'ai vécu pour une autre; vous me l'ordonniez, & je trouvois de la douceur dans une union qui vous rendoit au monde. Les efforts que je me faiſois pour

marquer de la tendreſſe à une femme que je n'ai jamais pu qu'eſtimer, ſatisfaiſoient mon cœur; c'eſt pour Roſalie, me diſois-je, que j'ai tout ces égards; je ne peux être digne de ſa tendreſſe qu'en rempliſſant les devoirs qu'elle m'a impoſés. La mort de cette femme que vous m'aviez donnée, celle de mon pere, votre état, Madame, m'avoient rendu mes eſpérances, daignez les confirmer.

J'étois en larmes, mon frere étoit attendri: Donnez-lui le tems, dit-il au Comte, de ſe remettre de ſa ſurpriſe: croyez-moi, le cœur de Roſalie eſt toujours le même: Puis-je l'eſpérer, me dit le Comte, qui tenoit mes mains: Chere Henriette, je ſerrois les ſiennes. — Que je ſuis heureux, ah! Roſalie! ... plaît-il maman? lui dit ma fille qui entroit, & qui crut que je l'avois appellée. Il ſe releva, la prit entre ſes bras & l'arroſoit de larmes, que la tendreſſe lui faiſoit

répandre ; cet enfant répondoit à ses caresses, & sembloit vouloir le dédommager du silence que je gardois.

Il m'apprit que sa femme étoit morte depuis quinze mois ; il a perdu son pere il y a deux ans, il lui reste un fils qui est dans sa neuvieme année : le Président étoit instruit de ces particularités, il a craint de m'en faire part. Ma mere a vu le Comte, elle l'a serré contre son sein, & l'a prié d'oublier le passé ; il loge chez mon frere.

Je n'ose m'examiner, je n'ai pas fermé l'œil, j'éprouve une contradiction cruelle : mon mari, Henriette ! son ombre me poursuit ! ô Dieu, pourquoi sommes-nous si éloignées ? pourquoi l'ai-je perdu ? Hélas ! malheureuse, je l'oublierois ! Suis-je digne de votre estime ou de votre pitié ? Ne puis-je prétendre ni à l'un ni à l'autre de ces sentimens ? quelle agitation ! Je

l'entends, mon cœur pressé par la douleur palpite à la joie. Adieu, mon amie, plaignez-moi, hélas! j'étois presque tranquille. Bien des amitiés à Mircourt.

*Rosalie de Saint-Clat***.*

LETTRE LXV.

A la même.

Les sollicitations, Henriette, l'ont emporté; vos conseils, ceux de ma famille, la présence du Comte & mon propre cœur, m'ont déterminés; un instant a suffi pour me rendre toute ma passion, le sort m'a conservé mon Amant; il est l'époux de l'heureuse Rosalie! Notre mariage fut célébré il y a deux jours, il s'est fait avec pompe, toute la Ville & les environs y assisterent; vous y manquiez, Hen-

tiette, ma ſatisfaction quoique grande n'étoit pas complette.

Je n'ai pu contracter ces nouveaux liens ſans répandre des larmes, M. de Charax eſt toujours préſent à mon cœur, au ſein du bonheur ſon ſouvenir me ſuit ſans le troubler; ſes vertus le font reſpecter par ſon rival, il m'en parle, il mêle ſes ſoupirs avec les miens, cette aimable complaiſance me le rend plus cher. Que je ſuis heureuſe, Henriette! ma chere, mon aimable amie, Roſalie, la tendre Roſalie, eſt à ſon cher Dorbigni, à ſon Amant, concevez mon raviſſement; cet aimable époux eſt dans ma chambre, il m'examine, il ſoupire. Voilà ſon fils..... ma fille; chers enfans! à peine puis-je contenir les tranſports de mon ame: Ah! Henriette! quel félicité! Adieu, mon amie.

*Roſalie de Saint-Clat ***.*

LETTRE LXVI.

A la même.

CHERE Henriette ! je me croyois vertueuſe, & depuis quatre ans que je ſuis ici, je manque aux devoirs de l'humanité, je fais des malheureux. mon cher Comte me demanda il y a deux jours, ſi je voulois le préſenter à ma tante, Supérieure des Dames de... Je reſtai interdite & je rougis : Quelle leçon, lui dis-je, me donnez-vous ? je ne l'ai pas vue depuis ma fuite de ſa Communauté ; je verſai auſſi-tôt des larmes de repentir & je crois de honte.

Nous fûmes l'après-midi dans cette maiſon ; quelle fut ma ſurpriſe & ma reconnoiſſance lorſque ma tante, qui faillit à ſe trouver mal en me voyant, après s'être remiſe, me remercia de

deux mille écus que le Comte lui avoit envoyé la veille de notre hymen, ſous mon nom! Toute la Communauté vint en corps me marquer ſa joie & ſa gratitude, chacune d'elle avoient reçu le même jour que ma tante vingt-cinq louis, auſſi de ma part.

Ce cher mortel, uniquement occupé du ſoin de faire des heureux, ſollicita dans ſon voyage de Paris une permiſſion pour faire ſortir Julie de ſa Communauté; il vient de l'obtenir: cette chere fille eſt en chemin, dans peu je ſerai entre ſes bras: Ah! Henriette, je connois le bonheur; celui que je goûte eſt parfait, vous en ſerez témoin, dans quinze jours nous ſerons chez vous; rien ne peut augmenter ma félicité; hélas! une choſe pourroit me la ravir! un moment peut me ſéparer pour jamais! Idées cruelles & accablantes: fuyez... ô ciel! mes larmes coulent... prévoyance terrible! chere

amie, elles viennent d'être essuyées par mon aimable époux.... Il veut que je finisse, il embrasse Henriette & son cher Mircourt... C'est Rosalie qui reçoit ces tendres baisers, c'est dans les bras... de mon époux... de mon Amant, que je vous trace ces dernieres lignes. Oh! vous, Henriette, qui avez une ame... puissiez-vous les lire dans ceux de votre cher Mircourt; vous éprouverez cette délicieuse ivresse, où mon amour & les transports du Comte, plongent l'heureuse, la mille fois heureuse

Rosalie de Saint-Clat ***.

F I N.

A 2 tomes
en 1 vol

